

# possibles

VOLUME 3 • NUMÉRO 2 • hiver 79

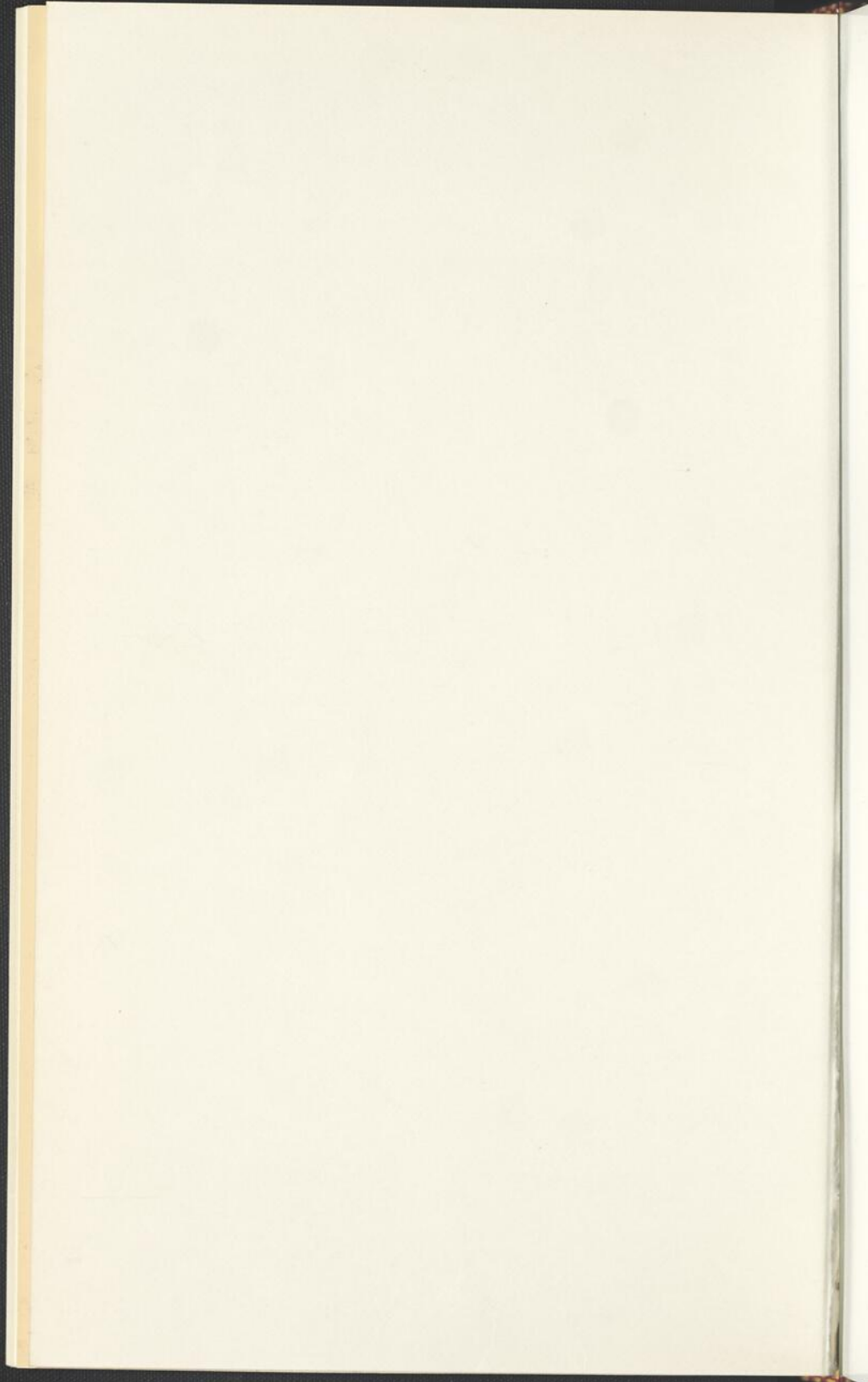
PER  
P-285

FS

**L'ÉCLATEMENT IDÉOLOGIQUE:  
DÉBATTRE, BÂTIR ET RÊVER**

**LA POÉSIE, LES POÈTES ET LES POSSIBLES**

**PAUL CHAMBERLAND:  
LA DÉGRADATION DE LA VIE**





Abonnez-vous à POSSIBLES

Dans les prochains numéros :

Culture et éducation : pédagogie du quotidien

Le JAL : Eléments d'analyse

---

Bulletin d'abonnement

Nom .....

Adresse .....

Ville. .... Code postal .....

Province .....

Occupation .....

ci-joint un chèque..... mandat-poste.....au montant  
de \$12.00 pour un abonnement à quatre numéros à com-  
pter du numéro.....

Abonnement institutionnel : \$25.00

Abonnement de soutien : \$25.00

Revue Possibles, B.P. 114,  
Succursale Côte-des-Neiges,  
Montréal, Québec, H3s 2S4

---

Dépôt légal Bibliothèque Nationale du Québec

D775 027

Dépôt légal Bibliothèque Nationale du Canada

# possibles

---

Vol. 3, No 2

hiver 1979

Boîte postale 114, Succursale Côte-des-Neiges, Montréal, Québec

---

Comité de rédaction :

Muriel Garon-Audy, Marcel Fournier, Gabriel Gagnon, Lise Gauvin, Roland Giguère, Gilles Hénault, Roger Lenoir, Gaston Miron, Marc Renaud, Marcel Rioux.

Secrétaire de la rédaction : Robert Laplante

---

## SOMMAIRE

page

PREMIERES CONVERGENCES .....	5
Penser ses possibles	
Robert Laplante .....	11
Quel Etat québécois?... Pour qui ?	
Gabriel Gagnon .....	29
Le CFP et le mouvement ouvrier : une expérience de formation	
Marcel Fournier .....	39
Les turbulences idéologiques et le Québec	
Marcel Rioux .....	63
La dégradation de la vie	
Paul Chamberland .....	69
Petite histoire d'une question .....	99
Michel Beaulieu .....	101
Claude Beausoleil .....	102
Jacques Brault .....	104
Yves Boisvert .....	106
François Charron .....	109
Pierre Châtillon .....	112
Cécile Cloutier .....	114
Francine Déry .....	115
Lucien Francoeur .....	116
André Gervais .....	118
Roland Giguère .....	119

Philippe Haeck . . . . .	120
Gilles Hénault . . . . .	121
Jean-Pierre Guay . . . . .	122
Dominique Lauzon . . . . .	124
Michel Leclerc . . . . .	126
Renaud Longchamps . . . . .	128
Pierre Nepveu . . . . .	130
Suzanne Paradis . . . . .	132
Pierre Perrault . . . . .	134
Marie Uguay . . . . .	147
A chaque étape, il faut gagner	
Pierre Vadeboncoeur . . . . .	151
L'élection du conseil de la ville de Montréal	
Roger Lenoir . . . . .	157

## Premières convergences

---

Le monde intellectuel est actuellement secoué par une crise idéologique de grande importance sur le plan international. Cette crise est marquée par un éclatement des certitudes et des vérités qui rendaient si simples les polarisations. D'abord le spectre du Goulag qui s'est enflé, puis la mise en évidence de la facilité de sa récupération par la droite. Ensuite, avec une grande rapidité, plusieurs interventions sur le plan international qui laissent soupçonner "le machiavélisme de la raison du plus fort là où l'on avait cru trouver la pureté d'une théorie générale" (1). Surgissement de l'évidence qu'il n'y a pas de garantie de la théorie générale, pas plus qu'il n'y a de recette magique d'un paradis universel.

Le Québec ne pouvait être épargné par de telles remises en question. Trop souvent nourri par des problématiques calquées ailleurs, il lui faut maintenant se rendre à l'évidence que pouvoir assurer sa survivance c'est aussi pouvoir produire sa propre matière à penser. Et si les grandes inspirations doivent être recherchées dans les voies tracées par le développement de la pensée socialiste, les outils particuliers de sa réalisation chez nous, de même que les questions spécifiques auxquelles il lui faut répondre, c'est à partir de ses propres matériaux qu'il lui faut les poser. Telle est bien la leçon à tirer de l'effort sincère effectué en pays socialistes, des difficultés auxquelles il se bute, des dangers qu'il n'a pas toujours su éviter. Tout cela souligne la nécessité pour chaque société d'enraciner sa réflexion et son travail dans les mouvements de base qu'elle suscite et qui expriment son mode particulier de vitalité. La multiplicité des lieux de conflit que ces mouvements de contestation font éclater, même s'ils ne s'attaquent pas toujours au

---

1. Antoine Prost, "Les acteurs et l'institution", *Esprit*, nov.-déc. 1978, p. 258.

“secteur jugé fondamental”, finissent tout de même par mettre en question les orientations sociales de base.

Mais pas plus qu'on ne saurait s'appuyer sur la magie de la théorie générale, on ne saurait attendre un miracle du surgissement spontané des pratiques de contestation. D'où l'importance d'un lieu de coordination de ces pratiques, d'un creuset où sont dégagées leurs significations particulières et leur portée quant à l'orientation d'un mouvement plus large; un lieu de réunion, de communication des expériences réalisées, de discussion et d'articulation. Tel est l'objectif que s'est donné *Possibles*.

Est-il nécessaire d'ajouter que la construction à partir de laquelle le grand ensemble pourra s'ordonner est loin d'être achevée. Mais elle s'ordonne autour d'une série de questions relatives à l'articulation d'un projet de société dont ce numéro a voulu faire état. Ces questions constituent déjà un choix au sein de l'éventail des possibilités et marquent l'orientation du travail que nous voulons effectuer : pour certaines, nous ne disposons que de débuts de réponse, d'autres demeurent encore empêtrées dans la contradiction, d'autres enfin font l'objet de choix plus définis.

Cette indétermination marque bien la situation d'éclatement idéologique que nous soulignons plus haut : elle marque également l'hétérogénéité que la revue a voulu conserver dans son noyau de base. Le maintien de cette hétérogénéité est la meilleure garantie, nous semble-t-il, de la capacité de prise en considération, dans cette recherche de solutions originales pour le Québec, des grandes tensions idéologiques qui n'ont cessé de le traverser.

On peut faire ici un bref tour d'horizon des questions qui tracent le cadre au sein duquel se situe la recherche entreprise par cette revue.

La première est liée à la constitution d'un Etat national souverain : question dont l'explosion continuelle ici et là dans le monde souligne l'acuité et l'urgence pour les peuples gardés en tutelle. Cette question pose d'abord et avant tout pour nous le problème des conséquences sur l'appropriation de notre subsistance et de notre développement de l'accession à la souveraineté nationale : peut-il

y avoir priorité du règlement de la question nationale sur la question sociale et économique ? L'appropriation des moyens économiques ne peut sans risque être remise à demain.

Dès lors se pose la question des modalités de cette appropriation, celle du modèle de développement à privilégier. Comment ce modèle doit-il être repensé ? Doit-il s'appuyer sur une technologie nouvelle, approche qui serait en continuité avec l'effort que le Québec a consenti au cours de la dernière décennie par l'accent mis sur la formation d'une main-d'oeuvre très qualifiée; mais également, approche qui s'appuierait sur une centralisation des initiatives. Ou au contraire, doit-on miser sur la transformation des rapports à la technologie et des rapports de travail. Une telle approche peut évidemment être favorisée par une intervention gouvernementale : elle pourrait se concrétiser dans un appui solide aux entreprises de type coopératif. Mais elle s'invente le plus souvent au niveau local. Comment dans cette perspective tirer toute la signification de ces expériences locales, celle vécue à Tricofil ou au JAL, par exemple ? Comment amener chacune à profiter des acquis des autres ? Comment, par ailleurs, répondre au besoin d'un organisme de centralisation qui assure la concertation de ces pratiques, seule issue du modèle autogestionnaire dans un environnement économique de type capitaliste ?

Quelle place accorder dans ce modèle au secteur tertiaire dont le développement a caractérisé l'orientation de la société québécoise au cours des dernières décennies mais qui demeure sous le contrôle soit de la grande entreprise privée (surtout commerciale et financière), soit de l'Etat ? Comment pondérer ce développement avec celui d'une infrastructure qui demeure dangereusement déficiente au Québec malgré que celui-ci ait accédé à un niveau de consommation de société très développée ?

Comment, à partir de là, mobiliser une population traditionnellement méfiante à l'égard du politique ? On a longtemps attribué cette attitude à un manque de scolarisation; mais l'effort massif de scolarisation de la jeunesse ne paraît pas combler les espoirs : cette jeunesse elle-même

désenchantée face au politique laisse soupçonner que pour elle "la vraie vie est ailleurs". De là se profile le danger de la fuite vers d'autres crédos cette fois plus éthérés et d'autant plus facilement récupérables : témoin la prolifération de ces nouvelles sectes socio-religieuses et la mise en évidence récente des extrémités auxquelles peut y conduire l'abandon de la volonté et de la conscience.

On peut y voir une résultante de la dégradation de la vie, de l'indifférenciation généralisée liée à une domination culturelle qui érode les pouvoirs de création autour d'elle. Pour Paul Chamberland qui prend la parole en ces pages, l'apocalypse est en cours : toute théorie est soumise à une *dévaluation* de plus en plus forte qui résulte du *bruit* formé par l'ensemble des productions théoriques. Aussi lui faut-il témoigner de ce qu'il sent et vit aujourd'hui; il propose de prospecter le présent pour déceler la fugitive tendance rénovatrice, transfigurative.

Mais il est une autre forme de mobilisation à laquelle cette quête de désaliénation ne saurait échapper. Elle part d'une analyse des intérêts que le pouvoir politique défend. Question brûlante dans une période de tentative de libération nationale : désaliénation au profit de qui ? Et l'idée sans cesse renaissante, à mesure que les espoirs d'un "parti-pris favorable" pour les travailleurs sont déçus, de la création d'un parti bien à soi qui sache défendre les intérêts des masses laborieuses : défi que la diversification de ces masses ne fait pourtant que démultiplier. La réponse récente donnée dans ces pages par certains syndicats quant à la place qu'ils sont prêts à y assumer, au rôle qu'ils sont prêts à y jouer est à cet égard assez révélatrice (*Possibles*, vol. 2, no 4).

Enfin, à partir de là, la question du mode d'insertion du Québec dans un monde divisé par la dialectique du dominant-dominé : question de sa possible contribution dans cette recherche du véritable sens et des véritables enjeux de la question des droits de l'homme. Et l'inévitable propulsion vers l'extérieur, là où se joue le grand jeu, où se manipulent les véritables ficelles, où les pions sont acrífiés aux stratégies et aux appétits du plus fort.

Des questionnements... pas de doctrine élaborée : une démarche pragmatique qui privilégie des cheminements. Recherche de nouvelles formes d'appropriation, de pratiques nouvelles à faire surgir; constat de leur localisation fréquente aux marges. Un nouvel esprit d'entreprise à privilégier mais toujours l'écueil de la lutte individualiste d'une génération trop désabusée pour ne pas être sensible au retraitisme et menacée par la renaissance d'un nouvel esprit de petit capitaliste.

Ni la question du pouvoir, ni celle du savoir ne sauraient être résolues en un trait de plume et le développement ne saurait être achevé en un jour. Le passage des jours qu'il faut assumer est un passage étroit et semé d'embûches qui s'accommode mal de la grandiloquence des discours puisqu'il est un lieu de travail. Et c'est bien ce que veut être la revue. Lieu de travail et d'articulation où tous ceux qui se vouent à cette même oeuvre sont appelés à se faire entendre, à apporter leur contribution. C'est ainsi que dans ce numéro la revue ouvre de façon toute spéciale ses pages à un groupe qui occupe une place privilégiée dans cette entreprise de re-création continue d'une société qui vit, sent, parle et rêve à sa manière : les poètes. Avec nous, ils s'interrogent sur les possibles actuels de la poésie. Et cette quête ne saurait être étrangère à l'ensemble des débats idéologiques dont ce numéro a voulu faire sa trame de fond.

The first part of the book is devoted to a general introduction to the subject of the history of the English language. It discusses the various influences that have shaped the language over time, from Old English to Modern English. The author also touches upon the geographical spread of the language and the role of literature in its development.

The second part of the book is a detailed study of the Old English period, covering the years from approximately 450 to 1100. It examines the linguistic features of Old English, such as its inflectional system and its vocabulary, and discusses the major literary works of the period, including Beowulf and the Anglo-Saxon Chronicle.

The third part of the book deals with the Middle English period, from about 1100 to 1500. This section explores the changes in the English language that resulted from the influence of French and Latin, and it discusses the works of Chaucer and other prominent Middle English writers.

The fourth part of the book covers the Modern English period, from 1500 to the present. It discusses the influence of the Renaissance and the scientific revolution on the English language, and it examines the development of the language in the context of the British Empire and the Industrial Revolution.

The book concludes with a chapter on the future of the English language, discussing the impact of globalization and the rise of English as a world language. It also touches upon the role of technology in the development of the language and the challenges it poses for linguists and language learners alike.

## Robert Laplante

---

### Penser ses possibles\*

“Là c’est le temps de ramasser toutes  
les forces créatrices de la place...”

Raoul Duguay

Otre la médiocrité, qu’y a-t-il donc de si frustrant dans la ré-écriture plate et québécoise d’un marxisme toujours en retard de deux ans sur la dernière mode parisienne ? Qu’y a-t-il de si intolérable dans l’indicible bêtise de la pensée groupusculaire et dans les prétentieuses poutines des universitaires qu’on ne parvienne guère à se satisfaire de les ranger tout simplement au compte de l’étroitesse d’esprit ? Qu’y a-t-il donc de si barbant dans le constat sans cesse répété depuis l’élection du P.Q. que la pensée militante croupit dans un vacuum idéologique indéfinissable ? Qu’y a-t-il donc de si blessant dans la mollesse et l’incroyable fadeur de la vie intellectuelle depuis le 15 novembre ?

Il y a le mépris.

Mépris de nous-mêmes et de nos oeuvres. Fascination et attirance morbides de l’impuissance.

---

\* *Ce texte a été soumis au comité de rédaction au début du mois de septembre 1978. Il reçut alors un accueil pour le moins mitigé et c’est dans la “turbulence” idéologique qu’il suscite que naquit le présent numéro. Ce n’est évidemment plus tout à fait le texte que j’écrirais aujourd’hui mais il m’apparaît important de le*

Qui donc aurait cru cela possible après *l'homme rapail-lé* ? Qui donc aurait imaginé cette envie de se taire après *l'âge de la parole* ? Qui donc voudrait croire que c'est là notre lot *Pour la suite du monde* ? Et pourtant...

Pourtant quelque chose s'est passé. Il nous vient du dedans du froid comme une manière de vertige brûlant comme le soleil de midi sur les yeux des suicidés. Le terrible vertige qu'aura connu Aquin qui aura tout fait pour rendre la parole irrémédiable. A notre insu, presque sans douleur la plaie que nous avons cru trop vite cicatrisée s'est rouverte. Ce fut d'abord un tout petit tiraillement, à peine un malaise. Et puis la voilà maintenant, purulente, qui s'ouvre béante sur un discours de la distance, sur une parole qui s'éloigne et se prétend au-dessus du concret des luttes et des enjeux immédiats. La voilà qui s'ouvre encore sur le non-lieu, profonde et sombre comme la honte de soi-même, celle de s'avouer au travers ses choix. La voilà qui se démasque laide et hautaine dans son refus de se bâtir à même son lieu. La voilà tout empesée d'avant-garde et d'universel qui vient nous dire que nos oeuvres ne sont pas des oeuvres, que nos luttes ne sont pas des luttes si elles ne sont pas d'abord des répliques, des copies conformes. La voilà tout académique qui parle de pureté et qui met en garde contre le goût salin des sueurs qui glissent aux commissures des lèvres de ceux qui serrent les dents de rage et d'effort. La voilà enfin syndiquée qui prétend dénoncer le présent mais s'interdit l'avenir en prenant peur devant la nécessité de choisir ce qu'elle appelle l'aventure.

La voilà encore cette plaie de la dérision qui réapparaît comme un ulcère sur nos luttes, cette plaie terrible de la suffisance et du mépris de tout ce qui n'est pas refus de soi-même. Nous voici à nouveau contraints de nous débattre avec le sentiment trouble d'avoir à repartir à zéro ; pour la millième fois. Voici à nouveau que plane le

---

*soumettre au lecteur tel qu'il s'est présenté au comité de rédaction, histoire de lui fournir, à lui aussi peut-être, l'occasion de faire son numéro...*

doute et le scepticisme malsain sur les efforts antérieurs. D'où nous vient cette angoissante fascination pour l'amnésie ? A quoi tient cette envie d'abattre l'arbre avant qu'il ne porte fruit ?

D'où viennent l'éloignement et la froideur de l'ensemble du champ idéologique à l'égard du parti qui reste encore l'outil le plus efficace pour transformer le présent et assurer la continuité de nos luttes ? D'où vient et à quoi tient la désertion des idéologues et des intellectuels au moment où leur contribution créatrice est plus que jamais nécessaire ?

Notre pensée est en exil.

## LA GAUCHE MALADROITE

La peur de ne pas être capable nous revient. La peur de la maîtrise nous revient. Vieux réflexes d'assujettis qui se déclenchent d'autant plus vivement que le pouvoir se pose non plus seulement comme un insupportable fardeau mais encore et surtout comme une alternative engageante. Terrible tentation de choisir la torpeur et l'hébétude de l'impuissance que l'on voit poindre ici et là dans le discours militant : l'opposition perpétuelle reste un moyen facile de ne pas s'identifier ou plutôt de ne se définir qu'en totale dépendance d'un point de vue autre. Tout le contraire de l'action critique qui, elle, est d'abord et avant tout engagement, cette identification par la négative, cette vocation d'être contre est complètement stérile : elle est, à proprement parler, réaction. Et en cela elle ne se confronte jamais elle-même à la nécessité de s'enraciner dans un projet d'abord porté par des solidarités communautaires et encore moins ne s'efforce-t-elle d'être à l'origine de solidarités nouvelles. Privée de dynamisme propre, elle ne peut être inventive et se trouve ainsi condamnée au mimétisme. D'ailleurs, un examen rapide de la production intellectuelle des dernières années est bien suffisant pour nous convaincre que ce mimétisme a atteint les formes extrêmes de la médiocrité quand ce n'est pas le comble du ridicule. Mieux vaut donc ne pas trop s'attarder aux "pénétrantes" analy-

ses de *Chroniques* non plus qu'à celles non moins "profondes" d'Anne Légaré sur *Les classes sociales au Québec*, pour ne citer que deux cas parmi les plus crus d'insulte à l'intelligence.

Ce mimétisme n'est évidemment pas nouveau et il s'est exercé sur bien d'autres thèmes que la doctrine marxiste. Le souvenir de nos plus-que-thomistes et de nos ultra-personnalistes n'est pas très loin. Plus récemment, nous avons eu aussi, à la suite des Américains nos apôtres du Zen, nos chantres de Khrishna et nos mystiques du L.S.D. Ne reculant devant rien pour nous préserver du danger de nous replier sur nous-mêmes, Le Devoir nous a même gratifié de deux Nouveaux Philosophes (Morin et Bertrand), fresh from Rosemont et fédéralistes de surcroît (l'universalisme métropolitain ne trompe pas). François Ricard, dans un article lucide, "Octobre et nous" publié dans *Interventions*, avait bien vu dans la recrudescence récente de ce mimétisme un effet direct de la Crise d'octobre. Ayant appris qu'on ne joue pas impunément avec les notions de pays et de liberté, les intellectuels ont déserté le terrain politique immédiat pour tâcher d'atteindre quelque chose de plus subversif : la révolution planétaire ou les vibrations du cosmos, tout dépendant des fonds du Conseil des Arts ou du Secrétariat d'Etat. Deux invraisemblances produits de la même impuissance.

Alors que le trip cosmique et l'ensemble des mouvements plus ou moins mystiques ont assez rapidement plafonné quant au recrutement et à l'influence des adeptes, le marxisme au contraire a connu un développement très rapide et assez étendu. Cette montée est d'ailleurs assez confusément perçue mais un peu partout cependant se dégage l'impression qu'il s'agit là d'une position majeure et très répandue dans les milieux progressistes. En dehors des explications simplistes par le chevauchement de la contradiction principale sur la contradiction secondaire dans les formations sociales ennuyantes, ce sentiment d'une présence très répandue repose moins sur la réalité chiffrable d'un très grand nombre de croyants, que sur un phénomène structurel de diffusion qui produit

l'impression d'une grande occupation par la multiplication des points d'émission de la bonne nouvelle. En effet, contrairement à ce qui s'est passé dans les années trente et quarante, le marxisme ne s'est pas diffusé en s'appuyant sur les luttes ouvrières, mais bien plutôt par l'intermédiaire d'abord du réseau très bien intégré des institutions d'enseignement et par la suite — et bien subsidiairement — par le biais des organisations syndicales. Sa remontée tient d'abord d'un phénomène idéologique (académique) et non pas politique au sens strict du terme. Et c'est à cela que tient la référence constante — implicite ou non — au marxisme dans la réflexion actuelle : même s'il n'occupe pas sur le plan politique une position déterminante (en fait, une poignée de fidèles dans une multitude de chapelles) il touche cependant un point névralgique de notre imaginaire.

On se souvient que l'éclatement de Parti pris s'était produit sur le débat qui opposait les tenants du marxisme à ceux qu'on a appelés les nationalistes et qui puisaient plutôt leur inspiration dans les analyses de la décolonisation (Berque, Fannon, etc.). Il apparaît maintenant clair qu'en dépit de sa formulation théorique la scission s'est opérée sur le rapport à la réalité concrète de l'action, du politique. A partir du moment où la lutte pour l'émancipation déborde du discours et commence à se traduire dans le politique avec une certaine efficacité, l'idée de pays devient réactionnaire ! Dix ans plus tard, le P.Q. est au pouvoir et il se trouve encore des illuminés qui discutent toujours de la formation éventuelle d'un parti des travailleurs et se mettent à la tâche en se dévorant entre chapelles pour s'arroger le droit d'en discuter ! Ils restent dans l'idéologie et parlent du politique.

La Crise d'octobre aura donné le coup de jarnac à un discours qui depuis la disparition de Parti pris pouvait tout de même, au moins, avoir l'air sérieux. L'armée, l'occupation et les arrestations nous aurons en effet confronté avec la réalité nue du politique : le pouvoir n'advient pas, il se prend et quand on n'est pas le plus fort il faut à tout prix être le plus rusé. Nous venions de découvrir la nécessité de la stratégie. Le P.Q. aura très bien compris la leçon

militaire d'octobre en introduisant dans son programme ce qu'on a appelé l'étapisme. En distinguant son élection d'une déclaration automatique de "sécession" le P.Q. prévoyait et il a réussi, à priver le gouvernement fédéral de toute possibilité de recourir à l'armée. Les déclarations de plus en plus fréquentes au Canada de la possibilité d'utiliser l'armée en cas de oui au referendum laisse tout de même penser que le gouvernement fédéral n'a pas complètement renoncé à utiliser ce moyen (il reste toujours la R.C.M.P. qui peut faire du sabotage et simuler le terrorisme pour justifier une intervention militaire). Mais il n'en demeure pas moins que cette stratégie a permis au P.Q. d'acquérir une connaissance plus intime du fonctionnement de l'Etat en même temps qu'une légitimité sur la scène internationale qui ne seront jamais inutiles. Du côté de ceux qui se prennent pour la gauche, Octobre aura eu des effets tout à fait contraires à ceux qu'enregistra le mouvement politique. Des considérations d'ordre stratégique, on s'en souvient, avaient entraîné l'éclatement du F.L.Q. lors de la publication de *L'urgence de choisir*. Réalisant qu'il est non seulement absurde mais suicidaire de prôner la révolution armée quand toutes les armes sont aux mains de l'adversaire, Vallières proposera de joindre les rangs du P.Q. et d'agir sur lui. Il parlait à ce moment-là au nom du réalisme politique mais il a cependant eu du mal à se convaincre de la leçon : dès que le P.Q. sera au pouvoir, il lui reprochera de ne pas dévoiler toute sa stratégie, de ne pas mettre toutes ses cartes sur la table. Viendront alors les dénonciations, les accusations de trahison, etc. Ployant sous le poids de son choix, il rejoint par d'autres chemins ceux à qui il avait pourtant servi une courageuse leçon...

Les tenants du marxisme l'on alors jugé d'opportunisme, de révisionnisme et de tous les ismes auxquels on est habitué et, de ce fait, ils ont renoncé à choisir l'action. Ils ont préféré continuer de débâter sur la possibilité de former le vrai Parti-du-peuple-qui-fera-la-vraie-révolution-tra-la-la. Il apparaît actuellement évident que ce choix non seulement ne s'est pas traduit dans l'action politique concrète mais encore qu'il n'en était pas un puisqu'il n'y a

toujours pas de parti, encore moins de révolution et de plus en plus de marxismes. Le marxisme ici n'est que le prolongement de l'enfermement dans le discours. Cet enfermement a même pris des proportions telles que l'enflure théorique faisait du P.Q. un "adversaire" de moins en moins menaçant au fur et à mesure qu'il s'organisait (Trudeau pensait exactement comme cela). Il n'était pas rare à la veille de l'élection de 76 d'entendre les prêtres les plus inspirés du marxisme crétinisme prédire l'écrabouillement total et définitif du P.Q. Devant le résultat, il n'y aura plus qu'une conclusion possible : si cela a été possible, c'est qu'il ne s'est rien passé et la preuve c'est qu'un parti petit-bourgeois a pris le pouvoir...

Le marxisme en fait est ici le vecteur le plus puissant du mépris de nous-mêmes et de la reconversion de nos habitudes de dépossédés. Supposément tourné vers l'avenir, il n'aura fait ici que retravailler et déterrer des problématiques que le mouvement politique avait explorées et assumées dans l'action. La production intellectuelle (?) du marxisme des années 70 va tout à fait à rebours de l'évolution des débats idéologiques depuis l'après-guerre : débat sur la littérature, l'art et le social, débat sur la langue, débat sur la question nationale ont été tour à tour repris avec une grille marxiste et la régression termine son périple — sa révolution, au sens premier du terme — avec un Charles Gagnon qui parle maintenant du prolétariat canadien, ce que le mouvement communiste québécois des années quarante ne pouvait tolérer ! Dans tous les cas évidemment les solutions adoptées et traduites dans l'action ne sont jamais les bonnes; elles sont l'oeuvre de nationaux, terme qui contient en lui-même tout le mépris qu'on puisse concevoir non seulement pour ce que nous sommes mais pour ce que nous essayons d'être. La grille marxiste sert littéralement à nous enfermer dans le Canada, à nous encager dans la peur et le mépris.

Le ton hautain et la suffisance des "analyses" marxistes produites ici ne seraient possibles nulle part ailleurs en Occident même pour le moins doué de sectaires : partout sauf ici les marxistes s'interrogent sur le marxisme. La dictature du prolétariat est ici une évidence inquestionna-

ble alors qu'ailleurs en occident même les intégristes n'osent plus en parler... Nos marxistes vivent dans la béatitude de la possession tranquille de la vérité et n'ont que le mépris pour réponse à qui que ce soit qui pourrait troubler les eaux calmes de la certitude. Les réponses au bilan de la gauche de Grand-Maison ont été à cet égard des plus éloquents : tous ceux qui ont répliqué avaient ceci en commun qu'en tant qu'universitaire, syndicaliste ou fidèle de groupuscule, ils ne toléraient pas qu'on questionne le marxisme comme référent. Ils acceptaient qu'on puisse les interroger sur leurs contradictions et sur la conduite de certains des leurs qui ne sont pas dans le droit chemin (ceux-là, c'est toujours ceux qui ont trahi la pensée du maître) mais il était indécent et ne pouvait être que réactionnaire et chauvin de s'attaquer à une vérité universelle au nom d'impératifs concrets et spécifiques.

Ici, point de trouble devant le Goulag, pas la moindre horreur devant le Cambodge. Nous avons la lutte contre la bande des quatre dans un CLSC. Il nous manque seulement les camps de rééducation au Témiscamingue. Ici on n'a que faire des questions qui viennent de partout en Occident secouer l'encombrant monument du XIXe siècle.

Ce marxisme accepté comme horizon inquestionné et inquestionnable n'est en réalité que l'expression tragique du trouble d'une pensée qui a peur de s'avouer dans la problématique de son identité. Et en cela il nous renvoie au coeur même de notre imaginaire. Pas étonnant que tous les intellectuels et les idéologues tournent plus ou moins autour et que certains le ressentent comme une brûlure.

Il agit comme catalyseur auprès de ceux qui croupissent enfirouâpés dans les rêts d'une vieille socialisation par les dogmes et qui s'arrangent fort bien d'un encadrement sécuritaire dans des catégories qui s'autojustifient. Pauvre misère de ceux-là qui ont peur et honte de se voir tels qu'ils sont et qui appellent et ne demandent pas mieux qu'une réaction critique sévère à leur égard : comme tous les transfuges ils ont besoin de s'inventer des nationaux fascistes pour radicaliser dans l'imaginaire les alternatives et pour mieux apprivoiser par contraste le visage de leur

propre peur de se choisir. Quand on n'est ni réactionnaire ni marxiste, on est rien et on ne peut être rien donc on est réactionnaire. Manichéisme de paccotille. Sortilège effroyable par lequel il n'est possible d'être militant qu'en rang, c'est-à-dire en dehors de ses appartenances. Il y a de l'ordre à gauche. On ne questionne pas si l'on ne s'avoue pas d'accord au préalable. Tout au plus peut-on être troublé par les événements mais cela, voyez-vous, ça s'appelle assumer ses contradictions. La vie nous trouble mais les réponses sont dans le livre. Il n'y a pas de question dans le livre, il n'y a que des exclusions. Les questions c'est pour les Autres.

Les questions c'est ça le vacuum idéologique.

#### QUESTION DE POUVOIR, QUESTION D'AVENIR

Et pendant qu'on évacue les questions, la réalité, elle, ne cesse de se transformer, qu'on refuse ou non de la voir. Et en fait, c'est ce refus que le pouvoir politique de par sa seule pratique, est en train de saper car il est directement confronté avec des problèmes auxquels la soi-disant pensée de gauche est totalement étrangère parce que coupée des mouvements sociaux qui les portent. Elle n'a alors d'autre choix que de répéter inlassablement ses vieilles analyses. Le caractère méprisant en ressort plus crument dans la mesure où le discours apparaît alors au grand jour coupé des enjeux concrets et peu affecté par le dénouement des luttes. Si le marxisme — et les intellectuels qui pour la très grande majorité s'y réfèrent comme à une norme — sont de plus en plus souvent pris à partie dans tous les milieux, ce n'est pas que nous assistons à une quelconque montée de conservatisme, c'est tout simplement que leur discours est de moins en moins pertinent socialement. Et en ce sens, il devient de moins en moins tolérable parce qu'il agit comme un éteignoir et comme un frein sur les mouvements sociaux novateurs.

L'arrivée au pouvoir du Parti québécois aura d'abord eu comme effet majeur de rendre caduques les vieux alibis théoriques en les confrontant à la réalité tangible de la

dépossession. L'économie est évidemment aux premières lignes de cette confrontation dans la mesure où il n'est plus possible maintenant — aussi bien intellectuellement que socialement — de ne pas voir le vrai visage de notre pauvreté et de notre dépendance au travers l'effondrement à peu près complet du secteur de la production. Les discours avaient bien tenté de minimiser l'impact théorique des transformations majeures du monde du travail et de l'économie en abandonnant le terme ouvrier pour le vocable plus abstrait de travailleur, mais c'était là faire l'autruche. L'effondrement du secteur secondaire ne signifie pas seulement une nouvelle répartition de la main-d'oeuvre sur le marché du travail au profit des secteurs d'activité dite tertiaire. Il signifie d'abord et avant tout une modification profonde des rapports de travail et une transformation majeure de la place, des rôles et des revendications des groupes impliqués.

A moins de faire la confusion, plus abstraite que réelle, entre un ouvrier du textile, une infirmière et un technicien en informatique, il apparaît en effet évident qu'il est tout à fait invraisemblable de leur attribuer une communauté d'intérêt alors qu'ils ne partagent pas du tout ni le même genre de vie ni les mêmes conditions de travail et encore moins leurs modes de vie. Les rassembler sous l'étiquette ronflante de travailleurs ne sert qu'à masquer l'incapacité totale de saisir la dynamique des transformations qui s'opèrent actuellement au profit du maintien d'un cadre théorique plus soucieux de conserver ses clichés que de produire des explications. Au travers l'effondrement du secteur secondaire le mouvement ouvrier arrive à un point tournant de son histoire.

En effet, du point de vue de la composition de sa population, il semble bien que le mouvement a de plus en plus de difficulté à se reproduire socialement, à renouveler ses effectifs. Tout le secteur secondaire est en passe de devenir — si ce n'est déjà fait — un ghetto qui enferme les ouvriers qui sont ou bien trop vieux pour se recycler ou bien trop démunis en terme de scolarité pour pouvoir reconvertir et faire valoir ailleurs leur expérience et leur savoir pratique. Les plus jeunes ou les plus adéquatement scolarisés vont

plutôt du côté des activités tertiaires où les perspectives économiques sont un peu plus ouvertes. Car du point de vue économique le mouvement se trouve acculé à un type de revendication à la baisse étant donné les contraintes de plus en plus fortes imposées par le vieillissement technologique et l'internationalisation des marchés. On peut toujours s'illusionner en voyant là l'éclatement de la contradiction et une condition préalable à l'avènement éventuel d'un grand futur socialiste, mais il reste que dans le présent ceux qui sont aux prises avec le problème des fermetures d'usines ont besoin d'alternatives concrètes et immédiates. C'est pour avoir refusé d'admettre qu'il est à tout prix nécessaire d'inventer des solutions immédiatement applicables aux problèmes du présent pour pouvoir compter sur une véritable mobilisation à long terme que la C.S.N. est entièrement responsable de la formation de la C.S.D., espèce de solution tragique d'impuissance et de résignation. Sacrifiant un potentiel militant considérable et une conjoncture inédite à une stratégie marxiste-léniniste messianique, la C.S.N. a pris là un tournant qui l'éloigne de plus en plus du potentiel innovateur que véhicule le mouvement ouvrier au travers la crise du secteur secondaire; un tournant qui l'aura conduite à l'attitude complètement stérile qu'elle a adoptée lors du sommet économique de Pointeau-Pic. Certes ce n'est pas parce qu'elle a tourné le dos au défi que lui pose le secteur secondaire que la C.S.N. n'y est pas présente et active, mais elle y agit sur une base essentiellement défensive et d'affrontement : elle n'est à l'origine d'aucune solution novatrice.

Sa référence au socialisme lui sert exclusivement de norme pour jauger et légitimer son refus de se commettre dans cette conjoncture. Il est illusoire d'en attendre une contribution décisive à la construction d'une forme de socialisme enracinée dans notre milieu. Tout comme bon nombre d'intellectuels de gauche, la C.S.N. n'a pas encore compris qu'une lutte d'émancipation passe d'abord et avant tout par la nécessité de prendre le contrôle de tout ce qui est à notre portée. Une politique de réappropriation passe d'abord par une politique du possible et la recherche d'une autonomie toujours plus grande. On est loin là du

vieux débat sur le réformisme pour la simple et bonne raison que la Révolution n'est plus un objectif. L'objectif c'est le socialisme en tant que réalité approchable aujourd'hui, ici et maintenant. Réalisation partielle ? Bien sûr ! Le socialisme est un processus, mieux, une expérimentation constante et un mode d'exploration de la vie communautaire et ne sera de ce fait jamais achevé.

Avec beaucoup de réticences et de tâtonnements la F.T.Q. se laisse de moins en moins séduire par ce rêve insensé de la parousie du Grand Soir et commence à orienter son action en fonction de perspectives plus réalistes et mieux adaptées à l'état de nos ressources et à notre condition. Elle a en tout cas très bien saisi la conjoncture qui marque actuellement le secteur secondaire et dont Tricofil constitue sûrement le cas type. Elle a bien vu que le groupe de St-Jérôme avec les difficultés énormes qu'il rencontre mais aussi et surtout avec les succès sans précédent qu'il a remportés jusqu'à ce jour, constitue véritablement le fer de lance de l'innovation dans le mouvement ouvrier. A leur tour et malgré des réticences certaines, le gouvernement — et plus largement le Parti québécois — ont également compris que cette expérience d'autogestion ouvre une voie fertile à la construction du Québec dans la mesure où elle s'élabore au confluent de trois grands ordres de problèmes : ceux de la réappropriation collective de notre économie, ceux de la création d'une nouvelle place et d'une nouvelle signification du travail dans l'ensemble des rapports sociaux et, enfin, ceux d'une problématique de l'expérimentation sociale à partir de nos ressources existantes. On peut sans aucun doute reprocher à la F.T.Q. de ne pas suffisamment porter sur la place publique et à l'attention des ouvriers en particulier, les enseignements et la réflexion que lui inspire sa participation à cette merveilleuse aventure. Elle manque là une très bonne occasion de forcer la conjoncture en mobilisant sur les problèmes de l'autogestion un vaste potentiel de réflexion, de connaissances et d'analyse de nos ressources humaines et matérielles. Une telle mobilisation contribuerait sans aucun doute à une réflexion plus riche sur le rôle de la coopération dans notre manière à nous de nous occuper de

l'économie et à mieux définir la place du Mouvement Desjardins dans nos efforts de reprise en main de notre avenir. Mouvement Desjardins qui jusqu'à présent s'est manifesté timidement mais en laissant tout de même apercevoir un intérêt certain pour l'autogestion et une disponibilité qui mériteraient d'être encouragées et sollicitées avec plus de chaleur et de créativité.

Le gouvernement du Québec, quant à lui, vient de prendre un engagement ferme et sans précédent dans notre histoire à l'égard de l'autogestion en mettant sur pied son Programme d'emplois communautaires. Il faut vraiment vouloir à tout prix garder sa tête dans le sable chinois ou albanais pour ne pas le distinguer d'un inoffensif Perspective-Jeunesse. Il est absolument révoltant de voir que la pensée soi-disant militante n'a pas fait plus de cas d'un Programme qui modifie aussi complètement les coordonnées de la lutte pour l'émancipation nationale. Il faut véritablement vouloir se complaire dans l'impuissance et mépriser nos efforts pour ne pas voir là l'occasion unique de donner une forme et une impulsion novatrice sans précédent au projet d'indépendance. Le silence de la C.E.Q. et de la C.S.N. sur cet événement historique est aussi suspect qu'impardonnable. Alors que la presque totalité de leurs membres évoluent dans le secteur tertiaire qui n'est pas lui non plus, on le sait bien, exempt de sérieux problèmes, elles se coupent elles-mêmes de la possibilité d'inventer des solutions inédites dans ce secteur, possibilité qui leur est amplement offerte par ce Programme. Quant aux universitaires et autres intellectuels, ils sont inexcusables de ne pas avoir encore saisi l'occasion d'apporter des contributions nécessaires à la réalisation de projets souvent aussi ambitieux qu'inédits. Il y a pourtant là de grands défis de recherche et de créativité et une occasion unique d'explorer de nouveaux modèles d'insertion sociale du savoir.

Mais il n'y a pas que la réflexion sur l'autogestion et les nouvelles luttes ouvrières qui soit absente de notre pensée.

Depuis quelques années les régions dites périphériques

mènent des luttes farouches contre l'exode massif qui les saigne à blanc sans qu'on ait vu que sous ces luttes se dessinent des phénomènes et des mouvements sociaux nouveaux qui modifient grandement les perspectives analytiques et la saisie de notre réalité collective et de notre avenir. D'abord interprétées par les technocrates du B.A.E.Q. comme des "résistances au changement", leurs luttes apparaissent au contraire maintenant comme des vecteurs de changements fondamentaux de l'ordre social et génératrices de questions tout à fait nouvelles sur la démocratie.

Confrontées à une crise économique globale résultant d'un pillage et d'une exploitation éhontée de leurs richesses naturelles, ces régions ont tout d'abord découvert que pour lutter adéquatement contre les fermetures, il leur fallait avant toute chose définir et contrôler les paramètres d'un pouvoir démographique, c'est-à-dire obtenir un contrôle global de leur population. Tâche d'autant plus difficile que le dépeuplement, qui commence bien entendu par l'exode des jeunes qui n'ont plus sur place de quoi faire leur avenir, s'articule aussi sur une rupture plus profonde de la réalité communautaire, celle introduite par le passage à une culture écrite. Car la scolarisation a d'abord eu pour effet majeur d'ajouter au problème de la difficulté économique en introduisant une brisure dans une culture à prédominance orale : la solidarité des plus jeunes avec les plus vieux était d'autant plus difficile à réaliser que leurs univers culturels leur étaient présentés comme opposés. Une réforme scolaire inspirée d'un modèle américain n'est sans doute pas étrangère à cette situation mais elle ne l'explique pas entièrement : partout dans le monde, le passage de l'oral à l'écriture pose aux sociétés le problème de leur propre continuité au travers la substance de leur mémoire. La valorisation et/ou l'association des valeurs et des modèles urbains conjugués au mépris de l'habitant ont, au départ, rendu beaucoup plus difficiles la perception et l'acceptation, chez les jeunes en particulier, mais aussi dans la population en général, de la légitimité et de l'authenticité de la résistance à des fermetures présentées d'abord comme un progrès. A cet égard le mouvement contre-culturel aura joué un rôle de catalyseur important.

En effet, les jeunes découvriront *en ville* un mouvement et une idéologie de retour à la terre et de revalorisation de la culture villageoise et s'apercevront que les trésors qu'aillent dans le monde les citadins contre-culturels recherchent dans un passé lointain, se trouvent encore à peine enfouis dans les souvenirs, dans le mode de vie qu'ils avaient appris à délaisser. Retournant peu à peu au village, ils commenceront à assurer un meilleur contrôle démographique en diversifiant les classes d'âges mais aussi et surtout en produisant entre ces dernières des synthèses culturelles nouvelles qui lanceront l'action de ces régions non pas sur la base des revendications de classe mais bien plutôt sur celle de l'autonomie communautaire. En effet, la première chose à être remise en cause par le rapprochement des classes d'âges sera précisément le sens de la revendication économique : ceux qui restent et ceux qui retournent choisissent et acceptent un standard de vie plus bas que celui que pourraient leur offrir les grandes villes parce qu'ils entendent d'abord et avant tout vivre chez eux c'est-à-dire vivre à leur manière et dans leurs coutumes. La richesse pour la richesse n'est plus une valeur poursuivie, l'accès à une plus grande consommation au prix de la qualité de sa vie ne mobilise plus. On préfère chômer au Témiscouata ou en Abitibi plutôt que de s'abrutir dans un travail payant mais sans satisfaction dans la métropole. Et quand on reste dans sa région, le travail qu'on invente n'a pas pour modèle la rationalité capitaliste : on met sur pied des coopératives, on met les terres en commun ou encore on utilise collectivement la forêt domaniale dans le but de permettre à toute la communauté de vivre chez elle. Fondamentalement, au travers ces luttes le travail commence à trouver sa finalité à même sa propre réalité culturelle : des luttes comme celles du JAL ne sont pas seulement des efforts de revitalisation économique, elles sont d'abord et avant tout implantation et création d'un mode de vie nouveau qui assume son héritage communautaire au travers un combat contre un pouvoir centralisateur et uniformisateur dont la rationalité est centrée sur les choses.

Rester d'abord une communauté signifie également s'assurer le contrôle de tout ce qui en détermine la spécificité, c'est-à-dire développer un pouvoir culturel permet-

tant de combattre l'uniformisation et la standardisation qu'imposent la rationalité technocratique et la société de consommation. Nous assistons donc également à l'élaboration de toute une nouvelle problématique de démontrealisation de la culture. Des groupes populaires rejettent les interprétations officielles de l'histoire de leur village et écrivent un magnifique *Si St-Jean de Cherbourg m'était conté*, des troupes de théâtre choisissent de rester en périphérie, des maisons d'édition s'organisent, etc. Et par dessus tout, des luttes féroces sont menées pour le contrôle sur les moyens de communication (Il n'est pas étonnant que la bataille de la câblodiffusion ait débuté dans le Bas du fleuve.). A ce pouvoir culturel vient également se greffer tout l'effort de réflexion sur la question écologique : invention d'une technologie appropriée au respect de la nature et des biens communautaires, développement de nouvelles formes d'agriculture, etc. Ce ne sont là que quelques aspects — et encore ne sont-ils abordés que très superficiellement — de la lutte des régions périphériques qui renouvellent notre perspective militante.

D'autres questions jaillissent encore d'autres luttes.

Et l'une des plus brûlantes et des plus occultées d'entre elles reste sans contredit la question autochtone. Alors que les luttes autochtones s'intensifient partout en Amérique du Nord, le mouvement amérindien du Québec reste à peu près sans écho dans la reformulation de nos problématiques. Il n'est cependant pas étonnant qu'il en soit ainsi car ce mouvement nous renvoie de façon cuisante l'image de notre propre situation. Les luttes des autochtones nous posent en effet carrément le problème du génocide que nous refusons obstinément d'envisager sérieusement pour nous-mêmes depuis la fin des années soixante. Etre essentiellement insoumis, l'autochtone refuse de s'assimiler : même totalement dépossédé de sa culture matérielle, même meurtri dans sa mémoire au point bien souvent d'en perdre sa langue, il tourne résolument le dos à notre mode de vie. Malgré des efforts gigantesques (tout un ministère et une multitude de programmes sociaux) déployés pour l'insérer dans notre économie, il reste complètement à

l'écart (environ 98 pour cent de "chômage" chez les autochtones du Québec). Il ne sert à peu près pas de cheap labor parce qu'il n'accepte pas les coordonnées culturelles nécessaires pour le devenir : compétition, temps comptabilisable, absence de respect pour la terre, etc. De fait, les questions posées par la réalité autochtone sont tenues à l'écart parce qu'elles invalident le marxisme, détruisant de la sorte le plus sûr alibi de la peur que nous avons encore de nous voir tels que nous sommes. Les Amérindiens sont la preuve vivante que, d'un point de vue analytique, le génocide est un phénomène premier par rapport à celui de l'exploitation de classe : il ne peut y avoir de prolétarianisation sans désidentification, sans destruction des patterns culturels de base.

Leurs luttes sont également menaçantes pour la pensée assoupie dans la mesure où elles ne se laissent pas enfermer dans les discours déjà faits sur les rapports minorité/majorité. Ni immigrants, ni immigrés, les autochtones ne forment pas une minorité ethnique comme les autres. Les fédéralistes ne les acceptent pas dans leur canadien mosaïc parce qu'ils ne veulent rien entendre de leur droit à l'auto-détermination et parce que, de toute façon, ils n'acceptent dans leur multi-culturalisme que les multiples manières de vivre comme un Américain tout en parlant d'un grand-père italien, grec ou polonais. Les indépendantistes aussi en ont peur parce que leur volonté d'auto-détermination vise au coeur même de notre projet : on ne peut évidemment pas interdire aux autres un droit qu'on affirme légitime pour soi-même. Mais alors il faut trouver une voie de réalisation de cette reconnaissance et cela conduit à un examen critique de la façon dont nous entendons vivre ici dans le respect du droit à la différence. Notre rapport à l'environnement, notre façon de combattre l'impérialisme, notre manière de produire changent de perspective et doivent être vus à la lumière du partage, ce qui est toujours une tâche lourde et exigeante car le partage nous renvoie radicalement à notre propre authenticité.

Il en va de même également avec les Acadiens qui depuis peu luttent aussi dans le champ politique pour l'obtention de leur auto-détermination. Leur refuserons-nous

une collaboration et un partage où nous avons tous deux tout à gagner ? Nous savons très bien qu'ils seront l'objet d'une haine implacable si jamais notre propre projet arrive à terme; cautionnerons-nous leur extermination ? Déjà, le gouvernement fédéral et celui du New-Brunswick ont poussé l'odieux jusqu'à refuser de leur verser des fonds pour financer la tenue d'Etats Généraux, s'ils n'excluaient pas au préalable toute hypothèse de gouvernement acadien c'est-à-dire en d'autres termes s'ils ne sont pas d'abord en faveur de l'unité canadienne. Et là-dessus le gouvernement du Québec a gelé les fonds qu'il avait pourtant promis...

## BATIR NOS HORIZONS

Ne voici là que quelques-unes des plus urgentes questions et des nouvelles voies d'interrogation que nous imposent des luttes que nous n'osons pas regarder en face. L'inventaire est loin d'être complet. Il faudrait sans contredit parler aussi des luttes des agriculteurs dont la contribution reste tragiquement dans l'ombre, de celle des vieux, des femmes, des groupes écologiques sans compter enfin les nouvelles luttes urbaines. La liste pourrait encore s'allonger. Partout les problèmes sont nombreux, difficiles et urgents mais partout également il est stimulant de constater que les groupes en lutte font preuve de beaucoup de courage et d'imagination. Il est grandement temps que leur action devienne moins clandestine, plus présente dans notre pensée et dans l'ensemble de notre imaginaire. Il est plus que temps que leurs efforts soient appuyés et nourris par un questionnement rigoureux et une recherche créatrice soucieuse de partage et de dignité. Il faut que le débat constructif reprenne sa place dans l'action.

Malgré les apparences d'abondance, nous sommes un peuple pauvre et notre condition nous oblige à une utilisation maximale de toutes nos ressources créatrices. Et en cela la recherche constante de l'excellence demeure notre seul et unique moyen d'y parvenir. Dans cette perspective l'activité intellectuelle ne peut être légitime et indispensable que dans la mesure où elle produit des questions qui nous font vivre et nous obligent à vivre dangereusement dans le vif de notre propre questionnement.

## Quel Etat québécois ?...

### Pour qui ?

En 1960, les intellectuels et les hommes politiques de "gauche" croyaient à l'Etat, au Québec comme ailleurs dans le monde. Grâce à la planification, il deviendrait enfin notre grand instrument de développement économique et social. Mais, la révolution tranquille s'est vite arrêtée. C'est la faute au fédéral nous dirent alors de RIN et le PQ : avec un Etat québécois bien à nous, nous trouverons une véritable solution à nos problèmes.

Puis, le 15 novembre 1976, les anciens intellectuels de "gauche" prennent le pouvoir pour commencer enfin à bâtir cet Etat bien à nous. L'Etat, on n'y croit plus beaucoup pourtant, à gauche, dans les pays industriels avancés. N'est-il pas totalitaire, bureaucratique, rationalisateur et aliénant par nature, qu'il soit communiste, social-démocrate ou capitaliste ? Ne faut-il pas constamment le miner sous l'action des mouvements sociaux, de l'autogestion, de la nouvelle culture ? Mal nécessaire, sa pleine jouissance devrait être réservée aux seuls pays n'ayant pas encore atteint le seuil du démarrage économique.

Même ici, on le suspecte déjà, cet Etat qu'on n'a pas encore. Les écoles polyvalentes et les autobus scolaires ont beaucoup contribué à la défaite de Lesage. Le vote créditiste a bien exprimé l'angoisse des "petits" face aux grosses structures bureaucratiques. L'Est du Québec s'est révolté contre la planification et l'aménagement venus fermer ses paroisses et ses rangs. Bien des jeunes cherchent à fuir l'Etat en créant, de façon individuelle ou collective, de nouveaux milieux de travail et de vie où l'autosuffisance en ferait oublier la présence de plus en plus envahissante.

L'Etat québécois n'est-il pas, selon Fernand Harvey, encore plus centralisé que l'Etat français, dans les secteurs qui sont de sa compétence.

Peut-être même que le 15 novembre, René Lévesque, qui a beaucoup lu, n'y croyait plus aussi dur qu'au temps du RIN et de Parti pris, à cet Etat souverain et planificateur qu'il avait dans son programme.

Petit à petit il n'a plus parlé d'indépendance mais de souveraineté puis d'association. Peut-être préfère-t-il au fond une modeste victoire au référendum à une défaite plus glorieuse, comme les aiment les intellectuels de "gauche" ? Peut-être aussi ne croit-il plus autant qu'avant à l'Etat national et centralisé comme remède à tous les maux ?

Cet Etat encore tronqué, dès le début de son gouvernement, il voulait déjà le décentraliser : c'était apparent dans plusieurs entrevues, entre autres celle accordée à FORCES, dans son numéro 39, en 1977. Il voulait même aller assez loin puisqu'il a nommé Jacques Léonard ministre d'Etat à l'Aménagement spécialement pour cela.

Mais, était-ce chercher la quadrature du cercle ? Conquérir un Etat à nous pour mieux le faire dépérir. Etait-ce une opération-camouflage pour mieux gagner les régions périphérique au grand projet souverainiste conçu surtout par les professeurs et les fonctionnaires urbains qui forment l'assise essentielle du premier gouvernement PQ ? Un nouveau plan du B.A.E.Q., au niveau de tout le Québec cette fois.

Toujours est-il que ça n'a pas encore démarré, la décentralisation. C'est même bloqué, paraît-il... Jusqu'au référendum... et peut-être jusqu'aux élections. Il ne faudrait surtout pas faire peur au monde. Et puis, finalement, ça serait peut-être mieux d'attendre l'Etat souverain pour régler les problèmes des femmes, des travailleurs et des régions. Ca donne une "bonne excuse" et puis sans doute pas mal de répit.

Mais, en attendant, il est essentiel de chercher pourquoi ça n'a pas marché et ce qui serait possible, si on ne laissait pas le dossier aux technocrates et aux politiciens.

## Les mirages de la décentralisation

Dès le début de 1977, le ministère d'Etat à l'Aménagement s'attaquait à la tâche de définir une véritable politique de décentralisation pour le Québec, valable dans le contexte constitutionnel alors prévalant.

L'hypothèse de base du ministre et de ses fonctionnaires : la revalorisation d'une vieille institution du Québec rural, le conseil de comté, dont la création remonte à 1847. L'idée n'était pas nouvelle puisque je me souviens d'en avoir parlé dans mon premier article publié ("Pour une planification régionale et démocratique", *Cité Libre*, Vol. XI, No 29, août-septembre 1960).

Au nombre de 71 aujourd'hui, les conseils de comté municipaux regroupent les maires des municipalités rurales, sous la présidence de l'un d'eux, le préfet. Ils ne coïncident en rien avec les comtés électoraux provinciaux ou fédéraux, dont les frontières varient beaucoup plus fréquemment au gré des restructurations de la carte électorale. Les comtés municipaux ne concernent aujourd'hui qu'environ 21 pour cent de la population du Québec puisque, en plus du Nouveau-Québec et des communautés urbaines de Montréal, de Québec et de Hull, les 257 cités et villes (38 pour cent de la population du Québec) sont aussi exclues de leur territoire.

Le conseil de comté s'occupe essentiellement des questions affectant l'ensemble des municipalités rurales sises sur son territoire ou plusieurs d'entre elles. Il s'agit surtout :

- des cours d'eau, des ponts et de la voirie intermunicipale;
- de l'administration des territoires non érigés en municipalité;
- de l'entretien et de l'acquisition des bureaux d'enregistrement et des palais de justice;
- plus récemment, de la confection des rôles d'évaluation en dehors des cités et villes.

En décembre 1977, Jacques Léonard présentait au Conseil des ministres un projet audacieux de décentralisation, doté d'un échancier précis de consultation et de mise en

oeuvre. Il s'agissait de créer, en étendant à l'ensemble du Québec (sauf Montréal, Laval, Québec et Hull qui faisaient l'objet de propositions particulières) la juridiction des conseils de comté, de nouveaux organismes politiques polyvalents, intermédiaires entre les régions administratives, trop grandes, et les municipalités, trop petites. Issus en grande partie du suffrage universel, ces nouveaux conseils de comté auraient rapproché l'administration provinciale de la population dans plusieurs domaines importants qu'ils auraient régi à l'aide de quatre (4) commissions permanentes :

- La commission de l'éducation et de la culture aurait remplacé les commissions scolaires régionales, déjà elles-mêmes en voie d'intégrer totalement les commissions scolaires locales, étendant aussi éventuellement son action aux loisirs et aux activités culturelles;
- La commission du développement social aurait pris en charge les services sociaux et de santé de première ligne, assurés actuellement surtout par les CLSC, s'intéressant aussi aux garderies, à l'aide juridique et aux problèmes de travail et de main-d'oeuvre;
- La commission du développement économique et touristique aurait vu à la promotion de ces deux activités, tout en gérant des parcs industriels et des équipements publics de tourisme;
- La commission de l'aménagement du territoire aurait eu pour principal mandat l'élaboration du schéma d'aménagement de comté, dont je reparlerai plus loin.

D'après le projet Léonard, les principales compétences prévues pour ces commissions auraient dû être obligatoirement prises en charge par les conseil de comté vers 1985. D'autres activités actuellement exercées par les municipalités (transport en commun, habitation, approvisionnement en eau potable, traitement des eaux usées) auraient aussi pu être confiées aux comtés, réduisant d'autant le champ d'activités des premières, peut-être en vue de leur éventuelle disparition.

Face à une telle modification en profondeur des institutions politiques québécoises, le Conseil des ministres

semble avoir vigoureusement réagi dans le sens du conservatisme, du moins si l'on en juge par les politiques rendues publiques par la suite. Il faut admettre que le document Léonard était trop bref, mal présenté et laissait plusieurs questions essentielles sans réponse.

Le projet de loi sur le zonage agricole et le bill 125 sur l'aménagement et l'urbanisme déposé à l'Assemblée nationale le 21 décembre dernier constituent une première suite à ce projet.

Le processus de zonage agricole est nettement centralisateur, confiant à un organisme provincial ce qui aurait pu être dévolu aux municipalités et aux conseils de comté actuels, trop suspects de mentalité spéculatrice aux yeux du ministre. Il laisse aussi une bonne partie du Québec en dehors de son application, ce qui a été dénoncé par plusieurs députés gouvernementaux.

Le bill 125 prévoit la création de conseils de comté renouvelés (corporations de comté). Il restreint pour le moment leur compétence à la préparation du schéma d'aménagement de leur territoire, comprenant :

- les grandes orientations de l'aménagement du comté et les intentions générales d'affectation de son territoire;
- la délimitation de périmètres d'urbanisation et l'établissement des normes applicables en dehors de ces périmètres;
- la localisation des équipements et infrastructures intermunicipaux, gouvernementaux et publics;
- l'estimation des coûts de ces équipements et infrastructures;
- l'établissement de processus de consultation de la population.

Le projet de loi décrit aussi de façon détaillée le processus d'élaboration des plans d'urbanismes que les municipalités membres du conseil de comté pourront être obligées d'intégrer à son schéma d'aménagement.

Le bill 125 élimine pour le moment des compétences du conseil de comté tout ce qui, dans le projet initial, concernait l'éducation, la culture, le développement social et économique. Un communiqué de presse joint au projet

suggère cependant l'intégration possible des règlements de zonage agricole aux schémas d'aménagement, une fois les nouveaux conseils mis en place.

Par ailleurs, le suffrage universel disparaît complètement du processus de formation des conseils de comté, issus des conseils municipaux des municipalités qui les forment.

Finalement, alors que le projet Léonard prévoyait mettre les conseils en opération dès avril 1979, nous n'en sommes plus qu'à une période de consultation d'une durée indéterminée amorcée par la publication par le Secrétariat à la décentralisation, groupe ad hoc relevant du ministère d'Etat à l'Aménagement et animé par son sous-ministre, Yvon Tremblay, de neuf (9) fascicules verts portant sur "la décentralisation : une perspective communautaire nouvelle".

Les titres de ces fascicules sont les suivants :

1. Une vue d'ensemble;
2. Les expériences étrangères;
3. L'aménagement et l'urbanisme;
4. L'organisation politique des comtés renouvelés;
5. Le réaménagement des pouvoirs;
6. Le territoire des comtés municipaux;
7. Le régime fiscal des comtés;
8. La zone métropolitaine de Montréal;
9. Les zones urbaines de Québec et de Hull.

Malheureusement, les numéros 5, 7, 8 et 9 qui portent sur les sujets les plus controversés n'ont pas encore été publiés. Les autres fascicules sont rédigés sous forme de documents de travail destinés à une large consultation : ils sont très en retrait, quant au contenu et à la forme, sur le document de 1977, se contentant de présenter certaines hypothèses générales entre lesquelles ils ne choisissent pas. Le numéro 6 est plus précis puisqu'il propose trois hypothèses d'implantation territoriale des nouveaux conseils de comté (73, 86 ou 96 comtés). Il s'agit d'essayer de rejoindre la "communauté d'appartenance" et de lui donner une structure politique.

"Le territoire auquel nous référons est de la nature d'une petite région, d'un coin de pays... Il rassemble

donc entre 30,000 et 40,000 habitants, quelquefois plus, quelquefois moins; il regroupe de 15 à 20 municipalités; et tous les points de cet espace peuvent être atteints en moins d'une heure d'automobile." (Fasc.6, page 2)

Dans les trois hypothèses suggérées par le fascicule, le comté moyen rassemble respectivement 20 municipalités et 50,563 habitants, 17 municipalités et 43,170 habitants et 15 municipalités et 39,133 habitants.

La consultation amorcée par les fascicules devant prendre encore un certain temps, on se demande à quel moment le projet 125, même adopté, pourrait être mis en application puisqu'il ne fait que permettre la création de nouveaux conseils de comté dont on ignore encore l'identité, les compétences et surtout les ressources qui ne seront finalement connues qu'à la fin d'un long processus pas encore complètement déclenché.

D'ailleurs, on le sait, les municipalités qui contrôleront les futurs conseils, fief des libéraux, ont été jusqu'à maintenant un des principaux pôles d'opposition au gouvernement péquiste qui, contrairement à ses prédécesseurs, s'est très peu préoccupé d'investir de l'intérieur ces corps intermédiaires importants. Voilà pourquoi, au moment où s'amorcent les grandes manoeuvres devant conduire au référendum et aux élections provinciales, on ne peut qu'être très sceptique même face au timide processus de décentralisation auquel a finalement abouti le grand dessein du premier ministre. L'étapisme règne ici aussi.

#### Le respect de l'appartenance

En réduisant pour le moment à la préparation de schémas d'aménagement le rôle futur des conseils de comté renouvelés comme en en faisant une simple émanation des conseils municipaux actuels, le secrétariat à la décentralisation refuse au fond de s'attaquer au principal obstacle à une réforme en profondeur, l'influence prépondérante, au sein du leadership municipal au Québec, de la petite bourgeoisie traditionnelle (marchands, professionnels, assu-

reurs, gros cultivateurs) d'allégeance libérale.

Jusqu'à maintenant, en effet, le Parti québécois a concentré ses efforts vers la conquête du pouvoir provincial, négligeant les corps intermédiaires (syndicats, coopératives, municipalités, commissions scolaires) qui, ailleurs dans le monde, forment les structures de base des partis sociaux-démocrates, socialistes ou communistes. Le PQ a toujours été jusqu'à maintenant, à cause du charisme exercé par son chef et de la mentalité élitiste de ses principaux leaders, une vaste machine électorale mise en branle surtout au moment des élections, des campagnes de financement ou des périodes d'énumération. L'éducation politique y ayant été négligée, les idées trop nouvelles ridiculisées (autogestion, féminisme, écologie, marxisme), on a l'impression que règne au parti une certaine crainte face à tout allié non inconditionnel, que ce soit au niveau municipal, scolaire, syndical ou fédéral. Cette caractéristique n'apparaît pas encore sous les statistiques triomphantes sur le membership et le financement mais elle risque de conduire à moyen terme à une certaine désaffection de la part des éléments les plus dynamiques, dans les grandes villes, et, dans les régions, à défavoriser le PQ face au nouveau parti libéral de Ryan, mieux implanté au niveau des corps intermédiaires. Ainsi, dans l'Est du Québec, les groupes populaires les plus dynamiques ne se sont pas plus reconnus que les élites municipales dans la stratégie de décentralisation amorcée par le PQ; ils la distinguent mal de celle du parti libéral, à laquelle ils s'opposaient.

Voilà donc la contradiction fondamentale de la politique actuelle de décentralisation. Venue d'en haut, tronquée quant à son intention initiale, elle risque de décevoir ceux pour qui elle prétendait être conçue tout en fournissant une nouvelle base politique importante aux adversaires, au moment où s'amorce la bataille du référendum, qui devrait malheureusement retenir tous les efforts du parti ces prochaines années.

Adopté comme base de travail, le premier projet Léonard aurait pu contribuer à briser cette contradiction. L'élection au suffrage universel des membres des conseils de comté aurait facilité l'émergence de nouveaux leaders

régionaux, différents des membres des conseils municipaux actuels. Cette éventualité aurait eu d'autant plus de chance de se produire que les compétences des conseils auraient englobé l'ensemble des problèmes de développement social, économique et culturel, en plus du simple aménagement du territoire.

Les objections sont ici venues davantage des ministères sectoriels, semble-t-il. "Vous ne toucherez pas à mes commissions scolaires", aurait dit Jacques-Yvan Morin. Pourtant ce que les groupes populaires les plus dynamiques des régions demandent, ce sont des sortes de gouvernements régionaux : ils rendraient plus efficace l'administration des choses en la rapprochant des populations concernées, ce que n'ont pu faire les conférences administratives régionales; ils permettraient, au-delà des conflits inhérents au processus de développement, de dégager, avec des moyens financiers adéquats, certains consensus globaux, ce que les conseils régionaux de développement ne peuvent actuellement réaliser.

La diversité des régions du Québec, comme le cas des Indiens et des Inuit, rendent en effet nécessaire une nouvelle conception autogestionnaire du développement régional, respectant mieux des particularismes vus comme des phénomènes culturels globaux plutôt que sous forme de densité d'urbanisation et de localisation d'infrastructures. C'est tout le contenu global du projet de développement québécois qui pourrait ainsi être transformé par la base.

Il ne faut pas croire par ailleurs que la seule création de micro-régions dotées de pouvoir politique suffirait à produire d'un coup la société autogérée idéale. Ces nouvelles institutions pourraient tout aussi bien demeurer un moyen détourné et moins visible de faire accepter les décisions conçues en haut, tout en fournissant un certain nombre d'emplois bien rémunérés aux chômeurs instruits. C'est en effet au niveau beaucoup plus restreint du quartier, du village, de l'usine, de la coopérative, de l'école, que se situe la véritable réappropriation de la vie quotidienne. Les nouveaux conseils de comté ne pourraient tenir leur dynamisme que de mouvements sociaux construits sur ces

bases qui accepteraient de les utiliser sans s'y intégrer complètement toutefois. C'est dans ce sens qu'évolue, dans l'Est du Québec, la réflexion des groupes populaires, alimentée par la consolidation de la coopérative de développement du JAL et par la naissance difficile de la S.A.I. R.E.Q. (Société d'aménagement intégré des ressources de l'Est du Québec). Nous présenterons dans un prochain numéro, de façon beaucoup plus concrète, le bilan de ces deux expériences susceptibles de mener de la décentralisation technocratique à l'autogestion populaire.

## Le CFP et le mouvement ouvrier: une expérience de formation

Comment en 1979 se définir socialiste sans s'identifier à une organisation politique militante bien précise ? Comment développer une solidarité internationale avec les peuples qui luttent contre l'impérialisme américain sans cautionner les divers abus auxquels a pu conduire le stalinisme ? Comment défendre "la lutte de libération nationale des travailleurs québécois" sans appuyer le projet politique et les diverses législations du Parti québécois ? Enfin, comment se lier aux luttes du mouvement ouvrier, en particulier du mouvement syndical sans se laisser enfermer dans un syndicalisme d'affaires ? A plusieurs égards, ces questions peuvent apparaître comme des dilemmes difficilement surmontables. Au cours de la dernière décennie, à la suite du développement du Parti québécois et de son arrivée au pouvoir en 1976 et aussi de l'apparition de groupes ou groupuscules politiques et de la constitution d'organisations marxistes-léninistes (En lutte, La Ligue communiste marxiste-léniniste), l'espace politique (et idéologique) québécois s'est considérablement modifié et complexifié... à un point tel qu'il fallut constituer des glossaires pour permettre aux membres des organisations populaires et du mouvement syndical de se démêler. Non seulement les anciennes distinctions entre "réactionnaires ou conservateurs"/et "réformistes ou progressistes", entre "droite" et/"gauche" sont brouillées - des leaders syndicaux, des militants de gauche sont traités de "bourgeois"—mais aussi la définition même de la gauche qui s'était élaborée d'abord autour du Parti communiste du Canada et aussi du

C.C.F. (et du N.P.D.), puis autour du Parti Socialiste du Québec et de revues politico-intellectuelles (*Socialisme*, *Parti Pris*, etc.) s'est effritée : les nombreux débats (par exemple sur la question nationale) et aussi des oppositions souvent virulentes ont en effet ébranlé la fragile unanimité qui existait au sein du mouvement anti-capitaliste québécois et ont conduit les militants tantôt vers le dogmatisme, tantôt vers le désenchantement et le pessimisme. Le marxisme a certes acquis ses "lettres de noblesse" (enseignement dans les universités, ouverture de librairies socialistes, publication d'ouvrages marxistes, recherches en économie politique, etc.) et s'est diffusé au sein des organisations populaires et du mouvement syndical, mais en même temps, il est devenu l'objet d'interminables et pénibles discussions, qui souvent sont plus étroitement reliées à des débats extérieurs (par exemple en France) qu'à des luttes concrètes menées au Québec (et au Canada).

Paradoxalement, c'est dans cette conjoncture politique et dans ce conteste intellectuel que le Centre de Formation Populaire (CFP), qui a survécu à de fréquents tiraillements internes et de profondes turbulences idéologiques, entend "devenir un carrefour d'échange, de débats et d'approfondissement des diverses expériences de luttes" et fournir, tout en conservant son autonomie, des "instruments et des programmes de formation aux militants du mouvement ouvrier (syndicats, groupes populaires défendant les intérêts des travailleurs, etc.) (1). Il n'est donc pas sans intérêt de retracer rapidement la brève histoire de cet organisme, d'analyser les diverses positions politiques et enfin de déterminer le rôle qu'il est maintenant en mesure d'assumer (2).

---

( 1 ) Centre de Formation Populaire, "Le CFP et le mouvement ouvrier", *Bulletin de liaison du CFP*, Montréal, mai 1978, vol. 1, no 4, pp. 2-3.

( 2 ) Nous remercions L. Favreau et S. Chartrand, permanents au CFP, qui ont accepté de répondre à nos questions et de nous fournir la documentation du CFP.

## QUELQUES REPERES

Dans l'historique qu'il s'est lui-même constitué, le CFP précise qu'il est "né en 1971 de la volonté de militants d'un certain nombre de groupes d'établir une liaison plus étroite entre les travailleurs exclus du système de production (assistés sociaux, chômeurs), des travailleurs qui se regroupaient sur la base de leur quartier pour prendre en mains leurs conditions de vie (comités de citoyens, comptoirs alimentaires, cliniques populaires de santé, etc.) et des travailleurs qui militaient dans le mouvement syndical et dont les éléments les plus actifs tentaient de développer un syndicalisme de combat." Le Centre de Formation Populaire s'inscrit ainsi, au début des années 1970, dans le mouvement d'animation populaire que connaît alors le Québec depuis une dizaine d'années et qui mobilise plusieurs jeunes intellectuels formés dans les facultés de Sciences sociales (3). D'ailleurs, à son origine, le Centre de Formation Populaire, dont la mise sur pied est facilitée par une subvention (\$50 000) de la Fédération des Oeuvres (qui deviendra Centraide), apparaît comme une initiative de quelques militants et intellectuels qui, après une formation en sociologie ou en service social à l'Université de Montréal, ont refusé de poursuivre une carrière dans l'enseignement, la recherche ou la fonction publique pour "travailler à la base" et pour militer au sein d'organisations populaires (comités de chômeurs, comités de citoyens, etc.). L'expérience qu'ils vivent alors dans ces organisations leur font prendre conscience, à un moment où la vie politique québécoise est très agitée (Crise d'octobre, échec du FRAP, grève à *La Presse*, Fronts communs, publication par la CSN et la CEQ de manifestes et d'analyses politiques, etc.), à la fois de l'importance de l'unification des luttes que mènent les organisations populaires et le mouvement syndical et de la nécessité d'assurer à

---

( 3 ) A ce sujet, voir : F. Lesemann et M. Thiénot, *Les animations sociales au Québec*, Montréal, Université de Montréal, Ecole de service social, 1972; Ch. Côté et Y. Harnois, *L'animation au Québec, sources, apports et limites*, Montréal, Editions Albert St-Martin, 1976.

leurs membres une véritable formation politique (au sens large du terme).

Dans un premier temps, les responsables du CFP tentent activement de "vendre" l'idée de la formation non seulement aux organisations populaires qu'ils connaissent bien mais aussi aux divers syndicats. La première action qu'ils entreprennent est l'organisation de sessions de formation dans trois quartiers montréalais (Saint-Michel, Maisonneuve-Hochelaga et Pointe Saint-Charles) où ils réunissent, pendant près de six mois, à raison d'une réunion par quinze jours, des groupes de vingt à vingt-cinq militants : l'objectif est d'amener ces militants, sur la base d'une analyse des problèmes qu'ils vivent et aussi de ceux que vit l'ensemble de la classe ouvrière, à réfléchir sur les luttes qu'ils mènent et aussi à approfondir, par la lecture de textes et la discussion d'exposés, différents aspects théoriques. Mais l'absence d'ouvrages ou de documentation facilement disponibles et pertinents rend difficile l'organisation de telles sessions de formation et incitent les responsables du CFP à se donner leurs propres instruments de formation et même la production d'un ouvrage, *Les travailleurs face au pouvoir*, dont chacun des chapitres ou parties est l'objet, avant la publication, de discussions avec bon nombre de militants.

Publié par le Centre de Formation Populaire et les Editions Québec-Press, ce petit manuel ou livre de base se présente comme "un instrument de travail fournissant une information économique et politique de base sur le Québec" et s'articule autour de trois thèmes centraux que sont : 1) la condition des travailleurs salariés au Québec (analyse de l'exploitation des travailleurs salariés à l'intérieur et à l'extérieur des entreprises), 2) le capitalisme d'aujourd'hui au Québec (les monopoles, l'Etat et les partis politiques) et 3) la lutte des travailleurs salariés québécois et le mouvement ouvrier (syndicalisme, coopératisme, mouvements de base, etc.). Tout en abordant, dans une problématique explicitement marxiste, divers problèmes concrets auxquels est confrontée la classe ouvrière et qu'ils étudient sur la base d'informations précises, les auteurs formulent aussi quelques hypothèses,

dont certaines sont temporaires, au sujet de diverses facettes de la réalité sociale québécoise : par exemple au sujet des fonctions du coopératisme et du syndicalisme et au sujet de la question nationale. Déjà les responsables du CFP adoptent une attitude critique à l'égard du mouvement coopératif qui apparaît "sous l'emprise de l'idéologie dominante, de l'emprise de la petite bourgeoisie qui y fait prévaloir ses intérêts et de la bureaucratie interne" et aussi à l'égard du syndicalisme québécois : celui-ci est largement un syndicalisme d'affaires centré sur la négociation trop exclusivement d'avantages économiques immédiats et faiblement engagé dans l'action politique et ne peut se renouveler que par le développement d'un militantisme plus agressif, le renforcement des conseils régionaux et le virage idéologique (analyse "des conflits en termes de classes sociales et de pouvoir plutôt qu'en termes strictement d'injustices sociales à réparer"). Quant à la question nationale, elle est l'objet d'une rapide réflexion à la fin de l'ouvrage : tout en reconnaissant que l'absence d'une analyse serrée des classes sociales et de la situation économique du Québec ne permet pas l'approfondissement de cette question, les auteurs notent l'importance pour le mouvement ouvrier de s'engager dans la lutte pour la libération nationale, mais sur la base de sa propre organisation et de ses propres objectifs.

"Personne ne contestera que le P.Q. ne tient pas ses origines des luttes du mouvement ouvrier ou qu'il en est l'instrument politique, et cela même si dans la situation présente, c'est le parti qui est le moins éloigné des intérêts des travailleurs.

Cette affirmation est capitale. Il en découle une conséquence importante : si le mouvement ouvrier doit s'inscrire dans la lutte de libération, il doit le faire à partir de sa propre base d'organisation et à partir de ses propres objectifs; ce qui veut dire travailler à ce que la position de la classe ouvrière soit la plus forte possible dans cette lutte. Qu'il y ait alliance ou pas du mouvement ouvrier organisé avec le P.Q., - ce qui est une question importante à tran-

cher dans la conjoncture politique actuelle - le mouvement ouvrier québécois ne peut échapper à la nécessité de partir de sa propre base d'organisation (4).

Enfin, il ne fait aucun doute, dans *Les travailleurs face au pouvoir*, que le premier objectif du mouvement ouvrier est le renversement du capitalisme et l'implantation du socialisme. Sans élaborer longuement une définition de la société socialiste, les auteurs en présentent quelques éléments : d'abord un principe de base selon lequel les travailleurs, en raison de leur nombre (majorité) et de leur position dans le système de production, doivent contrôler et diriger la société et aussi trois mécanismes ou conditions d'implantation du socialisme (contrôle ouvrier de l'Etat, contrôle ouvrier des entreprises, contrôle communautaire dans les collectivités locales et régionales). De toute évidence, le mouvement ouvrier québécois ne semble pas engagé très loin dans une telle lutte puisqu'il ne s'est pas encore doté des instruments indispensables, entre autres une presse populaire (quotidien, poste de radio, imprimerie, etc.) et une organisation politique propre.

A partir de 1972, le CFP, qui continue son travail de formation auprès des organisations populaires, intensifie ses relations avec le mouvement syndical, en particulier avec le Conseil Central de Montréal (CSN) qui, présidé par Michel Chartrand, s'intéresse à l'organisation d'un programme de formation pour ses militants et aussi avec l'Equipe de formation et le Comité d'action sociale de la CEQ et le Conseil du Travail de Montréal. L'action du CFP se concrétise alors par la préparation de sessions de formation intensive pour les militants syndicaux de la CSN et de la CEQ et aussi par sa participation à l'élaboration d'analyses (par exemple l'analyse que la CEQ fait de l'école dans la société capitaliste) et à la diffusion de manifestes produits par les centrales syndicales. Ainsi alors que la CSN est aux prises avec des conflits internes

---

( 4 ) Favreau, L., *Les travailleurs face au pouvoir*, Montréal, CFP, Québec-Press, 1972, p. 135.

(les 3 D) et qu'elle éprouve de la difficulté à diffuser son manifeste, *Ne comptons que sur nos propres moyens*, le CFP soutient le Service d'éducation du Conseil central de Montréal dans ses efforts pour faire connaître et expliquer les positions de la CSN dans la région métropolitaine. Enfin cette liaison plus étroite du CFP avec le mouvement syndical l'amène à soutenir de façon plus active les débats présents dans plusieurs syndicats et aussi à stimuler le questionnement du mode de fonctionnement "affairiste" (problème de la démocratie ou de la participation "à la base") de même que la réflexion sur le type de syndicalisme qu'il faut développer (syndicalisme d'affaires/syndicalisme de combat (5)).

Ce n'est cependant que l'année suivante que le CFP s'implique directement dans des conflits ouvriers en acceptant d'organiser un programme de formation pour des travailleurs en grève de Firestone en collaboration avec la direction du syndicat (groupe des 30). Les sessions, qui portent non seulement sur des problèmes syndicaux (la négociation d'une convention collective et l'établissement de priorités, le fonctionnement et les objectifs du syndicalisme, etc.) mais aussi sur des problèmes politiques locaux (les politiques d'assurance-chômage, le programme politique des partis) et internationaux (soirée sur le Chili), regroupe plus de la moitié (150) ouvriers de l'usine et leur fournit, dans la longue lutte qu'ils entreprennent, un support intellectuel et moral. Pendant la même année, les responsables du CFP introduisent, comme activité de formation, les débats publics : le premier porte sur la solidarité syndicale et réunit une quarantaine de militants de différents syndicats et de divers secteurs de travail (hôpitaux, institutions d'enseignement, usines). Un deuxième débat suscite beaucoup d'intérêt puisqu'il donne la parole à une ancienne militante communiste toujours active dans le mouvement syndical canadien, Madeleine Parent, mais

---

( 5 ) Cette interrogation s'appuie alors sur les analyses que mène Jean-Marc Pottle et qu'il publiera quelques années plus tard *Le syndicalisme de combat*, Montréal, Editions St-Martin, 1977.

en même temps crée des tensions entre le CFP et les Métallos Unis d'Amérique. Enfin, le troisième débat est consacré au Chili de l'Unité populaire (1970-73), ce qui par la suite stimulera la création du comité Québec-Chili, auquel quelques responsables du CFP consacreront une partie de leur énergie et leur temps.

Au cours de l'année 1973, le Centre de Formation Populaire connaît une intense activité, ce qui l'oblige à réviser son mode de fonctionnement et aussi la nature de ses relations avec les organisations populaires et le mouvement syndical : tout en instituant une campagne de recrutement auprès de groupes (6) et d'individus, celui-ci modifie en effet sa constitution et crée de nouvelles instances (assemblée générale, conseil d'administration, exécutif). Et en novembre, lors de la première assemblée générale qui réunit soixante-quinze personnes, le CFP élit son premier conseil d'administration et adopte une déclaration de principes qui est la suivante :

#### DECLARATION DE PRINCIPES DU CENTRE DE FORMATION POPULAIRE (1973)

##### LE CFP ET SA PLACE A L'INTERIEUR DU MOUVEMENT OUVRIER

1. Le CFP a pour but de fournir aux militants du mouvement ouvrier (syndicats, coopératives populaires et comités de citoyens...) des instruments et des programmes de formation. Le CFP est, dans le domaine de la formation, une structure de soutien direct et interne au mouvement ouvrier.
2. Le CFP est un organisme de formation au service des luttes du mouvement ouvrier et dans ce sens

---

( 6 ) Le CFP entend en effet réunir à la fois des groupes-membres (syndicats et groupes populaires) et des membres à titre individuel qui sont des militants de syndicats et de groupes populaires.

il ne sera jamais lié aux forces capitalistes qui dominent notre société sur le plan économique, politique et culturel.

3. Le CFP veut stimuler la pensée et l'action du mouvement ouvrier en favorisant, par sa pratique de formation, le militantisme des groupes de travailleurs à la base, la reconnaissance de leurs intérêts de classe à court et à long terme, leur plus grande autonomie dans l'élaboration de stratégie de lutte plus générale et leur participation à des luttes plus larges et plus offensives.
4. Le CFP n'est pas subordonné dans son orientation générale et dans son administration à l'une ou l'autre des parties du mouvement ouvrier (que ce soit des groupes syndicaux, des groupes populaires ou des groupes politiques). Cette indépendance est nécessaire pour que le CFP puisse jouer pleinement son rôle de carrefour tout en conservant une distance critique indispensable à sa pratique de formation.
5. Le CFP reconnaît l'importance de l'engagement du mouvement ouvrier dans la lutte de libération nationale des travailleurs québécois contre la bourgeoisie impérialiste et les bourgeoisies nationales.
6. Le CFP reconnaît aussi l'importance de la lutte des femmes contre leur oppression et leur exploitation spécifique.

#### LE CFP : SON ORGANISATION ET SES METHODES DE TRAVAIL

7. Le CFP est une association sans but lucratif qui s'appuie directement sur des organisations de travailleurs (syndicats, coopératives populaires, comités de citoyens...), sur leurs militants et sur les sympathisants du mouvement ouvrier. Il est dirigé et contrôlé par ses membres quant à son orientation générale et son administration.

8. Le CFP, dans ses activités de recherche et de formation, s'inspire d'une analyse critique des problèmes sociaux qui part du milieu de travail (le système de production) et du fait que la société québécoise est divisée principalement en deux grandes classes sociales qui ont des intérêts opposés.
9. Le CFP conçoit la formation comme étant une activité de recherche collective qui permet à des groupes de travailleurs de développer une compréhension susceptible de rendre leurs luttes plus justes (plus appropriées à la situation) et plus efficaces. Dans ce sens, la formation exige d'être étroitement liée aux luttes passées, présentes et futures des groupes de travailleurs concernés et doit donc permettre de mieux agir dans son propre milieu là où on est engagé comme militant (milieu de travail, quartier...).

Mais au moment même où le CFP se donne une base plus élargie et un mode de fonctionnement démocratique et qu'il établit des relations plus organiques avec les syndicats et les groupes populaires, il est, peut-être parce qu'il devient un enjeu plus important, l'objet de tiraillements internes plus fréquents et plus profonds. L'exemple de ses relations avec le Regroupement des comités de travailleurs, qui fournit au CFP deux permanents, est révélateur : par sa critique à la fois des intellectuels qui prétendent exercer une action sans être implantés dans la classe ouvrière et du syndicalisme lui-même comme facteur de conservatisme, le RCT, qui réunit des intellectuels travaillant en usine, introduit de nombreuses tensions et provoque des affrontements avec des membres individuels et aussi avec des militants syndicaux, qui n'acceptant pas ce point de vue et ne tolérant pas une telle intransigeance votent l'expulsion des deux permanents de cet organisme. De plus, à la même période, se développe un courant m.l. qui, de la revue *Mobilisation*, rejoint des permanents du Centre de Formation Populaire et qui en paralyse considérablement les activités : de 1974 à 1976, le CFP se laisse

partiellement contrôler par des militants maoïstes (m-l) qui l'incitent à se donner, sur la base de lectures et de réflexions théoriques, des "idées claires", et il n'exerce que peu d'activités de formation avec les organisations syndicales et populaires. Toutefois, contrairement à beaucoup d'autres organismes ou groupements populaires qui connaissent les mêmes difficultés, le Centre de Formation Populaire, dont l'enracinement dans les milieux syndicaux lui fournit une sorte de défense contre le "gauchisme", échappe à la tentative de contrôle total de son assemblée générale par des militants m-l et parvient à surmonter le mouvement de liquidation que lance en 1976 le groupe *Mobilisation* en dénonçant le CFP comme "appareil de la bourgeoisie". Le Centre de Formation Populaire tient alors de nombreuses assemblées, réaffirme son accord avec la Déclaration de principes de 1973, réactualise son mode de fonctionnement interne et, à la suite d'une réévaluation de ses actions antérieures et d'une critique de l'économisme, entreprend la discussion et l'analyse de thèmes ou problèmes qu'il a jusqu'alors négligés et qui concernent d'autres formes d'oppression, à savoir : la question nationale et la condition des femmes. De plus, celui-ci met sur pied un comité de travail sur la social-démocratie, organise à nouveau des débats publics et aussi publie régulièrement des documents qui sont le fruit de discussions et de débats.

De la période actuelle, qui débute à la suite de la tentative de liquidation du CFP, l'on peut dire qu'elle en est une reconstruction et qu'elle se caractérise à la fois par un nouvel effort de recrutement - le CFP regroupe actuellement une quarantaine de groupes-membres (7) et plus de

---

( 7 ) Par exemple : le Conseil Central de Montréal (CSN), le Syndicat des employés de soutien du Cegep Ahuntsic (CEQ, SPUQ), le Syndicat des employés-conseils de la CEQ, le Comité Québec-Chili, le CISO, l'ADDSMM, la ADDS de St-Michel et Mercier, la Librairie socialiste de l'Est (Rimouski), Radio communautaire du Lac St-Jean, le Mouvement d'Action Chômage, Remue-Ménage, le CRAN (Nouveau-Brunswick), le Centre de Pastorale en milieu ouvrier, le Service de formation de la CSN, etc.

deux cents membres à titre individuel - et par une intense activité de réflexion collective et de diffusion d'analyses politiques. Et, beaucoup moins inquiété par les tactiques des mouvements m-l, qui ne cherchent plus maintenant qu'à le stigmatiser en lui attribuant diverses étiquettes ("réformiste", "trotskiste", etc.), le CFP entend redevenir un carrefour d'échanges et de débats entre divers courants et différents secteurs du mouvement ouvrier et populaire. Toutefois, même s'il demeure relativement ouvert et qu'il cherche non pas à imposer une "ligne juste" mais des éléments de réflexion, celui-ci ne demeure pas pour autant dans un vacuum idéologique : il s'est en effet engagé dans une démarche qui l'amène à fournir des analyses sur divers thèmes ou problèmes actuels et à prendre politiquement position.

## POSITIONS POLITIQUES

Même si le CFP entend maintenant prendre position sur des problèmes nouveaux ou négligés par les militants en milieux populaires et syndicaux (condition féminine, question nationale, etc.), il n'abandonne pas pour autant son champ privilégié d'action et de réflexion, à savoir le mouvement ouvrier, et poursuit, à travers les sessions de formation, les débats et les publications de textes, son interrogation sur le syndicalisme québécois. Dès le départ, par sa volonté d'être "une structure de soutien direct et interne aux groupes de travailleurs qui veulent établir un lien entre les luttes à caractère défensif et les luttes de type politique.", le CFP s'est opposé au syndicalisme d'affaires qui ne se centre que sur les négociations de conventions et qui le plus souvent est contrôlé de façon peu démocratique par des bureaucraties syndicales éloignées de la base populaire. Et il s'est engagé dans l'élaboration et la défense d'une position à la fois plus agressive (anti-capitaliste et non nécessairement légaliste) et plus démocratique, qui est celle du syndicalisme de combat. En tant que soutien de la gauche syndicale, le CFP apparaît comme un aiguillon de l'ensemble du mouvement syndical. De plus, tout en ayant à long terme comme objectif le développement de

l'autonomie de la classe ouvrière et tout en considérant comme nécessaire la mise sur pied d'une organisation politique propre aux travailleurs (8), le CFP a refusé de subordonner l'action des organisations de masse (syndicats, groupements populaires, etc.) à une quelconque organisation politique. D'ailleurs lui-même en tant qu'organisme populaire, le CFP a dû lutter pour le maintien de son autonomie de fonctionnement et d'orientation politique et refuse "d'être à la remorque de quiconque", mais depuis que des centrales syndicales se sont données ou préparent des programmes de formation, celui-ci doit nécessairement redéfinir le travail qu'il est en mesure d'accomplir auprès des militants syndicaux : ce travail tend à se concevoir comme "complémentaire à ce qui se fait dans les syndicats" et exclut donc diverses activités de formation (formation en techniques de relations de travail, cours sur les structures, le fonctionnement ou les politiques d'une centrale syndicale aux militants de cette centrale) et d'aide (présider l'assemblée d'un syndicat, rédiger son journal ou ses communiqués de presse, etc.). En raison de l'autonomie dont il dispose et qui lui permet d'échapper à diverses contraintes que subit tout syndicat ou groupe populaire (négociations, élections, difficultés budgétaires), le CFP se donne comme tâche spécifique d'appuyer le mouvement syndical et populaire et ses luttes en lui fournissant "des recherches, des outils de formation, des dossiers, etc." : cette tâche consiste concrètement à "conduire certaines recherches et à élaborer des politiques face à certains sujets d'actualité qui touchent directement des membres des syndicats et groupes populaires" et que souvent ces organismes ne peuvent pas, en raison de leur mode de recrutement (faible homogénéité politique ou idéologique) ou de conjonctures particulières, approfondir. Afin d'"apporter un éclairage aux discussions qui ont lieu dans les

---

( 8 ) Dès 1971, des membres du CFP liés à des comités d'action politique (CAP) amorcent une réflexion sur les conditions d'implantation du socialisme au Québec, et lance le projet de rédaction d'un manifeste socialiste qui devait conduire à l'organisation d'un mouvement socialiste. *Éléments d'un manifeste socialiste*, Montréal, novembre 1971, 6 p.).

organisations syndicales et populaires”, le CFP a ainsi consacré, au cours des deux dernières années, ses énergies à l’analyse de quelques problèmes d’actualité - dont la social-démocratie et la question nationale (9) - et a publié plusieurs documents qui émanent de groupes de travail ou comités et de débats publics. Le choix de thèmes apparaît certes dicté par la conjoncture ou l’actualité mais celui-ci demeure aussi déterminé par la position qu’occupe le CFP dans l’espace politique et qui l’amène à se situer et à s’opposer à la fois au Parti québécois et aux groupes politiques marxistes-léninistes (En lutte, La Ligue).

## LA SOCIAL-DEMOCRATIE

Depuis sa fondation et plus particulièrement depuis son arrivée au pouvoir, le Parti québécois est, dans les milieux intellectuels et dans les mouvements populaires et syndicaux, l’objet d’une question qui alimente débats et publications : “Quelle est la nature (de classe) du P.Q. ?” A cette question, s’ajoute inmanquablement une seconde : “S’agit-il d’un parti social-démocrate ?” La référence à la social-démocratie semble d’ailleurs jouir d’une grande popularité au sein du Parti québécois et aussi du nouveau gouvernement du Québec, qui parlent fréquemment de “tripartisme”, de “concertation”, de “nouveau contrat social”, de “partenaires sociaux”, etc. Mais finalement, en raison de la faible implantation que le NPD connaît au Québec, cette référence à la social-démocratie demeure abstraite et ne repose que sur une vague connaissance des expériences social-démocrates en Europe. Afin de combler cette lacune, le Centre de Formation Populaire met sur pied en avril 1977 un comité de travail dont l’objectif est à la fois

---

(9) A ces thèmes, il faut ajouter le thème de la condition féminine qui a été depuis l’automne 1978, l’objet de nombreuses discussions en comité et de débats. Toutefois, cette réflexion, qui a créé certaines tensions, n’a pas encore conduit à l’élaboration d’une analyse complète et à la diffusion publique de textes ou positions. Ont été aussi mis sur pied deux autres comités : l’un sur le mouvement populaire et l’autre sur le syndicalisme.

d'analyser l'évolution générale du courant social-démocrate dans l'histoire du mouvement ouvrier international et d'étudier deux types européens de social-démocratie (Suède et Allemagne) afin de mieux faire saisir l'orientation actuelle des partis qui se réclament de la social-démocratie et la nature véritable des politiques qu'ils proposent". Le travail de discussion et de réflexion de ce comité donne lieu à la publication de trois dossiers (10) qui sont utilisés en mars 1978 comme documents d'un débat sur la social-démocratie et permettent au CFP de définir de façon plus claire et aussi plus nuancée sa position par rapport à un mouvement politique auquel il risque d'être tôt ou tard identifié : plus conscient de l'évolution historique de la social-démocratie et de ses diverses formes d'expression, le CFP est en effet conduit à rejeter la social-démocratie qui apparaît "historiquement le véhicule du réformisme ou, autrement dit, de la politique bourgeoise à usage ouvrier". A cet égard, la conclusion de Pierre Beaulne qui introduit diverses distinctions (entre parti de type social-démocrate et parti bourgeois à clientèle ouvrière) et qui analyse les conditions dans lesquelles se développe la social-démocratie (prolétarianisation de la petite bourgeoisie, crises économiques, etc.), est particulièrement intéressante et fournit quelques éléments d'analyse du P.Q.

"Ces choses étant posées, faut-il considérer que le Parti québécois au Québec est social-démocrate ? Oui et non. Il possède tous les attributs idéologiques de la social-démocratie; il mène une politique réformatrice qui, sous de nombreux rapports, sont bénéfiques à la classe ouvrière et violentent le patronat. Son programme contient de nombreuses mesures progressistes. Il bénéficie de l'appui des classes populaires et entretient des liens informels avec le mouvement syndical.

- 
- (10) Vaillancourt, Yves, *La social-démocratie dans l'histoire du mouvement ouvrier international*, Montréal, CFP, 1978, 22 p. Châtillon, Colette, *Social-démocratie : la Suède*, Montréal, CFP, 1978, 41 p.; Beaulne, Pierre, *Social-démocratie : l'Allemagne*, Montréal, CFP, 1978, 70 p. Ces dossiers sont disponibles aux locaux du CFP, 1750 rue St-Denis, Montréal.

Mais le Parti québécois ne saurait être considéré comme social-démocrate au même titre que les partis européens. Ce n'est pas un parti issu historiquement de la classe ouvrière. Son réformisme n'est pas ouvrier mais bourgeois. C'est-à-dire que l'alimentation idéologique vient d'ailleurs que du mouvement ouvrier. Elle provient des fractions modernistes de la petite bourgeoisie. De plus, fondamentalement, la composition de la direction est d'extraction petite bourgeoisie. Finalement, c'est un parti déterminé davantage par la question nationale que par la question sociale. (Contrairement au Nouveau Parti Démocratique, par exemple, qui exprime le mieux l'essence social-démocrate au Canada.)" (11).

#### LA QUESTION NATIONALE

Tout comme l'indique la déclaration de principes du CFP (1973), la libération nationale des travailleurs québécois contre la bourgeoisie impérialiste et les bourgeoisies nationales constitue un enjeu important pour le mouvement ouvrier québécois et, en tant que telle, ne peut être négligée par aucun militant des groupes populaires et des syndicats. Pour sa part, le Centre de Formation Populaire entreprend alors un travail de recherche et de réflexion et élabore, en collaboration avec des centrales syndicales, des documents et des analyses : V. Lapalme et B. Normand, *Travailleurs québécois et lutte nationale*, CEQ (D, 4701), 1973 (12); *L'indépendance, c'est plus sorcier qu'on pense*, Conseil central des Syndicats nationaux de Montréal, 1973. Dès cette date, l'attitude des permanents du CFP à l'égard du Parti québécois est très distante et critique. L'on considère d'ailleurs qu'en raison d'un "rapport de force qui lui est défavorable", une victoire du P.Q. est "improbable" (13).

---

(11) Beaulne, P., *Social-démocratie : l'Allemagne*, op. cit., p. 69.

(12) Une version modifiée de ce texte est publiée par les Editions Militantes en 1974.

(13) *Travailleurs québécois et lutte nationale*, op. cit., p. 85.

“De plus en plus, précise-t-on, se confirme l'échec de la stratégie de la petite bourgeoisie nationaliste du P.Q. Ne pouvant rallier une moyenne bourgeoisie nationaliste à son projet, ni capable de rejoindre de larges couches de travailleurs qui ont à faire face à l'exploitation accrue du grand capital américain et canadien, la petite bourgeoisie nationaliste a peu de chances de prendre le pouvoir avec le P.Q.” (14).

Certes les auteurs de *Travailleurs québécois et lutte nationale* reconnaissent que le P.Q. n'est pas un “bloc politique et idéologique monolithique” et que certains de ses éléments “souvent isolés, peu liés à des organisations de travailleurs, ne possédant pas un programme propre” véhiculent des idées social-démocrates, mais ils concluent que la direction du P.Q. “reste aux mains d'une fraction petite bourgeoise plus liée aux intérêts de la moyenne bourgeoisie et au projet d'une société capitaliste avancée” (15) et qu'il n'est pas en mesure de conduire à une indépendance nationale véritable, c'est-à-dire de “lutter à la fois contre l'oppression nationale de la bourgeoisie canadienne et contre l'exploitation du grand capital américain”. Dès lors, la seule alternative qui s'offre aux éléments les plus actifs de la classe ouvrière et des couches populaires est de “construire leur propre force politique” et, pour y parvenir, ceux-ci doivent accomplir, “à l'étape actuelle”, les trois tâches politiques majeures suivantes :

1. Etant donné le très faible degré d'organisation combative et de conscience de classe de larges fractions de la classe ouvrière, développer des bases politiques dans les milieux de travail de la classe ouvrière.
2. Commencer dès maintenant à réaliser l'alliance entre les couches inférieures de la petite bourgeoisie et la classe ouvrière sous la direction de cette dernière.

---

(14) Ibid., p. 88.

(15) Ibid., p. 85.

3. Rallier progressivement aux forces les plus conscientes et les plus combatives du peuple, des éléments actifs de la classe ouvrière, des couches populaires et des intellectuels progressistes qui ont été divisés entre eux à cause surtout de la manière dont le P.Q. a dirigé la lutte nationale (16).

Il s'agit en d'autres termes de constituer, dans un premier temps, un "front uni de l'ensemble des forces du peuple" autour d'un "programme politique minimum dirigé contre les principaux ennemis du peuple". La deuxième étape sera celle de l'organisation d'un parti ouvrier qui "guidé au niveau théorique par le socialisme scientifique, vise à diriger la lutte des différentes forces du peuple dans le sens de l'abolition du capitalisme et de la construction du socialisme" (17).

Quelques années plus tard, alors que certains de ceux qui ont collaboré à la rédaction de *Travailleurs québécois et lutte nationale* ont quitté le CFP pour se rallier à des organisations politiques marxistes-léninistes, le Centre de Formation Populaire reprend, mais cette fois-ci sur la base de discussions plus élargies (comité de travail, textes de base, débats publics, etc.) et aussi d'une documentation théorique et empirique plus solide, l'analyse de la question nationale (18) et publie en 1978 un dossier, *La question nationale : un défi à relever pour le mouvement ouvrier*, qui en plus de présenter l'analyse et la position politiques du CFP fournit une "petite chronologie de l'histoire du mouvement nationaliste québécois de 1960 à 1978" et une étude du débat sur la question nationale au sein des diverses centrales syndicales québécoises.

Même si la problématique est différente - définition de l'Etat-nation, distinction entre trois fractions de la bourgeoisie québécoise (monopoliste, non-monopoliste et

---

(16) Ibid., pp. 122-123.

(17) Ibid., p. 131.

(18) En 1976, Gordon Lefebvre publie un texte qui est débattu au CFP : "Comment se pose la question nationale aujourd'hui ?", *Chroniques*, nos 24-25, décembre 1976-janvier 1977, pp. 2-21.

d'Etat), notions de "bloc social" et "d'hégémonie" - le CFP est de nouveau conduit à "se démarquer nettement du P.Q. et de ses solutions pour résoudre véritablement l'oppression nationale des travailleurs québécois". Tout comme précédemment, le CFP reconnaît le P.Q. comme un "parti pluriclasses qui tente d'intégrer plusieurs intérêts et de les souder ensemble", mais il définit de façon différente et en s'inspirant des travaux de Ch. Bettelheim en France et de ceux plus récents de G. Bourque et A. Dubuc au Québec la nature de classe du Parti québécois : de parti petit-bourgeois ou de classes moyennes, celui-ci apparaît maintenant comme "l'expression d'une nouvelle couche ou classe sociale qui tend à s'affirmer comme une bourgeoisie d'Etat".

"Cette bourgeoisie d'Etat, en voie de maturation, prendrait appui, précise-t-on, sur le développement monopoliste et massif de l'Etat pour assurer un rôle de leadership économique et politique (...). L'apparition et le renforcement de l'Etat québécois, combinés à l'émergence de l'Hydro-Québec, Sidbec-Dosco, du mouvement coopératif (qui bien qu'officiellement privé est très lié à l'Etat) seront à la base d'une bourgeoisie d'Etat en voie de maturation qui détient l'hégémonie au sein du P.Q." (19).

Un autre rapport de cette analyse est la distinction au sein du P.Q. de deux tendances, l'une néo-libérale (Pari-zeau, Tremblay, C. Morin), dont la stratégie est de constituer une alliance entre la bourgeoisie d'Etat et les secteurs monopolistes (PME) québécois, et l'autre social-démocrate (Marois, Couture, Payette, etc.) qui vise à centrer le pouvoir sur l'alliance entre la bourgeoisie d'Etat et la petite bourgeoisie québécoise. La contradiction entre ces deux tendances explique l'apparente incohérence du gouvernement péquiste, mais elle est masquée ou "étouffée face à l'enjeu principal pour le P.Q. : la réforme constitutionnelle

---

(19) CFP, *La question nationale : un défi à relever pour le mouvement ouvrier*, Montréal, 1978, p. 22.

et l'indépendance". Quant à la formule de référendum, elle apparaît d'autant plus astucieuse que non seulement elle permet de maintenir la "difficile alliance entre les tendances" mais qu'aussi elle constitue une sorte de "guerre de tranchée", c'est-à-dire un "moyen pour la direction du P.Q. de grignoter le pouvoir de la bourgeoisie canadienne tout en développant autour d'elle un large consensus social".

Enfin une dernière caractéristique de ce dossier sur la question nationale : une différenciation plus nette de l'analyse du CFP par rapport à la position des organisations marxistes-léninistes, dont la problématique sur cette question apparaît simpliste - la direction bourgeoise du mouvement nationaliste justifierait le retrait du mouvement ouvrier de cette lutte - et dont la conception de la lutte politique est "dogmatique et utopique" puisqu'elle repose sur "la classe contre classe" et qu'elle est conçue comme "un face à face immédiat et sans détour entre le prolétariat et la bourgeoisie". Or, comme le souligne non sans raison le document, "la réalité sociale est beaucoup plus contradictoire et complexe".

Dans une certaine mesure, le CFP a, en comparaison des textes antérieurs, approfondi son analyse de la question nationale, mais il n'a pas pour autant modifié à la fois sa position à l'égard du P.Q. et aussi sa stratégie qui est de développer une "action ouvrière et populaire autonome". D'ailleurs, ses principaux points de référence demeurent sensiblement les mêmes :

- la nécessité de l'autonomie des organisations de masse ouvrières et populaires et de la pleine émergence de la démocratie de masse;

- le pouvoir ouvrier et populaire en tant qu'objectif central du socialisme, ce qui implique une redéfinition des rapports entre producteurs, techniciens et cadres, du rapport entre l'Etat et les organisations politiques, etc.;

- l'indépendance politique du Québec comme changement conjoncturel dans les rapports de force, au sein de la bourgeoisie d'une part, et entre la bour-

geoisie et le camp populaire d'autre part; et comme revendication du mouvement ouvrier et populaire dans la lutte contre l'oppression nationale. La nécessité pour le mouvement ouvrier et populaire d'édifier un bloc social alternatif et d'élaborer une stratégie d'étapes, où les victoires partielles renforcent le mouvement d'ensemble en fonction d'objectifs fondamentaux (20).

- la position internationaliste du mouvement ouvrier et populaire québécois, son unité objective et fondamentale avec le mouvement ouvrier et populaire canadien et la nécessité de coordonner son action avec lui, tout en tenant compte du développement inégal; l'appui à toutes les luttes des nations et groupes nationaux opprimés du Canada (Amérindien, Inuit, Acadien, etc.); la profonde convergence entre la lutte ouvrière et populaire au Québec et la lutte internationale des travailleurs" (21).

\*\*\*

Les analyses et prises de position que formulent depuis quelques années le CFP ne sont pas définitives et elles ne prétendent pas l'être. Par exemple, l'introduction de la notion de bourgeoisie d'Etat continue d'être l'objet de discussions : celle-ci n'est pas totalement satisfaisante puisqu'elle présuppose qu'il soit premièrement possible de transposer en société capitaliste une notion qui fut

---

(20) "Une stratégie d'étapes ne peut être confondue avec l'étapisme, pas plus que la lutte pour les réformes ne peut être identifiée au réformisme. Distinguer dans la voie à suivre des étapes et rassembler les forces pour les atteindre une par une, diffère d'éliminer les objectifs fondamentaux au profit de buts immédiats. Le véritable "étapisme" d'un certain courant nationaliste de "gauche", par exemple, conçoit que la question du socialisme ne pourra être posée qu'"après" l'indépendance. Au contraire, le mouvement ouvrier doit d'abord définir ses propres intérêts (la marche vers le socialisme) pour déterminer une tactique (qui inclut nécessairement des alliances, des "étapes", déterminées par l'objectif fondamental)."

(21) Ibid., p. 30.

d'abord élaborée pour analyser une société socialiste, que deuxièmement la définition de bourgeoisie ne soit plus uniquement reliée à la propriété privée (juridique ou économique) des moyens de production et qu'enfin l'on fasse abstraction, ici au Québec, des relations entre l'Etat fédéral et les différents états provinciaux. Au sujet de cette notion comme au sujet d'autres problèmes, l'attitude du CFP en est une d'approximation successive ou mieux de cheminement : parce qu'il n'entend pas définir une position politique qui soit transhistoriquement et universellement valable, celui-ci est amené à prendre en considération la conjoncture elle-même (politique, économique, intellectuelle) et à fournir, en fonction de problèmes précis, des instruments de réflexion et de formation qui, par la suite, peuvent être améliorés, rectifiés ou abandonnés.

L'attitude que le CFP prend à l'égard de la politique n'est pas indépendante de la nature de cet organisme et de la position qu'il occupe dans l'espace politique québécois. Mais si celui-ci ne réunissait que des membres individuels, qui sont souvent des militants et des intellectuels, il y aurait de fortes chances que cette attitude traduise un rapport à l'action politique que l'on pourrait définir comme "intellectuel" et qui se caractériserait par la volonté 1) d'exercer une activité politique sans s'imposer les contraintes de l'action politique partisane ("politicaille", discipline, etc.), 2) de conserver une autonomie et une distance critique à l'égard des organisations syndicales et des groupements populaires et 3) de se donner une identité politique (socialiste) sans être stigmatisé par l'appartenance à une organisation politique particulière. Et un danger qui guetterait alors un tel organisme ne serait pas seulement de se replier vers la seule fonction d'analyse ou de réflexion théorique mais de se situer au "dessus de la mêlée" et de jouer un rôle d'arbitre idéologique au sein de la gauche. Cependant, le CFP regroupe aussi des organisations populaires et des syndicats et, parallèlement à son travail de réflexion et de recherche, poursuit activement son expérience de formation auprès

du mouvement ouvrier (22), en particulier auprès de la gauche syndicale et populaire qu'il soutient concrètement dans ses luttes. Celui-ci n'est donc pas seulement un lieu de discussion - de "bavardage", diraient certains -; il est aussi un instrument d'action, qui, à un moment où dans le mouvement syndical et aussi dans la société québécoise des courants conservateurs prennent de l'expansion, représente un enjeu important.

Le CFP n'est malheureusement pas encore parvenu à assurer son auto-financement : sa situation financière demeure précaire et ne pourra se stabiliser que par un élargissement de sa base et le recrutement d'un plus grand nombre de membres. En tant qu'organisme indépendant des diverses organisations politiques, le CFP n'est évidemment pas à l'abri des critiques, mais dans la conjoncture actuelle, ses faiblesses peuvent apparaître comme des qualités et constituent des conditions de son développement et de son expansion future : en évitant toute forme de dogmatisme et de terrorisme idéologique, en maintenant une ouverture intellectuelle, mais sans verser dans l'éclectisme, et en assumant diverses tensions ou contradictions dans lesquelles est pris le mouvement ouvrier québécois, le Centre de Formation Populaire constitue en effet un des rares lieux de débat politique véritable (et aussi de formation) pour ceux qui veulent construire de façon démocratique un projet de société socialiste. Et à la condition qu'il maintienne ses relations avec l'ensemble du mouvement syndical, qu'il puisse se relier à des mouvements progressistes qui se développent (mouvement féministe, mouvement écologique, entreprises autogérées, coopérative de production, etc.) et qu'aussi il mène, lui-même, en collaboration avec ces groupes ou mouvements, des luttes concrètes sur le chômage, la situation des travailleurs immigrés, celui-ci peut devenir une des composantes d'un véritable mouvement socialiste québécois.

---

(22) Il faudrait analyser plus en détail la démarche pédagogique qui est propre au CFP : publication d'une douzaine de *Cahiers de formation*, utilisation de documents audio-visuels, évaluation de chaque session de formation, etc. C'est là un de ses apports originaux.

The first part of the book is devoted to a general introduction to the subject of the history of the English language. It discusses the various influences that have shaped the language over time, from Old English to Modern English. The author also touches upon the role of literature and the media in the development of the language.

The second part of the book is a detailed study of the history of the English language. It covers the period from the 5th century to the present day. The author discusses the various dialects of English and the process of standardization. He also examines the influence of other languages on English, particularly Latin and French.

The third part of the book is a study of the English language in the United States. It discusses the development of American English and the influence of the American culture on the language. The author also examines the role of the media in the development of American English.

The fourth part of the book is a study of the English language in the British Isles. It discusses the development of British English and the influence of the British culture on the language. The author also examines the role of the media in the development of British English.

The fifth part of the book is a study of the English language in the Commonwealth of Nations. It discusses the development of Commonwealth English and the influence of the Commonwealth culture on the language. The author also examines the role of the media in the development of Commonwealth English.

The sixth part of the book is a study of the English language in the world. It discusses the development of World English and the influence of the world culture on the language. The author also examines the role of the media in the development of World English.

The book is a comprehensive study of the history of the English language. It is written in a clear and concise style and is suitable for students and scholars alike. The author's approach is both historical and linguistic, and he provides a wealth of examples and evidence to support his arguments. The book is a valuable contribution to the study of the English language and its history.

Marcel Rioux

---

## Les turbulences idéologiques et le Québec

La plupart des sociétés sont entrées dans une période de désenchantement, celle où les candélabres s'éteignent les uns après les autres et où les lumignons s'allument. On ne compte plus les bilans de désillusion que dans plusieurs pays l'on dresse avec un masochisme plus ou moins tempéré. Quand il s'agit d'idéologie, c'est sur la place de Paris que la turbulence est le plus vivement ressentie et que les diagnostics pullulent. La plupart des intellectuels sont partie prenante à ces débats. Avec un certain humour, François George note, dans un récent numéro des *Temps Modernes* (juillet 1978), que la mort de Marx, "annoncée l'an dernier, en pleine campagne électorale", a provoqué des remous plus grands que ceux qui avaient provoqué la mort de Dieu annoncée par Nietzsche et la mort de l'homme, constatée plus récemment par Foucault. Il écrit encore : "Une même stupéfaction douloureuse a saisi l'Europe quand, voici quelques mois, tomba sur les téléspectateurs l'étonnante nouvelle : *le grand Marx est mort.*" Bien que Marx lui-même ait fait savoir que la nouvelle de sa mort était grandement exagérée, nombreux sont les folliculaires qui, dans leurs rubriques nécrologiques font état de sa disparition. Philippe Sollers, moins alarmiste, se contente d'écrire dans *Le Nouvel Observateur* (no 739) : "Dévaluation accentuée du marx, hausse persistante du freud... Le marx s'était pourtant bien maintenu dans les dix dernières années, on connaît l'histoire de sa dépression...". La guerre des mots, des slogans, des programmes et des idéologies bat son plein sur cette place de Paris où l'on vend des

idées comme d'autres des cacahuètes. Certains qui seraient hier morts au bûcher pour quelque texte obscur de leur maître-penseur ou quelque lointaine Albanie, scrutent aujourd'hui les textes anciens et les cinq continents pour y déceler quelque idole digne de leur engagement. Les états-majors des partis de gauche ont du mal à contenir "la hargne, la rogne et grogne" de leurs troupes; mais comme ces effets de surface sont devenus depuis longtemps, en France, une espèce de sport national, les choses restent encore tolérables. Cette crise idéologique donne naissance à de nouvelles définitions de vieux mots comme ceux de démocratie et de socialisme, à l'évocation renouvelée des grands ancêtres révolutionnaires et à la mise sur pied de nouvelles stratégies, toujours de plus en plus complexes, pour prendre le pouvoir. Dans l'autre camp, le premier ministre Barre continue de donner à la sauvette des leçons magistrales prônant l'économie libérale. Le président de la République continue de promener son profil aristocratique dans les capitales du monde et les lieux de vacances à la mode; donc, sur le versant de droite, le train-train ordinaire.

Dans les milieux libéraux et conservateurs des Etats-Unis, les perturbations sont d'une autre nature, bien que là aussi on doute de plus en plus "d'être en possession tranquille de la vérité"... économique. Comme à peu près tout se mesure à l'aune des statistiques, c'est, bien sûr, l'inflation, le chômage, l'énergie, le produit national brut qui rendent chagrins et moroses. Devant cette crise qui n'en finit pas de durer, les premières victimes risquent d'être celles de toujours : les économiquement faibles, les minorités et tous ceux que la croissance sauvage a laissés sur le carreau. La morale répressive d'Archie Bunker (All in the Family) enregistre une remontée remarquable. Les contempteurs des Sodome et Gomorrhe que seraient devenues nos sociétés possèdent toutes les recettes pour redresser la situation : restauration intégrale de la libre entreprise, budgets stricts, répression des marginaux et des déviants, censure dure, et retour à l'éthique du travail, tous dogmes et pratiques qui ont fait la grandeur des Etats-Unis. Les prédicateurs de toutes les sectes religieuses font des affaires d'or.

Plus près de nous, au Canada, tout se passe à peu près comme aux Etats-Unis, mais avec une délectation morose accrue. Leurs journalistes sont nombreux qui font état de l'atmosphère "fin de régime" qui domine à Ottawa; pour plusieurs, le règne de la "French Maffia" se meurt. On serait tenté de parler aussi de "fin de siècle", celui que Sir Wilfrid Laurier avait prédit devoir être celui du Canada. Leurs media rapportent assez bien ce qui se passe aux Etats-Unis — on peut le constater en pratiquant tous les jours ceux des deux pays. Les chiens écrasés sont, bien sûr, canadiens. La turbulence qu'avait fait naître l'élection du Parti québécois s'est doucement résorbée et il n'y en a plus que pour Jack (Horner) et Joe (Clark), deux bouffeux terribles. Ceux qui espéraient, comme ce professeur londonien de renom, que le Québec allait provoquer un sursaut de conscience au Canada et le sortir de sa grisaille d'éternelle colonie — et heureux de l'être — doivent déchanter : la colonie est toujours de l'avis et de l'humeur de la métropole du capitalisme mondial.

Il est bien évident que ce qui se passe en France, aux Etats-Unis et au Canada se répercute de façon différente et à divers niveaux sur le Québec. On a tendance ici, selon les milieux, d'emprunter ses statistiques aux Etats-Unis et ses idéologies à Paris. Ça doit faire partie de notre pluralisme ! Ce n'est ni le lieu ni l'occasion de tenter d'analyser l'enchevêtrement de ces influences et des contradictions auxquelles elles donnent lieu. Puisqu'il s'agit ici de réflexions sur le cheminement idéologique de la revue *Possibles* et que ce numéro a d'abord été conçu comme un tour de table qui devait faire le point, suite à un accès de mini-turbulence à l'intérieur de son comité de rédaction, il faut s'interroger en quoi ce qui se passe en France et aux Etats-Unis devrait affecter la ligne générale de la revue ? Y a-t-il lieu de modifier ses deux options fondamentales : indépendance du Québec et construction d'un socialisme autogestionnaire ? Il faut préciser qu'à l'intérieur de ces axes, les collaborateurs peuvent insister sur l'un et/ou l'autre, prôner des stratégies différentes et attacher plus ou moins d'importance aux différents groupes qui donnent à penser qu'ils sont engagés dans des pratiques

émancipatoires. On a jusqu'ici tenu que ces explorations, à l'intérieur d'une même visée globale, font partie de la recherche des possibles. La marge de manoeuvre de cette démarche semble aujourd'hui assez grande au Québec; mis à part les inféodés qui prônent la dépendance politique et économique et ceux qui, à gauche, trouvent questions et réponses dans de petits et gros livres rouges — il arrive d'ailleurs qu'ils se retrouvent comme larrons en foire sur bien des questions — la majorité des Québécois semblent d'accord pour chercher un modèle de développement qui traduira ce que l'histoire nous a fait devenir et les aspirations nouvellement surgies de la conscience que nous prenons de notre domination.

Cela dit, il me semble que pas plus que la revue n'a embrassé, hier, un crédo parmi les variétés marxistes, elle n'a pas non plus vocation, aujourd'hui, de se lancer dans un anti-marxisme aussi vulgaire et mécanique que le sont et l'étaient les dogmes éternels. Ce n'est pas au moment où différentes droites, ici comme ailleurs, reprennent une assurance et une combativité qui s'étaient quelque peu émoussées qu'il faut apporter de l'eau à leur moulin. Pour moi, la notion même de "ligne juste" a toujours senti le roussi; les excommunications et les bûchers n'en sont jamais bien loin; elle a pour effet immédiat d'empêcher toute recherche et de conduire à des dogmatismes et des mysticismes qui sont peu propices à la prospection des possibles, c'est-à-dire à tout ce qui veut naître et pourrait naître. Quand on adopte une ligne juste, la seule voie non-violente qui s'offre est celle de la prédication des apôtres et la conversion des infidèles. On dira peut-être que *Possibles* fait état d'une ligne juste : l'indépendance du Québec et la construction d'une société autogérée; c'est vrai, mais ces options et leurs modalités d'application sont soumises à la discussion et à l'approbation des Québécois; la recherche des possibles se fait à même les pratiques des citoyens et des groupes qui visent à leur émancipation et à celle de la société. Les partisans d'autres options — dépendance politique et capitalisme — ne prononcent même jamais ces mots et cachent soigneusement la réalité dont ils se font les porte-parole. Cette

réalité, c'est celle qu'il faut combattre parce qu'elle nous domine de part en part; rien ne nous servirait de nous attaquer à des épouvantails qui nous distrairaient de l'essentiel. Nous, que ne guide pas, hélas, la main de Dieu, devons nous contenter de chercher péniblement des réponses à nos questions, quitte à nous demander si ce Dieu qu'on invoque si volontiers, ces temps-ci, est vraiment aussi partisan de l'asservissement politique et économique que l'on veut bien le laisser croire dans certains milieux.

Cela dit, et si sur l'essentiel il ne me semble pas que *Possibles* doive changer de cap en raison des turbulences idéologiques qui s'observent ici et ailleurs, il ne s'ensuit pas que la revue n'ait que des satisfecit à s'octroyer. A cause de la formule que nous avons adoptée, celle de traiter d'un thème et de solliciter des collaborations extérieures — ce qui évite la "chapellisation" à plus ou moins long terme — il arrive que l'éventail des matériaux et des points de vue est peut-être trop large et trop flou. Ce qui peut faire naître chez certains lecteurs l'impression qu'on entre à *Possibles* comme dans une grange. Il me semble que la revue peut corriger ce laxisme en élaborant davantage le thème qui fait l'objet de chaque livraison et en suscitant l'expression de points de vue plus appropriés. C'est le problème de l'ouverture et de la fermeture qu'il n'est pas toujours facile de résoudre, étant donnée la nature même de la revue. Si elle n'était consacrée qu'à la recherche de certains possibles comme d'autres revues le sont qui cherchent à élaborer pour leur pays un socialisme autogestionnaire, la démarche resterait difficile puisqu'il s'agit de viser un objectif qui ne comporte pas de modèle satisfaisant et qu'il n'y aurait qu'à appliquer au Québec. Sur ce terrain-là, il faut, ici comme ailleurs, chercher laborieusement avec les groupes qui sont d'ores et déjà engagés dans cette voie et ceux qui y convergent, les conditions pratiques et théoriques de sa réalisation. Ce qui rend notre démarche beaucoup plus complexe, c'est la redéfinition radicale de l'association économique que le Québec doit mettre sur pied avec le Canada, à partir d'une négociation entre Etats souverains. Ces deux objectifs — indépendance et autogestion — doivent être simultanément pris en compte. Ce qui pose

le problème de la critique du Parti québécois.

Etant donnée la faible marge de manoeuvre dont disposera ce parti lors du référendum, d'aucuns croient qu'il faut éviter de diviser l'opinion virtuellement favorable aux options de ce parti; d'autres croient que notre option socialiste nous oblige à nous montrer d'une très grande vigilance à l'endroit d'un gouvernement qui est loin d'être acquis à l'autogestion. On admettra que ces deux opinions sont valables. Mais que leur confrontation provoque des tensions et suscite des stratégies différentes. C'est la corde raide sur laquelle les Québécois ont toujours dansé et qu'ils sont condamnés à pratiquer pour l'avenir prévisible. Pour une revue qui ne veut pas mettre entre parenthèses l'une ou l'autre option, la corde se raidit davantage. Certains croient que c'est dans la manière, la recherche, la réalisation de ces deux objectifs que réside la possibilité de les concilier. Ce qui soutient cet espoir, c'est que les Québécois décidant de s'autogérer comme pays et de ne plus être dominés par le Canada ni par les capitalistes d'ici et d'ailleurs, acquièrent, ce faisant, le désir de pratiquer l'autogestion à l'intérieur du Québec et ce, à des niveaux divers de la réalité sociale. C'est dire qu'il n'y a aucun mode d'emploi qui accompagne les livraisons de la revue et qu'il ne saurait y en avoir.

*Paul Chamberland*

---

## La dégradation de la vie

*Ce texte est généré selon la logique du fragment. C'est pour moi la pente naturelle d'écriture, le type de dispositif qui "fonctionne" le mieux. Je m'y suis affermi grâce à d'illustres devanciers, tels Nietzsche, ou encore le Baudelaire des "journaux intimes". Ernst Bloch (1) en a légitimé, avec une grande pénétration, la valeur et la portée.*

*Je signale brièvement l'usage que j'en fais dans ces pages. Le point de départ de mon texte est interrogatif. Le texte est formé par une question fort malaisée à établir, cette "question inconstructible" qui est au coeur de l'oeuvre de Bloch. Je procède par effets de rupture, de retours, de déplacements, de secousses. Dans son ensemble, le tracé textuel ressemble à une formation spirale. J'y risquais l'inconvénient de répétitions; je me suis efforcé de l'éviter. Toutefois, le texte ne peut progresser qu'en repassant sans cesse par les mêmes traces — à charge d'obtenir, de toutes ces lignes, l'équivalent suffisamment évocateur de la figure attendue.*

*Enfin, il me faut bien reconnaître l'instabilité d'un texte qui ne parvient pas à "prendre" ni dans le registre du discours conceptuel (théorique, critique) ni dans celui du poétique. Il procède à partir d'une oscillation, sinon délibérée, du moins consentie, entre ces deux plans. Une oscillation qui provient de la visée d'ébranler, l'une par l'autre, la position de conscience spécifique à chacune. L'écriture est*

*l'exigeant travail d'un tel ébranlement. Et son lieu est celui de l'expérience endogène, tâtonnante, écartelée, résolument risquée dans l'écart, la distance prise par rapport aux catégories et aux protocoles du Discours occidental. En vue d'un savoir que j'appelle gnose.*

*Inscriptions métisses, écriture d'hybridation.*

“ ‘Too late’, the prophets cry  
The island’s sinking, let’s take to the sky.”

— Supertramp, Fool’s overture

“Je ne veux plus être un Illusionné.

Mort au monde; à ce qui fait pour tous les autres le monde, tombé enfin, tombé, monté dans ce vide que je refusais, j’ai un corps qui subit le monde, et dégorge la réalité.”

— Antonin Artaud, *Les nouvelles révélations de l’être*(2)

“Ceux qui spéculent sur les portées à long terme des possibilités de la science, et qui se délectent des visions fantastiques de leurs rêves futuristes, peuvent même penser que nous sommes déjà à proximité d’un trou noir, quoique encore assez éloignés de lui pour être en sécurité.”

— Isaac Asimov, *Trous noirs* (3)

“Il se passe présentement une effrayante perte d’être, blanche, muette, convulsive-étouffée.”

— *Extrême survivance, extrême poésie* (4)

Il y a un point, dans le futur proche, où le maximum d'involution est atteint.

En ce point, il est impossible au moindre atome de *sens* de rester intact. Il n'y a plus que du crépitement de rayons-x mentaux, puis du silence.

Ce point est déjà suffisamment proche de nous pour faire sentir son attraction. Et cette attraction ne cesse de grandir à un taux lui-même croissant.

Il y a un trou noir dans la durée, et nous avons été captés dans son champ gravitationnel. Impossible de s'échapper.

Il semble que certains êtres pressentent, avant les autres, ce point d'ultime involution. Par exemple, Antonin Artaud : il *savait*. Il leur est difficile de faire valoir leur crédibilité. Mais cela ne les dispense en rien d'avoir à *témoigner* de ce qu'ils sentent, vivent, mêlés à tous. L'idée ne pourrait même pas leur venir de se dérober.

Cela ne peut vouloir dire qu'une chose : pour ces êtres, l'atteinte du point ultime s'est *déjà* produite. L'impact subi n'épargne rien de leurs fibres, de leurs organes : à chaque instant, et sous tous les rapports, l'*expérience* s'en trouve affectée. Ils sont engloutis, et ils décrivent comme ils peuvent. Présentement.

La "fin du monde", l'*apocalypse* n'est pas une éventualité, *elle est en cours*.

Et il ne s'agit pas d'un superthriller hollywoodien.

Effet, seulement dans le champ *mental* : toutes les formations théoriques sont ébranlées; mises en pièces, pulvérisées en particules *infrasémiques*. La tendance à l'oeuvre est nettement saisissable dans les limites du champ théorique : de brillants fossoyeurs, français notamment, en rendent compte. Comme d'un effet conjonctural, en quelque sorte.

Car, parallèlement à l'affaissement involutif, les plus passionnants "développements" critiques ont lieu — splendeurs crépusculaires.

L'éclatement, la dispersion, la pulvérisation du champ mental-théorique occidental en innombrables fragments discordants, ce phénomène, pris dans son ensemble, est

le symptôme d'un processus *involutif* parvenu en phase terminale, apocalyptique.

Le choix du terme *apocalyptique* implique, sans équivoque, que l'événement identifiable à l'intérieur du théorique est à mettre en rapport avec son dehors. Car, plus largement, c'est le flux de la conscience vivante à l'échelle de l'espèce qui est atteint. Le vertige involutif, surgi de l'intérieur de la conscience (qu'on l'envisage dans le théorique, l'idéologique ou le fictionnel) gagne de proche en proche toutes les pratiques humaines. Mais l'on peut, bien sûr, tenir toutes les pratiques humaines pour synchroniquement frappées par le même détraquage. En somme, la crise du savoir ne pourrait être réduite aux dimensions d'une crise *régionale*.

J'avance l'énoncé suivant : l'affaissement de conscience prend sur terre l'ampleur d'une catastrophe écologique généralisée; il faudrait même la considérer comme l'*épice* de toutes les catastrophes écologiques. La manipulation techno-scientifique de la nature serait-elle dissociable de la matrice symbolique qui lui est corrélative ?

Quant aux *sciences humaines*. De l'Encyclopédie au marxisme, cet impératif majeur qu'est l'articulation de la théorie sur la pratique (praxis) a surdéterminé le déploiement du champ théorique. L'étroite intrication du corps des sciences humaines et du mouvement révolutionnaire en a été le résultat le plus marquant. Le rôle prépondérant du marxisme tient précisément au fait qu'il s'est acquis le maximum de crédibilité et d'efficacité en tant que théorie unitaire/totalitaire de la société; il a cherché à contenir toute la pratique politique dans le cadre contraignant du parti, en posant celui-ci à la fois comme l'expression et l'instrument d'émancipation du prolétariat, lui-même conçu comme le seul véritable sujet historique pour la présente phase du devenir humain.

Il aura fallu attendre que ce monument se lésarde sérieusement, tout d'abord dans la pratique politique puis, par rétroaction, dans la pratique théorique, pour que finisse par flancher la croyance "scientifique" au progrès indéfini hérité des Lumières. Le marxisme lui-même est redevenu l'une des utopies, dont la contre-utopie du Goulag permet d'évaluer à présent la face cachée par l'idéalisme théorique

d'un Lénine ou d'un Trotsky.

Mais il serait mal à propos de s'alourdir sur le seul marxisme.

Je reprends.

Etat présent du champ théorique : prolifération inarrêtable des positions, des codes, des terminologies, des axiomatiques, des stratégies, des textes. Prolifération elle-même redoublée par un égal déploiement de retours "critiques" sur toutes ces productions théoriques. Dans leur multiplication les uns par les autres, tous ces fragments entrent en collision, se font éclater mutuellement, et, à mesure qu'ils sont produits, se trouvent affectés par un taux croissant d'obsolescence. Leur quantité en augmentation constante est telle qu'elle équivaut à une gigantesque surproduction de moins en moins tolérable pour n'importe quel esprit vivant. Il en va d'ailleurs ainsi dans tous les secteurs de la "production" culturelle.

Dans ce contexte, quelle que puisse être sa valeur intrinsèque, n'importe quelle théorie est soumise à une *déévaluation* de plus en plus forte qui résulte du "bruit" formé par l'ensemble des productions théoriques. Loin d'être porté à un effet synthétique, le champ théorique involue constamment vers un état de fractionnement, de masse informe, où chaque particule sémique n'est plus entraînée que dans une sorte de tourbillonnement brownien de la pensée. Tous les mouvements théoriques à la fin s'équivalent et s'annulent les uns par les autres. Le riche étalement des complexités et des différences recouvre un état croissant d'*indifférenciation*, de chute au degré zéro de la pensée. **La déperdition du sens.**

Rien d'étonnant à ce que, dans ces conditions, l'articulation entre théorie et pratique se rompe et finisse par se dissoudre à peu près complètement. *Simultanément*, l'axiomatique cybernétique tend, par l'expansion et la complexification d'un unique et terriblement simple principe modulaire (0-1), à s'imposer de plus en plus comme "théorie-praxie" unitaire/totalitaire de la société, garantissant l'emprise de la plus colossale entreprise de dominance qu'ait jamais connue l'histoire humaine. Ainsi,

à l'état de pulvérisation maxima de la pensée, correspond, à l'inverse, un état de conglomération maxima du socius, qui scelle le pouvoir de la Technocratie.

L'*incommunication* grandit. Parallèlement, le *simulacre de la communication se généralise*. Par *disruption de tous les rapports sociaux* qui ne peuvent être reproduits selon l'axiomatique sociocybernétique, on obtient des *granules sociaux* à peu près *équivalents*, des individus-particules permutable les uns avec les autres. Cela, dans la mesure où ils deviennent de moins en moins capables d'entretenir entre eux des rapports autres que ceux préprogrammés par l'Axiomatique. Les media, la publicité ont pour effet global de faire circuler, par tout l'espace social, et ce jusqu'à complète saturation, les modèles de simulation de tous les modes d'échange interhumains concevables : leur fonction est de (re)produire l'**équivalent de réalité** le plus convaincant possible. L'accélération et la diversification de la circulation entre granules sociaux consacre la parfaite illusion de "naturel", de "spontanéité" et de "liberté" que procure le grand Simulacre hyperréaliste de la communication.

### 3

Je ne perds pas un instant de vue l'impression que je peux donner à lire, d'une *fiction*, qui serait du reste un délire d'interprétation paranoïaque. Et pourtant, ce que j'écris procède de la lecture de l'*effet* que fait sur moi la réalité. Je sais que je mets en jeu ma propre crédibilité. Mais j'entends décourager, autant qu'il m'est possible, la pente qui ferait prendre mon texte pour un "mensonge poétique".

A la rigueur, je juge acceptable qu'on rattache mon texte au registre fictionnel, à condition qu'on lui reconnaisse une fonction *hypothétique* ou, peut-être plus justement, *herméneutique*. Je ne prends aucune liberté avec la réalité; j'écarte l'usage *gratuit* de l'écriture. Le texte procède d'un parcours chercheur, interprétatif, dont je sais

bien qu'il n'en est pas moins investi par l'arbitraire fictionnel. Aussi, en définitive, écrire consiste-t-il à *réduire* le plus possible le taux d'arbitraire fictionnel.

4

“On ne parviendra plus maintenant à abattre le Système.”

En tout cas, pas avec les armes qu'on avait cru aptes à remplir cette tâche. Par exemple la révolution prolétarienne, pour ne citer que l'un des plus fabuleux souvenirs de la *geste* moderne (j'ai en vue tout aussi bien les modèles “dérivés” — la blessure Allende pourrait-elle facilement se refermer ?). Il a suffi de l'inversion totalitaire de l'égalitarisme libertaire, qui formait jadis le noyau de ferveur utopique du mouvement communiste, pour être tout à fait désillusionné.

Le système est une machine de mort à présent étendue et appliquée à tout l'environnement planétaire — sans contrepoids apparent.

La *raison*, matrice des mouvements “progressistes” modernes, est compromise par la répercussion de ses propres oeuvres : elle ne paraît plus être qu'une puissance enchaînée aux forces de mort qu'elle a (par inadvertance ?) contribué à forger. Ainsi, le foyer générateur de toute la *gauche* occidentale apparaît-il comme une ressource empoisonnée. Rien n'empêchera plus le progrès du doute.

Bien entendu, on ne pourrait assigner, avec certitude, un *terme* apocalyptique à l'histoire humaine (connue), du moins si l'on a en vue le type de certitude (probabilité) que l'on obtient d'un savoir empirique, basé sur l'observation et le raisonnement. La prospective ne pourra jamais conclure en ce sens, c'est évident, même si le Club de Rome ne peut s'empêcher de laisser entrevoir le pire.

En général, chez les gens “raisonnables”, on évoque l'“éventualité” apocalyptique pour aussitôt la rejeter comme “alarmiste”, fantaisiste, en tout cas dénuée de fondement.

Mais je ne parle pas de l'apocalypse en termes conjectu-

raux et probabilistes. Il se passe *présentement* quelque chose pour lequel l'appellation "processus apocalyptique" me paraît le plus approprié.

Ce dont je suis certain ne se laisse pas appréhender à la manière d'un superthriller hollywoodien. Je ne connais "ni l'heure ni le jour", et je ne me préoccupe pas de savoir quels pans de continents s'effondreraient. Sans écarter la dimension cosmologique, je porte délibérément toute mon attention sur l'*anthropologique*, puisque c'est là d'où vient le danger. Ce dont je suis certain, c'est que l'espèce humaine est *présentement* atteinte d'un mal dont on ne peut écarter l'éventualité qu'il lui soit mortel. J'assiste au progrès d'un processus *autodestructeur*, dont les proportions sont en train de croître au-delà de toute possibilité de contrôle "raisonnable".

La colère de Dieu n'est pas ailleurs qu'en nous. Si nous ne découvrons pas la puissance qui nous permettrait de venir à bout de toutes les forces de destruction accumulées par notre espèce sur cette terre, comment pourrions-nous écarter facilement la perspective d'un ultime désastre ? Parce que nous n'arriverions pas à en imaginer la figure ? Et que ce serait à juste titre puisqu'il ne s'agirait de toutes façons que d'une inconsistante chimère ? Et si c'était parce que nous ne parvenons pas à lire les *signes*, les *symptômes*, de ce qui a déjà cours, tout autour de nous, et en nous. Que nous aurions des yeux, mais pour ne pas voir, et des oreilles mais pour ne pas entendre. Qui donc pourrait se prétendre à l'abri de l'aveuglement ? La vigilance serait-elle *déplacée* ?

Ceci, surtout, est inacceptable : escompter qu'on "s'en sortira bien d'une manière ou d'une autre". Est-ce qu'il est possible de "penser" et de "sentir" ainsi ? Y aurait-il moyen d' "interpréter" autrement cette "pensée" que comme l'expression d'une grande fatigue — un optimisme somnambule ? Cette grande fatigue, je la vois partout répandue, et je ne peux que la tenir pour l'un des *signes* les plus inquiétants, d'autant plus qu'elle se dissimule insidieusement sous beaucoup d'agitation.

L'impuissance grandissante face à un Système essentiellement destructeur constitue un symptôme *immédiat* du processus apocalyptique.

La question pourrait être formulée ainsi : d'où peuvent venir les forces de redressement ? Ou encore, de quelle nature doit être la puissance de transformation ?

Un contre-pouvoir ? D'une puissance au moins égale aux forces de destruction ? Mais s'il était de même nature, c'est-à-dire généré à partir des mêmes structures de dominance que celles qui informent le Système, et fondé sur la confiance exclusive au contrôle technoscientifique de la matière, comment s'en distinguerait-il ? Paradoxe jusqu'à nouvel ordre indépassé.

Rien d'inscrit dans les limites de la raison moderne ne permet plus d'envisager un contre-pouvoir véritable.

On pensera au mouvement *écologique*; on évaluera sa capacité à "mobiliser les masses". On voudra en faire le creuset d'un ressaisissement populaire face aux puissants, en espérant modifier le jeu de l' "équilibre de la terreur". Il se déploiera peut-être. Mais au prix de quelle dénatura-tion ? Pour susciter l'adhésion de masses cybernétisées, il n'y a qu'un moyen : jouer à fond sur les ressorts de la dominance (peur et fascination), sur tout ce qui coupe les humains du sens profond de *l'interdépendance écologique universelle* qui commande une attitude radicalement opposée à l'arrogance occidentale moderne.

Tous les moyens du pouvoir moderne font partie du processus autodestructeur, y compris ses modalités révolutionnaires.

5

"Il est inexact d'affirmer que la science peut résoudre des questions aussi graves que celle de *la prolifération des données* (je souligne). Elle-même n'est plus en mesure d'effectuer une synthèse véritable des résultats qu'elle a obtenus par ses propres méthodes et par ses seuls moyens. (. . .) Des esprits lucides, armés d'une culture étendue et profonde, sont devenus incapables de rassembler les innombrables aspects de la science moderne. C'est là une situation tragique et dont, en général, on ne semble pas comprendre

quelle terrible menace elle fait peser sur l'ensemble de la connaissance et sur l'histoire occidentales car l'action efficace dépend d'un jugement juste des valeurs et quand ce jugement ne peut plus être établi à partir de données générales exactes, l'impuissance est la première conséquence du désordre de la pensée et du découragement de l'esprit."

— René Alleau (5)

Je dois me demander à qui je m'adresse ici. Car je ne le sais pas vraiment. Le texte pré-détermine toujours, même à l'insu de son auteur, la performance de lecture du destinataire. Qui tient présentement ce numéro de la revue *Possibles* ? Que fait-il avec ses yeux, ses doigts, parmi les pages, les lignes, les mots ? Que fait-il ? Que fais-tu ?

En principe, nous sommes supposés penser à la même chose. En tout cas, être en rapport grâce à un minimum référentiel commun. Mais tant de textes, de discours circulent autour de nous, et en chacun de nous. J'entends tellement de "bruit" que je n'arrive plus tout à fait à discerner si le sens d'un mot se maintient suffisamment d'un interlocuteur, d'un lecteur à l'autre. Par exemple, qu'en est-il du mot *liberté*, ou du mot *structure*, ou encore du mot *politique* ?

Ainsi, si j'écris ceci : "On ne parviendra plus maintenant à abattre (ce qu'on appelle) le Système", cet énoncé, qui relève du registre politique, risque de suggérer tout à fait autre chose que ce que je veux dire. Presque fatalement, on y lira *une invitation* à la *démobilisation*, ce qui est en réalité incompatible avec mon propos. Comment m'en expliquer ?

De plus, un énoncé comme celui-là est tel qu'il paraît commander, de toute nécessité, une séquence d'argumentation; qu'il obligerait son énonciateur à une *performance* démonstrative. Et c'est là précisément ce que je ne veux pas faire. Pourtant, je ne méconnais pas le fait que je veux susciter l'*adhésion*. A quoi ? Certainement pas à une opinion, même si mon texte fait circuler (malgré moi) des opinions. Alors à quoi ? La réponse n'est pas facile à établir.

Un commencement de réponse, ce pourrait être ceci : adhérer à la volonté de *voir*. Ce qui est, bien sûr, faire appel à l'exercice de la lucidité. Mais c'est là dire une chose bien vague. Voir, j'entends plus précisément par là : générer une *gnose*, c'est-à-dire un savoir *endogène*, constamment produit et modifié à partir des lectures qu'une conscience fait de toutes données qui parviennent dans l'intime. J'ajoute sans délai que la gnose, si elle s'en distingue, ne s'oppose aucunement au *savoir objectif*, dont elle peut reconnaître parfaitement la teneur en vérité, d'autant mieux qu'en la conjoignant à son propre mouvement elle s'affermirait, se déploie en tant que processus de connaissance.

Mais voilà, tout le savoir objectif est présentement en crise. Face à cette situation, la gnose doit de toute nécessité s'assurer, en elle-même et par elle-même, de ses propres certitudes ou, si l'on veut, de l'orientation de son cheminement vers le savoir. Or les deux types de savoir ne se distinguent pas par leurs *contenus* (leur unique foyer est anthropologique). Puisque le savoir objectif est en crise, de ce côté, aucun "contenu" n'est sûr. Aussi, du point de vue de la gnose, rien qui ne doive être ressaisi et resitué à nouveau. La gnose, si elle veut assurer son propre déploiement, ne peut éluder la nécessité de se spécifier en *gnose politique* — ce qui peut sembler une démarche surprenante. Naturellement, il y a des chances que la vision gnostique du politique "décroche" considérablement des conceptions héritées des savoirs objectifs. D'autant plus que, à la fois elle procède de et s'arrache à la décomposition actuelle de ces savoirs, par volonté de se réapproprier ce qui, autrement, risquerait de se dissoudre complètement. Aussi, ne peut-elle apparaître que comme *dissidente* par rapport à ceux qui font toujours confiance à l'état actuel de ces savoirs.

Je procède en gnostique. Je ne démontre pas des vérités, ou, en d'autres termes, je ne pratique pas un discours d'argumentation logique visant à établir la validité d'un concept et à garantir son efficacité à "expliquer" des faits. *Je procède dans l'indémontrable*. Mon texte a pour fonction d'induire, en toute conscience engagée dans un

processus endogène analogue au mien, un parcours transformateur qui lui soit de quelque façon profitable sur ce plan. Un texte, une surface textuelle, un objet manipulable avec plus ou moins de bonheur. Comment pourrait-il valoir autrement que comme un fragment disloqué, erratique, jeté dans la circulation de tous les autres ?

Proposé à des compagnons chercheurs.

6

*Involution, apocalypse*, ces termes ne sauraient être avancés à la légère. Je devrais motiver leur inscription en les assortissant d'une définition exacte. Pourtant, je choisis d'accorder au contexte la propriété d'en produire l'équivalent — par touches successives.

Le véritable point de départ du texte pourrait être ainsi formulé : je suis *emporté, immergé* dans un processus global de nature telle que la qualification qui lui convienne le mieux est encore celle d'*apocalyptique*. Je ne perds pas de vue le caractère subjectif, *endogène*, du processus. Car, je le sais bien, c'est en s'appuyant sur cette considération que n'importe qui pourra me faire remarquer que, par "projection", je ferais jouer à l'espèce humaine le drame d'une "apocalypse" tout individuelle.

J'ai mis du temps à me rendre compte que vouloir parer à cette objection n'était qu'une fausse manoeuvre. Cela reviendrait à vouloir convaincre, démontrer, là où il n'y a pas lieu. Plus grave encore, à fausser mon orientation, à *trahir l'expérience*. Je ne veux pas convaincre, mais *exposer*. Exposer l'expérience pendant qu'elle se fait; en produire l'équivalent textuel pour le proposer aux chercheurs engagés dans une expérience analogue à la mienne. C'est de cette façon que la position du destinataire est pré-orientée. Est-ce que je devrais m'émouvoir à l'idée de passer pour un *catastrophé paranoïaque* ? Après tout, si tel était le cas, seule une intervention bouleversant l'expérience pourrait avoir un effet transformateur — certainement pas un discours d'objections, quelle que fût sa valeur par ailleurs.

L'expérience... mais elle n'est pas le moins du monde bouclée sur la sphère personnelle, "privée" — réductible à une simple relation autobiographique. Le processus apocalyptique, je l'envisage, certes, tel qu'il fait irruption dans/par l'endogène (le subjectif), et c'est bien de là qu'il me faut en identifier puis décrire *l'effet sur moi*, en prenant soin de dépister à mesure toute rechute dans une position pseudo-objective.

Il n'empêche que sa façon de m'atteindre le signale 1) comme un processus *collectif*, affectant l'espèce humaine en son entier; 2) comme un processus *planétaire* impliquant toute la nature terrestre — phénomène d'ordre non seulement anthropologique, mais cosmologique. Seulement, dans les limites de mon texte, je choisis de ne pas aborder cette dernière perspective.

Je propose donc les éléments d'un *savoir*. Ce savoir porte sur l'expérience individuelle. Mais ce que dit l'individu de son expérience, c'est comment semble l'affecter le présent humain-terrestre, et quelle lui paraît en être la figure générale, vue dans sa perspective. Le monde me fait tel ou tel effet, et je décris, je rends compte, j'interroge. L'histoire individuelle est un fragment de ce monde, elle renseigne sur ce monde, sur ce qui lui arrive, sur ce qui *nous* arrive. Bien sûr, elle ne peut être plus que ce témoignage fragmentaire, singulier — mais c'est d'un état de la réalité qu'elle témoigne, et non pas de l'anecdote personnelle. Chaque histoire individuelle intéresse tout le monde : c'est à prendre et à traiter comme une lecture du collectif. La position est la suivante : nous nous communiquons les uns aux autres chacun son témoignage; nous encourageons, nous aidons chacun à le faire. Il est entendu que c'est pour nous faire mieux connaître mutuellement ce qui nous arrive à tous, ce qui est en train d'arriver à notre monde. Il importe beaucoup de procéder ainsi car le moins que l'on puisse dire c'est que nous sommes inquiets, nous sentons une menace, une urgence : présentement le monde est de moins en moins sûr. C'est en rassemblant et en faisant communiquer entre eux tous les fragments individuels que nous parviendrons le mieux à découvrir et à produire le *savoir commun* (non-objectif,

non-théorique, non-critique — au sens exact de ces termes) dont nous avons grand besoin pour agir à la hauteur de la situation planétaire actuelle.

C'est ainsi que j'établis ma position, que je définis le *critère de pertinence et de validité* du fragment de *savoir expérientiel* que je parviens à cristalliser et à communiquer en son texte. La rigueur dans l'exposé ne peut provenir que d'une *gnose*, d'un savoir se constituant sur l'expérience endogène, tenue comme *effet* rétroactif du monde sur l'intime individuel. Toute la question reste ouverte de savoir comment les individus se communiquent cette gnose pour en tirer un savoir commun. Chose certaine, l'une des premières et indispensables conditions, c'est de favoriser chacun dans la formation et la communication de son propre savoir expérientiel.

7

Je dérogerai au propos du début du paragraphe précédent en proposant des repères définitionnels pour le terme *involution* (6). Cette notion est antithétique de celle d'évolution, bien entendu. D'un état conçu et défini comme absolu, par-fait, on passe à des stades successifs de dégradation, jusqu'à une limite inférieure indépassable, qui peut être tenue pour un absolu négatif. Les notions de "déclin", de "décadence", ou encore d' "entropie" peuvent être associées à celle d'involution, à condition de les tenir pour des notions descriptives, ou encore métaphoriques. Le concept d'involution implique que tout le devenir historique procède d'une "chute" originelle, dont il désigne en quelque sorte le déploiement, la "retombée". Ce concept appartient à un champ théorique précis, celui d'une histoire cyclique : des cycles involutifs alterneraient avec des cycles évolutifs. Et l'on passerait d'un cycle à l'autre par un saut brusque, une crise apocalyptique (un déluge), une "catastrophe" au sens précis du terme.

Dans le présent contexte, je fais un usage restreint, conditionnel, du concept d'involution. Aux fins suivantes :

1) mettre hors-jeu la croyance à un processus linéaire-*évolutif* du devenir humain (il est à remarquer que le concept d'évolution n'est pas moins "métaphysique" que celui d'involution); 2) rendre compte, dans les limites de l'histoire moderne, de phénomènes de dissociation (aliénation ?), de dégradation apparemment *irréversibles*. Bien entendu, je mets en réserve, dans les marges du texte, l'élaboration possible d'une dialectique évolution/involution, à laquelle il m'arrive parfois d'attribuer la bizarre désignation de *transvolution*. A tous égards, l'usage, dans mon texte, de concepts tels que celui d'involution est relatif à une position *existentielle* en elle-même étrangère à toute visée de constitution d'un champ théorique. Je ne méconnais pas pour autant les problèmes d'ordre théorique que cela soulève.

8

En écrivant, je dois sentir que je fais une découverte, et que je parviens à la faire connaître.

Ou encore, que j'abats des murs, dégageant ainsi des ouvertures sur de l'inouï enfin appropriable, nourrissant.

Du moins, je souhaiterais entretenir la passion de la découverte, qui n'a rien de futile, car elle vise notre *affranchissement*.

A travers l'encombrement de ruines qu'est devenu ce monde, je me fraye un difficile passage vers la trouée d'aurore; se saisir de la trouvaille, c'est à chaque fois provoquer l'afflux de la santé.

Je cherche à recouvrer l'intact en me confiant à tous les chercheurs. Le lieu du texte assigne au rendez-vous de la délivrance. Tel se désigne à moi *le devoir de la poésie*.

Tout un monde est sur le point de disparaître. Qu'est-ce que je veux dire au juste ? Certainement pas une métaphorique banalité. Que nous aurions, par exemple, fait un saut intergalactique de Gutenberg à l'homme bionique. De

quoi, tout au plus, ré-alimenter les interminables recherches sur la nouvelle pédagogie. Ou encore, gonfler les budgets et les effectifs des départements de futurologie.

Si je dis que les 2/3 de l'humanité pourraient bien disparaître dans une très prochaine catastrophe, ce que je fais alors, ce n'est pas de supputer des prévisions, ou de vouloir impressionner par de ronflantes prédictions. J'évoque seulement, en un raccourci fort approximatif, ce qui me hante un peu plus après chaque assaut de lucidité. Il se peut bien, après tout, que je parle par métaphores; Isidore Ducasse connaissait bien le vertigineux défilé de plans que procurait cette "figure de rhétorique" (7).

Que suggère l'évocation d'une telle possibilité si on la prend au sens littéral ? L'éventualité la plus généralement envisagée, c'est l'holocauste nucléaire. Mais la rhétorique de la "dissuasion" n'est-elle pas venue à bout de ce qui ne serait plus qu'une grossière psychose ? Tout de même, pourrait-on prétendre que son irruption dans la réalité, il y a près de 35 ans, à Hiroshima, aurait porté ses fruits d'amère sagesse ?

Ou alors, on pensera au gigantesque sursaut géologique : tremblements de terre, ras-de-maré, éruptions volcaniques, effondrements de continents. Le temps de rendre cette loufoquerie à ceux qui paraissent s'en délecter beaucoup, disciples de Cayce ou témoins de Jéhovah.

A la façon dont se fait la vision en moi, je n'ai guère le choix : aucun possible n'est à écarter. En disant cela, je laisse entendre qu'il importe surtout de ne pas laisser échapper l'essentiel. Je ne saurais admettre, de ma part tout au moins, qu'on repousse négligemment, comme de vulgaires épouvantails, ce qui forme, dans l'esprit du temps, les *figures-symptômes* d'une enveloppante *menace* qui cerne l'humain et l'atteint jusque dans son germe, dans l'intégralité de son phylum. Cette menace, elle, est-ce que j'aurais le droit de la déclarer *fictive* ? Tout ce qui tient tête en moi à l'aveuglement m'intime d'en accueillir le corrosif travail, à seule fin de traquer, dans son repaire, le sans-visage aux mille masques truqués, perfidement égarants.

Cette idée, habituellement utilisée comme valium, que

la catastrophe n'arrive qu'à ceux qui l'on appréhendée avec une fervente terreur, cette idée ne mériterait-elle pas un plus soigneux examen ? Si elle s'était infiltrée et fixée massivement au coeur des consciences humaines, ne faudrait-il pas en attendre un effet redoutable ? Au coeur, dans l'obscur noyau pulseur... oui, c'est bien en moi que j'assiste au ravage, que je n'arrive plus à mesurer toute l'ampleur d'un mal dont la révélation me ramène aux strates d'être qui rive l'individu à son indissoluble solidarité avec l'espèce.

Ce que je repousse, c'est la pose dédaigneuse d'une *raison* qui s'est gravement discréditée. Compromise avec le pouvoir, avec la violence, avec le mensonge. Et qui, aujourd'hui, abdique dans la mélancolie artiste et irresponsable de ses analystes-nécrophages. Avec la complaisance d'un vieux singe qui, ému par la grandeur déchu de ses effets, s'abîmerait dans leur minutieux démontage. Façon de célébrer toujours ses préjugés, d'en tirer un somptueux suaire, d'étaler, comme des bagues, pour la beauté du geste, toutes les excuses disponibles à l'aveuglement définitif. *De se détourner du devoir d'à présent.*

Bien sûr, je ne veux basculer qu'en avant : dans le *transrationnel*. Je m'y prépare le mieux possible, je me prête aux inévitables *indéterminations* (les fulgurations sont aussi des tourments) qu'apporte toute ouverture sur le Non-encore-connu. Et je dois bien m'attendre à la malveillance de ceux qui me jugeraient, sans examen, la proie d'un trop apparent délire.

Aucun possible n'est à écarter... je vois un écart constamment s'agrandir dans la conscience, qui se fait en moi, de ce temps et de ce monde. Un écart qui ne sera pas comblé à coups de considérations raisonnables/rationnelles. Aux impératifs de la rigueur chercheuse, il faut un nouveau pivot; inventer, à vue d'abîme, les nouvelles mesures.

L'écart entre la grandeur de ce qui nous menace et l'état, en comparaison dérisoire, des habituelles ressources de pensée et d'action, du fallacieux confort "athée" dont nous héritons, voilà très précisément la nature du trou qui, du centre de mon organisme-conscience, avale et dissout à mesure toutes les stratégies persuasives de la

confiance "moderne", laïque, matérialiste, en l'homme, qu'il m'arrive encore, par réflexe, d'ébaucher. Comme si on pouvait encore faire confiance à de l'équipement détraqué.

L'idée que cet homme "moderne" aurait encore en lui la capacité de se ressaisir et de maîtriser son destin, cette idée est périmée. Une croyance. Le vacillant mirage, le dernier, de la raison. Cet homme moderne, ces empires et ces masses, cette géo-politique du gavage et de l'extorsion, cet homme tenu en otage par ses propres prolongements, enchaîné à la quantification despotique de ses appétits et de ses rêves, à quelle ressource, en lui intouchée, pourrait-il se "ressaisir", s'arracher au servage qu'il s'est valu au terme de son euphorique et tapageuse marche au progrès ?

Si cette ressource est, en principe, encore accessible, n'y a-t-il pas toutes les chances qu'elle soit méconnue, et, à peine entrevue, rejetée avec aversion ? Le moins que je puisse en dire, en ce moment du parcours textuel, c'est qu'elle commande un courage dont bien peu semblent capables.

L'écart grandissant entre la faiblesse, l'irresponsabilité de l'humanité contemporaine et les forces de destruction qu'elle ne cesse d'accumuler à l'horizon de son devenir, cet écart révèle, comme d'ores et déjà enclenché, l'effet *terminal* d'un processus de liquidation.

Je ne vois qu'une candeur perverse dans la confiance qu'on peut encore accorder à quelque chose comme "l'équilibre de la terre". Pauvre façon d'émousser l'attention, de décourager la vigilance. Ce qui menace l'espèce humaine ne peut être réduit au conjectural cocktail nucléaire. C'est là une enveloppe *extérieure* : à s'y tenir, on se croiera fondé à faire appel à une "bonne volonté" qui, elle, serait toujours intacte. Illusoirement, car la menace qui pèse sur l'espèce, c'est le *pourrissement du désespoir*.

Certains penseurs détaillent, avec la sophistication du meilleur cru, les résultats spéculatifs de *la mort de l'homme*. Héritage du nihilisme nietzschéen. Savent-ils qu'ils ne font que disposer ainsi des écrans de dentelle intellectuelle sur l'abîme ? Sans doute, faut-il accorder à certains le

mérite du cynisme et la passion de la curiosité. Mais que penser de l'inconscience tranquille et studieuse de suiveurs dont l'ambition est de ne rater aucun thème à la mode ?

Les horreurs d'une guerre planétaire, de la famine, de la désorganisation de toute société civile, etc., tout cela ne doit être tenu que pour des *retombées*, à caractère effectivement conjectural. A ce niveau, le jeu de computation des stratégies du possible peut disposer de tout un éventail de paramètres probabilitaires. Les diverses figures de l'extermination ne sauraient me distraire de l'essentiel. Je pourrais, écartant tout pattern de tueries massives, évoquer en sens divergeant le parfait ordre concentrationnaire d'une société d'esclaves bioniques. La paix de Thanatos.

Ce dont je suis certain (compte tenu d'une ultime et improbable ressource), c'est de l'horreur équivalente de tous ces futurs. Je ne détache pas ma vue du trou noir qui forme leur commune racine. De partout, j'observe et je recueille les *signes* (une riche variété) du processus mortel : l'espèce, l'anthrope, massivement, a cessé de croire en lui-même. Il désespère de lui-même, il cède de plus en plus à l'effondrement de sa stature interne, spirituelle. Le récent holocauste de Guyana ne tirerait-il pas son plus pur effet de consternation de valoir, déjouant tous les codes disponibles, comme symptôme *préfiguratif* ?

Dans l'affirmation exclusive de sa sphère d'absolue autodétermination (le trait spécifiquement "moderne"), l'humain occidentalisé ne rencontre plus que des ruines, de l'enténébrement. Le dernier appui cède. Et les splendeurs de la fin commencent de paraître. Car, au progrès du désespoir, correspond le sursaut de tous les appétits — la recherche des extrêmes *compensations*. Tous les déchaînements, de l'obscène au sublime. Certains tentent de mesurer l'ampleur du phénomène, la plupart suivent d'instinct, sans chercher à comprendre ("fuck the world") ce qui stimulerait bien inutilement leur angoisse. Voici venu le temps des "derniers hommes" (Nietzsche). Tous se promettent, chacun selon ses fantasmes, l'assouvissement sans limite que peut se permettre l'imprudente résignation du condamné. Et je n'excepte pas de ce banquet la

consommation de terreur religieuse qui commence à faire tache d'huile.

Les splendeurs de la fin, le prestige sans égal ("star-system") des *divertissements* contemporains. Produits de décomposition de toutes les "valeurs". Mirages, anesthésie, chirurgie plastique, implantation de greffes sur un cadavre. L'euthanasie comme suprême levier des gouvernements.

La perte du sens, et la dégradation de la vie. Présentement. Le choix des armes, des poisons, n'est qu'une simple question technique. L'espèce est gagnée par une pulsion suicidaire. Sous l'effet du désespoir, les humains se tourneront les uns contre les autres : la féroce concurrence d'égos avides,

déliés de toute allégeance à un commun radical anthropique.

9

Je me rappelle, en ce moment du texte, que j'expose et produis une sorte de rapport de laboratoire, une "communication" à des chercheurs; qu'il s'agit de l'élaboration d'un savoir, d'une gnose...

Il convient d'être posé.

Présentement, nous sommes en train de recueillir toute notre force spirituelle.

Je parviens peu à peu au lieu de la *ressource* (de ressaisissement), mais, pour l'instant, je la tiens en réserve hors du texte. Cette parenthèse me donne tout juste le temps de signaler que je ne suis pas, en définitive, inspiré par le désespoir mais par la confiance. C'est en cela qu'il m'est possible d'envisager toute l'étendue du désespoir.

La tournure des textes fait elle-même partie de l'expérience, de l'accroissement de savoir recherché. Les emportements que provoque en moi l'examen du processus apocalyptique doivent être tenus, eux aussi, pour des effets de ce processus.

Le point de départ du texte, ne serait-ce pas le plus simplement du monde une question de *dignité* ? La dignité

qui commande de faire résolument sa part pour arracher l'espèce humaine aux forces d'oppression et de destruction *endogènes* qui la menacent. Pour délivrer l'Anthrope, le Fils de l'Homme. N'être pas tout entier saisi par ce devoir d'à présent équivaldrait pour moi à un suicide spirituel. Face aux sceptiques, je ne me sens pas le besoin de prouver des évidences. Et, par ailleurs, je ne m'imagine pas que mon devoir humain soit réductible à une "cause idéologique", même si je n'ignore pas que mon texte puisse être continuellement investi par de l'idéologique. Et ce n'est pas l'une des moindres pulsions qui le parcourent, et le relancent, que celle de dissoudre toujours mieux cet insidieux parasitage. Le lecteur et le scripteur ne font-ils pas ça ensemble ?

Voici. Depuis le début que je cherche à décrire, à produire l'équivalent textuel d'un *mouvement* intérieur à ma conscience, mouvement en quelque sorte spontané, et qui informe en son entier la position qui est la mienne par rapport à la question politique globale, à la question *anthropolitique*.

"Comment lutter contre le Système ?", telle est la forme la plus courante, la plus efficacement connotative et incitative, qu'on donne à cette question. Alors, il me faut bien reconnaître la naïveté de cette formulation; et mon complet retrait d'adhésion.

Le mouvement intérieur dont je parle est un *déplacement* de la question, déplacement qui s'impose à moi. Quand il est avéré que tel chemin ne peut mener à la destination désirée, on en change.

Je sens que le texte pourrait maintenant s'orienter vers une sorte de dramaturgie, que je ne trouve pas forcément souhaitable.

Les "intellectuels de gauche" et les "militants révolutionnaires". Leur grande idée. Après la mort de Dieu et l'expulsion des rois, place *au* courant évolutif, à la *démocratie*. Mouvement se portant à ses paliers successifs grâce aux secousses révolutionnaires, contractions d'accouchement. Forme achevée de l'idéalisme moderne, "renversée" en accomplissement théorie/praxie : le matérialisme historique-dialectique (attribué à tort ou à raison à Marx !),

le socialisme frayant la voie au communisme. Et un éventail de positions, autour de la pivotale. L'histoire du mouvement : de la Révolution française à la décolonisation.

La production économique, le développement technologique, le progrès des sciences (humaines y comprises), la démocratisation. Ceci tenu pour la sphère, le lieu de l'humain ré-approprié. Et tout le reste à exclure : arrières-mondes, vestiges, superstitions. Tout ce "reste" à "réduire" à l'*immanence* de cette sphère. Seul et entier levier du devenir terrestre-humain : les hommes ne parviendront à la société idéale (au parfait mode de production) qu'en résolvant les contradictions graduellement distribuées tout au long de l'histoire. L'achèvement évolutif de la société humaine ne peut être atteint que par la compréhension grandissante du déterminisme historique et la praxis que cette compréhension permet de générer.

J'ai été projeté hors de cette sphère. J'en ai découvert la courbure *finie* : ce n'était plus qu'une *croissance*, celle de la raison moderne. Faire cette découverte équivaut à une chute libre vers le nulle part.

Tout ce qu'a édifié le *mental* occidental moderne — athée, matérialiste, scientiste — et qui forme la base de consensus naturelle, indiscutée, de tout "intellectuel de gauche". Que ne sauraient dissimuler toutes les sophistications de la critique aux prises avec tant de "trahisons historiques".

Tous les parcours, séquences, projets, théoriques ou pratiques, fondés sur cette base — ceux que je fais, ceux que je vois faire à d'autres — se détraquent, se disloquent, tournent court. Mesurés au défi *anthropologique* de ce temps. Aussi multiples et complexes qu'ils soient, ils ne font pas le poids, ils s'avèrent inappropriés, trompeurs, inaptes à faire progresser quoi que ce soit de décisif. C'est ainsi, si on attend d'eux, et d'eux seuls, la réponse, le devoir qui soit à la mesure de ce qui nous défie.

Il y a présentement de puissants mouvements qui emportent on ne sait où les sociétés humaines, et il y a tout ce corpus de savoirs modernes, ces habitudes mentales, toute cette sophistication théorique ou stratégique, et... ça n'a plus aucun rapport.

Je dis simplement qu'il m'est désormais impossible de faire confiance, d'accorder crédit. Pourtant je ne m'associerai pas aux "déconstructeurs" de la raison moderne. C'est savant, perspicace — et s'achève en une brillante diversion.

Il se peut que je ne parvienne pas bien à rendre compte avec toute la précision souhaitable du déplacement de la question anthropologique. C'est malaisé. Il me faut tellement *reculer* dans la pensée. Et la densité de confusion qui affecte l'exercice contemporain de la pensée me paraît souvent insurmontable. Ce n'est plus avec l'outillage théorique accumulé, ce n'est pas de l'intérieur de ce champ mental que j'espère trouver le levier qui m'affranchisse de la confusion, de l'impuissance, de l'irresponsabilité grandissante des jeux intellectuels qui agrémentent la chute de la raison moderne. Les plus raffinés ne s'appliquent-ils pas à faire voir que nos théories ne sont plus que des fictions (Lyotard, Baudrillard) ?

Je prends congé.

Je cherche un pivot. Dans l'absence reconnue d'appuis, dans une sorte de ré-ensauvagement, dans de l'endogène balbutiant mais résolu à trouver le véritable radical anthropique.

Mais dans cet inconfortable déplacement, reste un point majeur : *l'immanence de la conscience humaine à elle-même* — l'acquis spécifiquement moderne. Les anciens chemins sont impraticables, du moins si l'on s'imagine pouvoir tout bonnement y *régresser*. Que quelque chose, même du plus lointain passé, refasse pour nous résonance, ceci est une autre affaire. Ce que j'entends, ce que je pressens, bouge tout de même *en avant* : le lieu du Sans-Figure, où des "traces" (Bloch) de tous les siècles vont s'y recueillir en un *Sceau*.

Le *transrationnel*, à chercher, à trouver au coeur de l'immanence humaine... Mais comment ?

Du XIX<sup>ème</sup> siècle, c'est moins aux "maîtres-penseurs" qu'à certains poètes que je me découvre rester fidèle : Hölderlin, Rimbaud... une lignée tenace. "Proche et difficile à saisir le dieu", ce fragment seul, c'est assez pour que soient ultimement nulles et non venues certaines "réductions" dialectiques à la Feuerbach. Car, dans ces quelques mots, persiste l'irréductible noyau porteur de l'espérance humaine, héritage de la Vie.

A l'héritier des poètes, à Ernst Bloch, je dois aussi beaucoup : pour l'exercice de la vigilance, et le raffermissement de la confiance, élevée à la hauteur d'une *méthode*, qui soit l'instrumentation d'un *devoir*.

Car il y a un point d'appui. Une fois reconnu, il ne s'agit plus que d'en dégager le socle de tout l'inutile, de tout ce qui *a servi*, peut-être, mais qui, à présent, ne ferait qu'entraver la marche. Il n'est pas facile de discerner l'orientation, de s'y fixer, quand c'est vers ce qui ne s'annonce que par-delà l'inconcevable, l'infigurable. Tant d'âmes charitables voudraient me décourager, au jugé d'apparences que je veux bien reconnaître déconcertantes.

On ne parvient pas au savoir que par le cortex, mais aussi par le coeur. Ce savoir du coeur, est-ce qu'on prétendrait sérieusement le rétrécir en sentimentalité, en ressassement d'approximative sagesse "privée" ? Plus que jamais, c'est l'impératif d'un savoir à la fois transformateur et universel qui me fait reconnaître et adhérer à l'attraction du coeur. Là, le critère, le pivot, le point d'appui, la ressource, l'inaliénable radical anthropique — cette pierre "qu'ont rejetée les bâtisseurs" et qui va devenir "pierre d'angle".

Le passage-rupture de ce qui meurt à ce qui va naître pourrait-il être, en dernière instance, interprété comme substitution de "modes de production" ? Le *nouveau* mode de production ne représentera-t-il pas un bouleversement conceptuel et praxéologique tel que la fameuse appellation en paraîtra elle-même inadéquate ? Ne faudra-t-il pas penser : "mode de..." ? C'est trop certain que, pour l'instant, les désignations font défaut, les matrices

conceptuelles ne sont pas disponibles. En tout cas, je doute qu'en ce temps-là on s'appuie sur le *phénomène* de la production (économie) pour concevoir la relation dialectique-constituante entre l'Anthrope et la Nature, et, dans l'Anthrope, entre l'individu et l'espèce.

Dès maintenant, le privilège théorique accordé à la "production", la chose comme le concept, commence d'apparaître comme le fait d'une position idéologique. L'idéologie caractéristique de l'homme "moderne" ("capitaliste", "impérialiste"), avalisant le projet d'*exploitation* et de *domination* technoscientifique de la nature terrestre — une *agression* dont l'action en retour sur le tissu humain et planétaire nous permet d'évaluer le prix.

Dans ces conditions, l'*émergence du nouveau rapport anthroponaturel* — qui sera d'harmonie et non de domination — ne pourra s'opérer qu'à travers la "catalyse" apocalyptique. Un dur consentement est exigé de nous.

## 11

La dégradation de la vie, la détérioration de la fibre humaine. Le point de non-retour a été franchi. Prise dans sa masse, l'actuelle espèce humaine est sur le point d'être précipitée au coeur de la crise apocalyptique. Le terme en vue, inévitable.

Je ne suis pas en train d'écrire des "prophéties", ni même des pronostics. Ce futur, c'est le présent. Le présent est une agonie. J'évalue l'ampleur d'une *rétroaction* déjà en cours, qui procède de toutes les forces de destruction accumulées.

Ce que je discerne, au terme, ce n'est pas quelque chose comme l'extinction de l'humanité, mais un *passage* si bouleversant qu'il équivaut à une MUTATION. Ce mot, si j'en fais un usage métaphorique, ce n'en est pas moins en "transportant" tous les aspects du sens littéral, qui est celui de la biologie : "variation brusque d'un caractère héréditaire dans une espèce ou une lignée". Variation brusque, sinon dans l'ordre biologique (?), en tout cas dans l'ordre anthropologique ("culturel", social, historique).

Je ne décris pas présentement les résultats éventuels de cette mutation; je ne dis pas que je suis dans le secret de je ne sais quel dieu. Mais je dis que j'en subis les premiers effets, et ça, je tente d'en rendre compte le mieux possible.

Les premiers effets, ils ne peuvent être que de destruction — mort du "vieil homme" : c'est en moi que je retracce l'inexorable progrès de la rétroaction apocalyptique. Je suis arraché au révolu, à ce qui n'est plus que ruines, à ce qui bientôt aura cessé d'être la figure humaine connue : je suis avalé par le trou noir, par le cratère métamorphique. Rétrogradation au non-humain. En un autre type de langage, cela peut être dit : effets de l'extrême nihilisme.

Je ne dénombrai certainement pas des bizarreries.

Déjà, en plusieurs sans doute, l'effet *axial* de la rétroaction apocalyptique condense toute la psyché sur le retrait résolu au radical anthropique, à la matrice phylétique. Oui, comment appeler ça autrement ? Tous les ancêtres, alertés, s'éveillent en moi. Je n'ai plus d'âge — le très vieil embryon ré-enroule toute ma mémoire.

**Résorption, en son noyau, de la ressource humaine.**

Reflux de tout le manifesté, devenu compost, pour une réintégration aux pures latences du génotype. "L'ombilic des limbes" (Artaud). Oeuvre au noir.

Je tente en ce moment de signifier *l'opération cruciale*, décisive, de renversement, qui est le contraire structural de la dissolution apocalyptique au moment où celle-ci va s'accomplir. L'opération par laquelle, en un certain nombre d'individus qui s'y livrent sans réserve, l'espèce pourra *passer à travers* le feu transmutateur et se régénérer. Produire le Fils de l'Homme.

Cette opération est au plus haut point inconceptualisable. Et pourtant, elle s'impose du coeur de l'expérience vive. Je ne peux que constater : elle ne parvient à la conscience que constellée des plus antiques symboles.

“Cependant c’est la veille. Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle.”

— Rimbaud, *Une Saison en enfer*

“Car au lieu du péril croît aussi ce qui sauve.”

— Hölderlin, *Patmos*

*Attendre*, ne pouvoir rien faire d’autre. Après s’être assuré, combien de fois !, qu’on ne pouvait faire mieux. Et je veux dire que, quoi qu’on décide de faire, c’est encore, c’est toujours attendre. Alors, ne faut-il pas éliminer tout ce qui distrait de l’attente ?

Une attente *active* — la synthèse de tant d’élans contenus/intensifiés (“explosants-fixes”, Breton), portés au dur faisceau du guet. Fouiller l’obscur présent, repérer la fugitive *tendance* rénovatrice, transfigurative. Pour soi ? Mais non, pour tout le pan de monde, le bloc d’humains auquel on est pris, cellule palpitante, ouverte de toute sa membrane à la filtration secrète de ce courant, au filon dérobé de ce qui cherche à naître en s’arrachant à ce qui meurt.

Attendre que *ça* finisse, parce que rien ne pourrait empêcher la liquidation de *ce* monde.

Pas l’engourdissement résigné, mais bien le redoutable retour de hâte, d’impatience — oui, qu’on en finisse ! Certains, des jeunes surtout, n’en peuvent plus, et ils craquent. L’inaispaisable tourment de ne pouvoir encore se saisir de l’entrevu. Mais l’attente active, c’est aussi pouvoir contrôler l’impatience sans en gêner la ressource.

Des jours et des jours, interloqué, hagard. Puis connaître, par moments, une étrange paix, balancé entre la torpeur et l’éblouissement, la tête renversée dans un ciel blanc, la sueur au front, gagné à un improbable espoir. Et ces instants-sommets, hors de tout le dérisoire, où le rapt tonique de la vision fait s’évanouir le doute.

Attendre, je veux dire à la fois : s’être résolument *retiré* de toute agitation et s’affermir dans la station du guet, *veiller*. Un entraînement de sentinelle, d’éclaireur.

Par rapport à ce qui n'est plus que du vide, je fais le vide. J'évalue froidement l'étendue des ruines. Je pars. Je n'aurai pas un regard en arrière. Entre ce qui bientôt ne sera plus et ce qui n'est pas encore, en ce cruel hiatus d'à-présent, je veux un partage net. J'appends à trancher. Au plus dense de la nuit, j'affûte le couperet de l'aube.

J'ai gagné la lisière du désert grandissant. Je suis un étranger. Mon visage s'imprègne de couleurs inconnues, des lueurs du temps d'*après*. Je peux me dire saisi et possédé par la vision. Je sais comment je renaîtrai *là-bas*, et accueilli par quels peuples, associé à quel recommencement du monde.

Comment pourrais-je vouloir autre chose que faire place, en ce fragment de monde que je suis, à l'irruption de ce qui va commencer ? *Témoigner*.

Dans un épisode du conte de Goethe, "Le Serpent vert", un faucon s'élève, un miroir entre les serres, assez haut pour capter la première percée d'aurore et la réfléchir vers les ténèbres au-dessous. Témoigner au faite de l'attente active.

Toute la volonté — force de pensée et force d'action — toute la volonté d'affranchissement, de transformation, se consacrer au rigoureux devoir de la maintenir *intacte*, en la délivrant du révolu. Plutôt vaciller dans l'indéterminé, dans l'ineffable, que de reculer. Se heurter aux chiffres clos, mais le corps arrimé aux déplacements de l'incertaine frontière. Et parvenir à retransmettre, comme on peut — rares, morcelés, déconcertants, qu'importe — les *signaux* parvenus d'un au-delà de ce temps d'agonie et qui est la patrie humaine réappropriée.

## NOTES

1. *Le Principe Espérance*, tome I, Gallimard, "Bibliothèque de philosophie", Paris, 1976, pp. 264-267.
2. *Oeuvres complètes*, tome VII, Gallimard, Paris, 1967, p. 150.
3. *Trous noirs, l'explication scientifique de l'univers en contraction*, L'Étincelle, "Grands débats", Montréal, 1978, pp. 193-194.
4. *Extrême survivance, extrême poésie*, Parti pris, Montréal, 1978, p. 144.
5. *Aspects de l'alchimie traditionnelle*, Les éditions de Minuit, Paris, 1970, pp. 105-106.
6. Sur cette notion, l'on pourra se référer aux ouvrages de René Guénon, notamment *La crise du monde moderne* et *Le règne de la quantité et les signes du temps*, tous deux publiés chez Gallimard, "Idées".
7. "...la métaphore (cette figure de rhétorique rend beaucoup plus de services aux aspirations humaines vers l'infini que ne s'efforcent de se le figurer ordinairement ceux qui sont imbus de préjugés ou d'idées fausses..." *Les Chants de Maldoror*, chant quatrième.

The following is a list of the names of the persons who have been elected to the office of Justice of the Peace for the year 1900. The names are given in alphabetical order of their surnames. The names of the persons who have been elected to the office of Justice of the Peace for the year 1900 are: [illegible text]

## Petite histoire d'une question

---

L'idée d'une question adressée aux poètes — au lieu d'une table ronde sur la poésie comme nous avons d'abord prévu — est venue de Roland Giguère. "Quels sont les possibles de la poésie", suggère-t-il de demander. "Dans le Québec d'aujourd'hui", précise Miron. La question ainsi formulée est envoyée à une cinquantaine de poètes, parmi ceux qui ont publié au moins un recueil dans les cinq dernières années. Nous avons tenté de rejoindre à la fois les nombreux lieux de poésie (Hexagone, Herbes rouges, Noroît, Estuaire, La Nouvelle Barre du Jour, etc.) et les diverses générations de poètes en leur demandant de répondre brièvement (une ou deux pages dactylographiées). Les textes nous sont parvenus, variés : nous croyons qu'ils constituent, par leur diversité même, un témoignage éloquent sur la situation actuelle de la poésie au Québec. Nous les reproduisons in extenso et par ordre alphabétique. Au lecteur de tirer ses propres conclusions.

Lise Gauvin  
Gaston Miron  
pour le comité de rédaction

“Le poème, ici, a commencé  
d’actualiser  
le poème, ici, a commencé  
d’être souverain.”

Gaston Miron

## Michel Beaulieu

---

### QUI SE SOUVIENDRA DE NOUS . . .

La poésie n'a d'autre avenir que celui de l'humanité. C'est en ce sens que la question me semble mal posée. La réduire à ses "possibles dans le Québec d'aujourd'hui" limite sa portée tant dans l'espace que dans le temps. L'histoire nous apprend que les nations se font et se défont. Le futur de l'humanité dépend de la prise de conscience que l'*Homo sapiens* est une espèce vouée à sa propre perte. Tant que nous n'agissons pas directement en fonction du mieux être collectif, nous sommes condamnés au balbutiement inconséquent. D'ici peu, la planète ne suffira plus à nourrir ses enfants. Tous les "ismes" ne font que noyer le poisson sous les mots. Tôt ou tard, il faudra bien que l'espèce en vienne à des solutions extrêmes, ce qui signifie pratiquement la destruction et la limitation rigoureuse des naissances. La poésie n'aura jamais de "possibles" si l'humanité ne parvient pas à vivre non pas sa diversité mais son unité. Pour ma part, je vis sans espoir et sans illusions. Nous vivons en ce moment même l'impasse évolutive. Il est "possible" que tout soit en vain.

. . . DANS CENT MILLIONS D'ANNEES

## *Claude Beausoleil*

---

Promenade du texte :

et alors on parle on dit ce que l'on décide de dire et alors  
on avance dans ce jeu on pourrait tout dire oui mais enfin  
la problématique la problématique :  
le texte défonce la niaiserie  
il sort du tiroir  
il rit du terroir  
il s'enfuit s'enlise et se préconise  
on pense qu'il exagère  
on lui donne de l'hermétisme  
il reptile  
le style n'est pas gêné  
il a tout lu  
il va tout écrire  
Amérique France Népal Vancouver  
on prend le jet de l'avenir  
le ticket est d'aventure  
la neige n'est pas la fin de tout  
et le pays est une affaire réglée  
le texte sort un peu  
et sa promenade effarouche  
il parle du sort du corps du jeu du multiple du vécu du  
théorique  
il enjambe le réel il s'amuse un peu il est en forme  
tout se peut  
tout s'écrit  
: vous parlez de quoi au juste  
: vous êtes vraiment intéressant  
: vous faites un peu historique mon cher

/ les granges sont moins solides que les buildings  
/ New York m'intéresse plus que Drummondville

.....  
il faut tout lire  
il faut tout écrire  
il faut tout délire  
.....

le texte moderne est urbain  
la poésie québécoise sera folle ou morte  
la ville comme secousse ultime  
s'y couler comme du béton  
et que l'explosion Métropolise la pulsion de l'enjeu  
on joue beaucoup  
les Bars ferment tard  
on est internationaux  
le Maric parle derrière l'exotisme vital  
on se déplace

LA POESIE QUEBECOISE NE TIENDRA PAS SA  
PLACE

(ne pas oublier de fuir la simplicité rabougrie)  
(OPEN : les portes battent le temps du verbe)

## Jacques Brault

---

La poésie ne se manifeste qu'à la faveur du poème, qui peut prendre toutes les formes imaginables ou imprévisibles. Ce n'est pas qu'une affaire de langage, on le sait, la vie en poésie se passant comme une autre vie dans cette vie même.

L'existence quotidienne ne nous refuse pas les possibles poétiques; les poèmes y naissent davantage de notre accueil que de notre volonté, de notre attention que de notre industrie. Si nous percevons leur étrangeté lointaine, les choses les plus simples et les plus immédiates ouvrent dans notre corps et notre esprit une béance d'étonnement. Mais on nous force maintenant à préférer les certitudes idéologiques aux angoisses amoureuses. Le poème nous tombe des mains et la poésie rentre sous terre.

Quant aux "possibles de la poésie dans le Québec d'aujourd'hui", ils me semblent à l'image de ce que je viens d'évoquer. La poésie langagière a été pour beaucoup, ces dernières années, la grande prétentieuse ou la pauvre fofolle d'une médiocrité sémantique d'ailleurs fort rentable si l'on en juge par les catalogues de la mode.

Je crois qu'un poète-écrivain n'a d'obligation qu'envers le langage qu'il a choisi et qui l'a choisi. Cette liberté engagée sur parole exclut l'attente d'une reconnaissance ou l'alibi d'un service rendu. Le vrai, le seul possible de la poésie, je le devine dans les mots de chaque jour et de chaque nuit, dans nos *lieux communs*, singulièrement désertés par la musique de l'âme : le silence (que l'on confond avec le mutisme, comme l'extase avec l'hébétude).

Mais je garde bonne espérance malgré tout. Justement parce que la poésie, à mes yeux, figure le *malgré tout* fondamental. Jeunes et vieux, les ouvriers du langage, ici, n'ont pas encore déposé leurs outils. Ils ne parlent pas toujours juste, notre temps se moque de la justesse comme de la justice, mais ils parlent et surtout ils écoutent, ils apprennent à savoir qu'ils ne savent ni plus ni mieux que les autres. Et parfois, l'instant d'une tendresse très ancienne, ils chantent. Alors, on dirait que tout est possible.

Yves Boisvert

---

## Nous, les artistes du langage

Coincée entre un langage poétique relevant d'une science ethnographique sentimentalisée, à sujet phantasmé, à finalités socialistes et un formalisme collectiviste alimenté par de l'os quantifié dans le style fin-de-siècle bouché des deux bouts par du stock idéologique la génération dans laquelle on m'a placé marche de force; une vraie *farce*.

Ca fait 4 ans que je parle au nom de quelques autres comme si le syndicalisme théorique avait empoisonné les discours humains depuis l'image du hasard jusqu'au concept rigoriste. A matin, je parle sans personne aux alentours. Personne pour autoriser, interdire, valider ou invalider ce que je vais écrire. Le Québec a toujours écrit en cachette, par loisir, pour faire semblant. Les artistes véritablement dangereux ont été tenus en dehors des réseaux officiels de la diffusion ordinaire. Il existe donc un possible au langage artistique québécois : l'avènement de son *nomadisme* tétravalent (historique, géographique, sémantique, phonético-morphologique). Une perception telle du ridicule des lapsus de cérémonie, du dérisoire politique, du caricatural éducationnel, du risible réalisme quotidien qu'aucun corps vivant en société ne puisse prendre racine dans quoi que ce soit de sérieux. Quatre fois nomades de quatre manières toutes cent fois pires que n'importe quelle critique contemporaine. Pis que j'en voueille pas un vieux crisse venir dire que... la pouésie seras se ke nous zen feront... (le genre têteux qui rit tout bas quand on lit Gauvreau tout haut pour pas se faire regarder de travers par un sous-officiant de la députation culturelle au cours d'une

petite veillée comme on a vu le soir du buste aquinien, hein ?).

Autre possible : arrêter tout simplement de prendre le poétique pour un genre littéraire. Changer l'enseignement pour l'animation; changer l'apprentissage pour la révélation; changer le livre écrit pour l'espace ouvert du jeu des altérations de réalités. C'est pas possible ? Forcez-vous.

Autre

possible : lire tout haut et prendre au pied de la lettre.

Rire des chefs.

faire cracher sa dernière dent à la dialectique  
littéraire.

fabriquer un millier de panneaux à teneur poétique et les afficher aux abords des villages, des villes, des routes.

exiger du gouvernement qu'il tolère les accélérateurs de particules métaphoriques et synesthésiques tels que les hallucinogènes.

endisquer au moins une fois chaque poète québécois disponible.

diffuser sur les ondes de la T.V. canadienne une  
Nuit de la Poésie annuelle.

utiliser la langue québécoise à des fins psychiques de traversée de l'être inconstruit et non d'identification de la citoyenneté.

rompre définitivement avec les définitions générales du poétique.

rompre définitivement avec les définitions générales du social.

rompre définitivement avec les significations générales de l'être.

Il n'y a au Québec de possible pour le poétique que la possibilité matérielle de son écriture. Or, je ne chercherai jamais ici comme ailleurs d'autres possibles que ce qui en nie la *possibilité*, c'est-à-dire, son envers, c'est-à-dire, sa délirante *nécessité* mentale. Encore faut-il dire que je n'écris pas, je n'ai jamais écrit et je n'écrirai jamais pour

“signifier” mais pour me *soustraire* à l’immobilisme de ce que certains caves appelés “chefs” appellent la réalité de la vie. La presse nationale sert à torcher le cul de ceux et celles qui souffrent d’embonpoint existentiel. Le poétique n’a pas plus de place au pays que la gitanerie, l’illégalité, la maladie de l’esprit, la sauvagerie, et l’instinct de création des langages. Le possible est que nous, les artistes, nous ne vivions pas dans le même pays que les politiques, les intellectuels, les sportifs, les travailleurs, les chefs. Ce qui est contrôlable arrivera de gré ou de force, par la clarté ou par la bande. Nous, les artistes du langage, (je me conjugue au pluriel et je n’ai pas de complément) nous n’avons rien à faire avec vos logiques, vos notions d’histoire, vos calculs, vos peurs, vos pisses et vos microbes. Chers chefs du langage, je sais comme vous que le *possible* est une connotation du *stratégique* et que nous rions jaune parce que nous ne livrerons jamais le même type de combat. Possible ? What for who ?

## La poésie l'incroyable

La poésie dans le Québec d'aujourd'hui est peut-être la seule pratique qui nous permette de voir qu'hier n'est jamais gagné d'avance et que demain se joue à l'intérieur de nos portes, et qu'il y va de l'impossible à défendre pour rendre le souffle effectif, éventuel. Je pense qu'elle doit et devra décomposer toute unité qui scelle dans une entité sacrée le phénomène humain, le phénomène social, fissurer ce qui cherche à faire de l'histoire une marche linéaire où se concrétiserait "le" sens de la vie. Le travail du poète se doit d'affirmer que le sens de la vie est pluriel, multiple, toujours à construire, à inventer, à refaire, et qu'il y va d'une constante veille pour que rien ne se fige. Il doit réclamer avec force le droit de mettre sa pensée, sa sensibilité, au service des hommes et des femmes qui ne le comprennent pas, qui le comprennent le jour où ils conçoivent que tout peut encore arriver. Ouvrir ce qui était fermé, lutter avec le peuple entier pour que soit vu et entendu chacun des sujets qui le constituent, pour que vienne la démocratie populaire. Dénouer la complaisance des absolus, rompre dans un éclair les pouvoirs qui finissent toujours par devenir des familles entretenant les peurs, les soumissions, les cultes. En ce sens, la poésie n'a pas de territoire, elle les fonde, elle prouve qu'il y a la perpétuelle fondation des territoires. Elle n'habite pas un pays, elle participe à part entière à son émergence. Elle voudrait désobéir à tous ceux qui souhaitent que le temps s'arrête, ou recule, ou recommence. Il nous faudra bien découvrir en elle les matériaux des nouveaux rythmes, les voix d'un

nouveau sujet qui là et ailleurs, aujourd'hui et hier, pour demain, manifeste son isolement comme la plus grande des solidarités, celle qui ne cherche pas à camoufler les contradictions qui la travaillent. Si l'écrivain souvent regarde à distance, nous interpelle de loin, considère les choses depuis un autre lieu, c'est qu'il n'accorde aucune vérité définitive aux valeurs et aux sentiments qui pour des raisons obscures, des raisons d'amour, s'efforcent de tout conserver comme avant, de faire que ça participe obsessivement et de manière inavouée aux souvenirs d'enfance de l'humanité. Il se moque du calfeutré, du préservé, de l'indélogeable. Il y aurait donc pour lui de l'incroyable, il y aurait donc pour lui des désirs plus forts que les interprétations. En cela il sent les libertés comme la condition première des libérations, les regroupements comme ce qui continue et met de l'avant des actes inouïs qui s'expriment de partout. Que peut la poésie, maintenant, en cette terre de Québec ? Signifier qu'il y a des trous, des manques, des restes, se battre contre toute forme de suicide, prouver que la parole singulière, le geste surprenant, sont quand même des faits objectifs que l'analyse pourra tenter de cerner, expliquer, rendre plus accessibles. Je parle bien entendu de cette poésie qui réussit à briser ou secouer tant soit peu le carcan des contemplations narcissiques et familialistes, je parle des poètes qui, consciemment ou non, s'investissent des élans de leur époque, réalisant par le poème que la mort est la prémisse de toute vie. En somme il y a des conjonctures et des êtres imbriqués, tiraillés par leurs différences, et il n'est pas question pour moi d'utiliser, de compartimenter la poésie, de l'engager, de la désengager, de la faire mimer. Je ne peux que combattre pour qu'elle se vive sans interdire ou forcer à choisir, pour qu'elle combatte elle aussi. L'auteur doit s'atteler à l'ouvrage depuis les forces vives qui s'agitent en dehors de lui, à travers lui. Effritement des formules, désagrègement des rites, flux et reflux, océan des populations, débuts toujours étonnants de l'histoire, des histoires, irruption du sujet contre les dieux qui nous envoûtent. La poésie dans le Québec d'aujourd'hui peut son étrangeté garante de la richesse et de la diversité des nations, peut son inquiétude

comme point de départ pour consolider les plus belles certitudes. *Laissons-nous imaginer l'inachèvement du monde.*

## *Pierre Châtillon*

---

En approchant de la quarantaine, un homme doit faire un choix : ou il continue sur sa première lancée et ne tarde pas à tourner en rond ou il opte résolument pour une remise au monde.

Pour ma part, j'achève en ce moment de fermer la porte sur ce que j'appelle désormais ma première vie. Ma naissance dans le Québec d'avant 1960 fut un échec et j'ai bien failli périr mais au lieu d'abdiquer je consacre toutes mes énergies à me recréer nettoyé du passé. C'est moi, cette fois, qui accouche de moi et je serai enfin celui que j'aurais dû être. Je fus le poète des cris, je serai celui du chant, de l'Harmonie. Après tant d'années de haute lutte, je n'en suis qu'au début d'un univers à inventer : l'univers de Pan après celui de Prométhée.

A dix-sept ans, en révolte contre l'âge de l'os du jansénisme québécois, j'ambitionnais de vouer mon existence à créer une somptueuse fête du rêve et des sens, à chanter le triomphe de la joie mais j'avais sous-estimé les forces noires. Dans une société qui valorisait le pur et la mort, je me suis mis à crier de rage contre les puissances d'étouffement et j'ai bien failli m'épuiser à massacrer avec des haches de soleil le grand corps blanc de la mort. Mais voici que, petit à petit, je me remets à naître, neuf. Voici que, contre toute espérance, je commence à écrire ce que je rêvais d'écrire à dix-sept ans. Je vomis mon passé et j'ouvre grand les bras à la lumière du futur. Jamais, pour moi, la poésie n'a été autant possible qu'aujourd'hui.

Cet homme neuf qui naît en moi est un homme libre, débarrassé de son passé pourri — ce passé pourri c'est l'époque de la Grande Noirceur à laquelle, inconcevablement, un certain nombre de Québécois, en ce moment, semblent vouloir retourner... — et il entend demeurer libre. Les poètes de 1960 ont répété que nous étions des foetus qui se préparaient à naître. Il est temps maintenant d'assumer cette naissance et de faire preuve d'assez de maturité, déjà !, pour pouvoir affirmer comme je le fais ici : je suis un homme d'Amérique du nord qui refuse les émotions, les idées, les structures d'importation. Je ne permets pas que les Boileaux français viennent me dicter de quelle façon je dois sentir la Vie, je ne sens pas non plus la Vie à la mode des U.S.A., et je refuse de me confiner dans la thématique étroite du nationalisme. Je suis d'ici, ma sensibilité est d'Amérique, ma langue est le français, mais les grandes images qui veulent s'épanouir en moi, fleurs de chair et de feu, appartiennent à l'univers. Le Dynamisme qui daigne s'exprimer à travers moi c'est celui de la Vie et la Vie, elle, se meut en marge de toutes les catégories instituées par les hommes. Dans cette optique, il est une seule formule à laquelle j'ai toujours accordé du respect; cette formule c'est le Prince du Feu, Méphisto-phélès, qui l'utilise en s'adressant à Faust : "Toute théorie est sèche mais vert est l'arbre d'or de la vie."

La poésie a toujours été pour moi un besoin biologique, une possession. Dès le début, je fus envahi par un Autre, tyrannique, et il m'aura fallu du temps pour admettre que sous cet Autre se camouflait une puissance qui me dépasse infiniment et qui s'appelle le Dynamisme de la Vie. Alors je cède de plus en plus la parole à cette Force et plus je la laisse occuper tout l'espace, plus elle domine tout mon être, et plus j'éprouve l'enivrement de la liberté, car la liberté réside dans l'esclavage consenti au Dynamisme de la Vie. Désormais, je me livre en entier, nageur éblouissant mêlé aux houles de l'Océan, j'essaie de retrouver ma place dans les Grands Rythmes, je m'apprivoise au Mouvement. Et, danseur encore maladroit dans la Grande Danse du Temps, je sens vibrer dans tout mon être la certitude que la Vie est une fête qui n'a pas de fin.

## *Cécile Cloutier*

---

Il me semble que la poésie québécoise arrive lentement au bout du visible, du concret, d'une thérapie de groupe, d'une certaine forme de vulgarité exorcisante et que le pendule oscille désormais dans le sens de l'approfondissement, de la connaissance, de l'art.

Nous avons été sociaux, temporels, nous deviendrons plus individualistes, plus pénétrés de psychisme et plus pensants. Le politique étant maintenant politique et la société en voie de libération, nous pouvons nous permettre d'être inspirés par notre moi et par notre réalité d'écrivain. Notre rôle de prophète est terminé, ou, du moins, il prendra d'autres formes. Nous serons peut-être moins simplement émouvants mais plus intelligents. Après avoir assumé bellement et douloureusement notre histoire, nous nous tournerons vers une poésie d'imaginaire. Nous serons moins québécois, catholiques ou femmes, mais plus humains et plus unifiés. Il fallait crier nos souffrances, nos fantômes, nos névroses. L'écrivain se devait d'être un Messie. Il fallait dire notre pauvreté, notre aliénation, notre ignorance. Mais notre québécity est déjà passée de "Bonheur d'occasion" à "Kamouraska". Nous entrons en mutation. Nous cherchons davantage la perfection. Nous passons de la vérité, du témoignage, à la beauté, de la douleur à la paix. Et rappelons-nous que Phèdre ne fut pas française ni Hamlet anglais. Nous vivons la longue patience de l'écriture et une profonde libération qui portera bientôt son vrai nom de liberté. Nous sortons de l'humiliation par l'humilité pour arriver au triomphe, à la naissance et à la fête. Car, à toutes soifs, même à celles qui sont féériques, l'eau est donnée.

## Francine Déry

---

Yolande Villemaire a écrit dans un texte intitulé *La Grande Ourse, configuration du désir et de la peur schéma de la possession* : "Il faut savoir les obscurs objets du désir soumis aux conflagrations du politique."

Merveilleuse lucidité des poètes poseurs de mots-bombes. Terrorisme sain dans une histoire percluse d'obus de mémoire.

Au Québec, l'impossible sera castré.

Le poète québécois ne trompera pas son cri colonial. Et le je s'accordera au nous. Dans la fascination de l'urgence. Symbole ultime des connivences libératrices.

La poésie se vend assez mal merci. Mais le poète ne se vendra pas aux éléments d'ordre établis depuis des dogmes. La poésie québécoise point d'appui du mouvement évolutif. Comblera les vides des ventripotentes consommations. La poésie dressée derrière le peloton-plastique d'exécuteurs d'oeuvres.

Automne 1978 — Censure, dénonciation, injonction.

Ta poésie de femme québécoise délivrera sa *politique d'amour à poing nommé* via l'imaginaire et visionnaire. Poésie dérange, bondit, active. Toute propulsion littéraire au-delà des limites-spectres tracées par une prétendue souveraine majorité satisfaite créera l'angoisse du poète. Angoisse apprise aux marécages des nouveaux fascismes.

L'angoisse assumée dans l'extralucide.

Automne 1978 — Censure, injonction, religion.

J'ai re-mal au questionnement multiple de nos chères intempéries sociales, viscérales.

Faudra-t-il longtemps mordre la pâle apathie et croquer de la cervelle piégée afin de mesurer l'appareil de défense de leurs tristes peaux cibles.

## Lucien Francoeur

---

par ici  
poésie-poésie  
la "game" est lente,  
c'est une poétique de la vastitude qu'il nous faut.

(encore un projet d'analyse pour l'hiver '01)

pour une poésie grandeur nature il nous faut une politique de l'impossible à l'échelle. une poésie d'hommes et de femmes, de transexuels, d'*enfants d'abord* et de mutants surtout. les poètes de ce pays devront dépasser les conquêtes de l'espace, des regards et des jeux. travailler à une poésie intergalactique, immédiate et "cybernétique". qu'enfin on en finisse avec l'inhérence du lecteur au sujet de la lecture : qu'enfin le texte existe en tant que tel dans sa substance et pour l'oeil uniquement. une poésie résine de rétine. approvoiser le territoire de l'iris, réapprendre la vision par coeur, découvrir au fond des choses de tous les jours l'intemporalité textuelle, linéaire, en appliquant un *je pense donc j'écris* méthodique.

que le folklore d'ici comme d'ailleurs ne soit plus la justification historique de débilites langagières. que l'on prenne le folklore pour ce qu'il est : l'expression de douleurs linguistiques, de carences culturelles; en somme un coin bien au chaud à se faire la *psychanalyse du feu* dans le culte hivernal. ICI, c'est trop souvent la misère noire du nègre blanc d'amérique et de son joual qui va l'amble dans la francophonie. il s'agit bien entendu d'en arriver le plus

tôt possible à une redéfinition des concepts de régionalisme dans les paroles écrites et chantées. "Mais notre tellurisme n'est pas français et, partant, notre sensibilité, pierre de touche de la poésie; si nous voulons apporter quelque chose au monde français et hisser notre poésie au rang des grandes poésies nationales, nous devons trouver davantage, accuser notre différenciation et notre pouvoir d'identification. Sans cesser d'écrire en un français de plus en plus correst, voire de classe internationale." (Miron 1957) nul besoin d'insister sur la pertinence on ne peut plus actuelle de ces paroles. notre "différenciation" est maintenant irréductiblement insérée dans la francophonie : joual et franglais sont des spécificités telluriques de notre patrimoine linguistique, il s'agit pour nous d'en faire des emplois de plus en plus particularisés, des usages de plus en plus précis; pour ce qui est de notre "crise d'identité" je pense que le 15 novembre nous a permis de la surmonter définitivement (j'ose l'espérer, à moins qu'on tienne absolument à y consacrer dix siècles de recul médiéval). l'amérique appartient désormais aux américains et aux québécois (les canadiens anglais, loin de leur reine, seront bientôt assimilés aux américains). il n'en tient qu'à nous de façonner à notre image l'amérique du nord. comme les poètes de 48 qui s'étaient mis au diapason des inquiétudes de leur temps (écrit Miron en 57) et comme les poètes de ma génération qui vibrèrent dans toute la francophonie au diapason du "psychédéisme", les poètes d'aujourd'hui et de demain devront s'acharner à solutionner les grandes énigmes cosmiques. il leur faudra vider la réalité de tout contenu médiocre, retrouver le goût du sacré, de la sainteté, du sacro-saint. les poètes d'ici devront réapprendre à ne pas craindre le mythe.

*André Gervais*

---

## Des figurations

La figuration d'un possible  
(pas comme contraire d'impossible  
ni comme relatif à probable  
ni comme subordonné à vraisemblable).

le *possible* est seulement  
un "*mordant*" *physique* (genre vitriol)  
brûlant toute esthétique ou callistique

Marcel Duchamp

(étandonnés tel titre et telle épigraphe  
etc - R - ire)

## Roland Giguère

---

La poésie est le lieu de tous les possibles. Le premier et le dernier. Mais il faudrait se garder de lui conférer des pouvoirs qu'elle ne détient pas. Comparé aux écrivains de toute autre forme littéraire, le poète n'a pas de public, mais des amis. Au mieux, il trouve une audience. Car la poésie est un art de maquis : elle existe, mais on ne la voit pas; elle existe par nécessité, par acharnement.

La force de la poésie, c'est son aura, cette lumière diffuse qu'elle persiste à vouloir projeter sur un monde qui ne la regarde pas ou ne veut pas la voir. Mais la poésie insiste et résiste; c'est pour cela peut-être qu'on la respecte — qu'on la tient en respect aussi —, qu'on magnifie le poète tout en le redoutant.

Ici, au Québec, la poésie a certainement eu une influence sur le cours des choses. De fait, à un moment donné, les poètes furent quasi seuls à dire, seuls à crier, seuls à vouloir. Depuis, d'autres s'y sont mis et la roue tourne avec ses rayons de fortune. Gens de théâtre et de cinéma, chansonniers et musiciens, peintres et sculpteurs, artisans et professeurs poursuivent le projet. Le moyeu est solide, mais bien des ornières restent à franchir pour arriver au terme.

Les possibles ne sont pas aux seules mains du poète; il ne tient pas la barre, il n'a que sa pauvre boussole affolée pour se diriger dans les méandres du présent.

Le poète fait fi et feu de tous mots; il n'est pas au pied de la lettre, il est dedans.

Ne lui demandez pas d'être un phare : il est étincelle.

## Une petite voix

Le possible de la poésie n'est-ce pas toujours l'impossible, ce possible non prévu par la rigidité et la subtilité des discours qui contrôlent les marches, presque toujours les piétinements, d'une société et d'un individu. La poésie critique, il n'y a qu'elle qui m'intéresse, a toujours un propos subversif : vous demande-t-on de vous serrer la ceinture elle parle d'une jouissance plus grande, vous parle-t-on de la valeur du travail elle fait l'éloge de la paresse, vous chante-t-on de prendre la vie du bon côté elle s'attaque aux fascismes de toutes sortes, vous propose-t-on de penser le malheur comme une banalité à laquelle il faut se faire elle exige le bonheur immédiatement, etc. C'est une petite voix qui résiste aux malheurs aussi gros (siers) soient-ils. La poésie devient une parole libre dont les limites d'action correspondent au dynamitage des langages oppresseurs qui séparent et au tissage des paroles amoureuses qui partagent, transmettent. Les bonnes écritures disent tout haut que toute idéologie à sens unique ne conduit qu'à l'atrophie du plaisir de vivre ensemble.

L'impossible : que la poésie fasse circuler l'intelligence et l'amour dans tous les discours, qu'elle en chasse la crainte, l'ignorance, l'imposture. Je n'écris qu'à faire advenir cet impossible dans la vie quotidienne.

## *Gilles Hénault*

---

Une poésie informée de ses pouvoirs nous vient, pour la première fois, des universités.

Eparse, fragmentée, elle ne veut briller que de ses propres feux, et ne survivre que dans les traces de l'écriture. Sans le savoir, peut-être, elle annonce une déflagration. Son éclatement même est à l'image d'une société de plus en plus cosmopolite. Au discours du corps social, elle substitue les emblèmes du corps charnel; le discours linéaire se perd dans les méandres textuels.

Mais le quotidien nous attend au détour de chaque jour. D'autres poésies se cherchent un chemin vers les diverses utopies du réel. Les "possibles" de la poésie impliquent "l'impossible", l'imprévu, l'imprévisible.

Donc...

P.S. — Je connais beaucoup de jeunes qui font une intéressante poésie nouvelle. Leurs oeuvres révolutionnent le langage et transcrivent, très souvent, le vécu au plus près de ses manifestations concrètes. C'est un héritage de la contre-culture, ainsi qu'un moment de la libération psychologique.

Dans la pratique, les "possibles" ce sont les poèmes.

Journal d'un écrivain (extrait)

XXVII

Comme un certain nombre d'écrivains de langue française, j'ai parfois la futile angoisse de la page blanche.

A ce sujet, j'en aurais gros sur le coeur à dire.

Mais qu'importe : je me doute bien que la langue française a vécu, déjà.

Pourtant, quels grands écrivains n'a-t-elle pas fait naître, en particulier dans la première moitié du vingtième siècle ?

Je n'ai pas le don des langues, je m'enfarge dans quatre mots d'anglais plus facilement que dans la théorie de la relativité.

Mais je n'ai pas non plus une foi aveugle dans la langue française, quels que soient par ailleurs, à nous qui parlons cette langue du passé, nos plaisirs solitaires en poésie.

La page blanche, donc, ou l'art de mourir en y mettant des manières, beaucoup de prétention et de chauvinisme, et si peu de simplicité.

Je veux bien, pour survivre moi aussi un bout de temps, fermer les yeux sur les fougueux ralliements culturels qui ont cours en ce moment dans la plupart des pays. On ne m'empêchera cependant pas de penser qu'ils sont des soubresauts de moribonds, et non quelque nouvelle voie de l'avenir.

Un ami roumain me disait souvent de la jeunesse qu'elle est la chose au monde qui vieillit le plus vite. Je trouve aujourd'hui que cette boutade s'applique mieux à l'Histoire tant, sous prétexte d'un avenir meilleur et sans cesse

reporté, elle nous illusionne sur nous-mêmes. En vérité, le monde est anglophone depuis bientôt plusieurs siècles et toute distanciation culturelle n'y changera vraisemblablement rien, au contraire. Car à s'écarter de la réalité, on ne peut que perdre sa propre existence.

Je regarde les lois passées à l'Assemblée nationale du Québec depuis deux ans par le gouvernement souverainiste auquel, comme tant d'autres, je donne mon appui stratégique, et je ne peux en fin de compte que constater qu'elles sont toutes, par quelque aspect, coercitives. C'est-à-dire que nous en sommes rendus, collectivement, à nous définir par ce que nous ne sommes pas, et même, par ce que nous ne devons pas être.

Il en va ainsi de la page blanche qui propose aux écrivains de langue française, qu'ils soient d'Afrique, de France ou du Québec, un manque à être.

A ce qui devrait être dit se superpose, imperceptiblement mais sûrement, ce qui ne peut l'être.

On n'écrit pas sa mort, on la vit.

*Dominique Lauzon*

---

## Repères pour une poésie moderne

Avant tout, pour (se) situer, revenir, s'arrêter au double principe moteur de la poésie : le travail et le jeu. Malgré l'évolution historique et les différents intérêts qui ont marqué (qui marquent encore) l'aspect extérieur de ces deux pôles, un fait demeure : la poésie est un art éminemment social parce qu'elle repose sur la langue. C'est pourquoi le "gratuit" n'existe pas en poésie : loin de toute idéologie, on est encore en plein dedans.

C'est cette CONSCIENCE qui importe, à la base.

\* \* \*

Cela dit, voir où ça mène et l'y conduire. La langue est l'une des structures fondamentales sur lesquelles toute société est construite. Et nécessairement, on retrouve au niveau du langage les mêmes schèmes, les mêmes structures et les mêmes contradictions que dans la société qui le véhicule.

En poésie, les mots, les images s'appellent, s'étudient, s'assemblent selon des agencements prédéterminés — mais voulus ainsi. C'est en ce sens seulement qu'on peut parler de jeu; et le travail consiste à lui donner un cadre ("la forme") et à en établir les règles d'une façon particulière : faire ressortir les contradictions; (s') armer contre les biaisements de sens; détourner, dénoncer, décrire, décrier; délimiter clairement : avec qui / contre qui. C'est par là uniquement qu'on peut qualifier la poésie de révolutionnaire.

Toujours aller au bout du langage mais éviter les écueils, nombreux. Voici quelques culs-de-sac de la poésie (en face, à droite) récente : hyper-éclatement du sens à vide et hypertrophie de la forme; non-validité de l'image; sur-présence d'un moi nombrilique; inflation de radotage; racolage morbide de l'inutilité, néant, morts, etc. etc.

\* \* \*

A la réflexion sur le langage doit nécessairement faire pendant la réflexion sur le social (la société) puisque l'un et l'autre sont intimement liés. D'où l'importance de l'"étude" afin d'orienter l'action du travail dont j'ai parlé plus haut. Conséquent avec lui-même et avec l'outil dont il se sert, le poète doit donc poursuivre le combat social sur le terrain de l'art. Sa fonction : décoder, démythifier, dénoncer mais surtout appuyer, construire, démolir, reconstruire à nouveau. C'est en cela que le poète (s') apprend, (se) situe par rapport à; travaille avec et pour la majorité. Fait un art vivant.

Toute poésie, en vertu de sa liaison organique au langage, se situe nécessairement sur le sol incertain de l'histoire, donc sur la trame de l'idéologie. Or, dans cet espace de lutte, d'ordre énigmatique et d'agression, la poésie apparaît rarement comme un ensemble de discours unanimes lequel se proposerait comme anamnèse collective du langage, une sorte d'entassement méticuleux des signes sociaux dans l'écriture surchargée de quelques-uns. La poésie québécoise se compose donc d'une multitude de discours plus ou moins inassimilables les uns aux autres. Parce qu'elles ne sont pas supportées par une réflexion politique commune et parce qu'elles s'opposent dans l'échange continu de leur discours, c'est-à-dire de leur idéologie, ces pratiques quasi asilaires de l'écriture poétique ne peuvent rien tenter hors des limites depuis longtemps déchiquetées du langage. En l'absence d'un code social *visiblement* constitué et dominant, "les" poésies québécoises sont devenues des événements symboliques, un univers où le discours social est mis en scène à la façon d'un commentaire imaginaire.

En rejetant les thèmes nationalistes, "les" poésies québécoises ont quitté l'univers matériel de l'action. Désormais c'est dans le *seul* espace illimité de l'écriture que la poésie québécoise soupèse le réel. La poésie québécoise n'a plus de projet historique; elle est maintenant tout entière définie par sa nature et son ontologie historique, le langage. Or, elle réalise ainsi le vieux rêve héraclitéen : en cessant de dire, *elle signifie*. Cette "réforme" de l'écriture qui substitue au Discours d'autrefois le Texte d'un palimpseste

encore archaïque, appartient à l'histoire idéologique de la société qui l'a suscitée. C'est donc par une médiation idéologique et non plus par l'appropriation d'une forme distincte du Discours social, que la poésie québécoise d'aujourd'hui est l'une des figures (enfouies) du politique.

Novalis exprimait déjà ce passage du Discours à l'Écriture, ce rapport sémantique du poète à l'histoire lorsqu'il écrivait de celui-ci qu'il "ne fait pas mais fait qu'il puisse se faire". En se définissant d'abord comme acte linguistique la poésie ne proclame pas son expulsion de l'histoire, elle affirme un rapport différent et fondamental à l'histoire. Ainsi les poètes "nationalistes" et les poètes "formalistes" apparaissent-ils liés à l'histoire de manière tout aussi étroite. Alors que les premiers dressaient une espèce de taxinomie de la réalité, les seconds lui donnent une forme dans laquelle elle dérive comme un objet à la fois intangible et étranger.

Malheureusement la poésie québécoise est devenue le lieu d'une rupture profondément symbolique : ce qu'elle écrit n'entre plus dans ce qui existe. Par conséquent, son rapport à l'histoire est un rapport conflictuel. Dans ces conditions, l'écriture poétique québécoise ne peut guère devenir qu'un vague ornement sémiologique étalé en creux dans une historicité qui la nie en tant que connaissance et production du monde.

Fort heureusement notre poésie n'est pas soumise à ce seul destin. En effet, maintenant qu'elle s'est pensée comme histoire (1953-65) et comme langage (1968-78) il lui reste encore à se penser en tant que conscience historique du langage, c'est-à-dire à dresser au-delà des barrières de nos livres, un langage où l'homme vaudra plus que les signes qui le nomment et le nient.

## Renaud Longchamps

---

### L'état des surfaces

“L'action n'est pas la vie, mais une façon de gâcher quelque chose, un énervement.”

— Rimbaud

Plusieurs possibles, évidemment, en autant que l'on réussisse à sortir une fois pour toutes nos imitations japonaises, fades et prévisibles, de la boutique d'import-export du coin. Sommes-nous nés pour un pays nain ?

Quand je reviens de mon magasinage culturel, je ne peux que m'interroger sur la pauvreté des étals qui ne m'offrent que des gargarismes poétiques à la mesure de notre démographie d'extinction et de notre géopolitique très-particulière. Ou des préparations instantanées pour féministes patentées et amateurs de pidgin-marxisme qui sont d'ailleurs assez insignifiants pour considérer tout pet-dans-l'trèfle, tout rôle existentiel ou prolétarien comme le sommet de l'expressivité, le nec plus ultra de la modernité révolutionnaire. Imitateurs et épais de tout le pays, présentez vos copies ! Nous sommes les Auvergnats de la poésie d'expression française.

Voyez-vous, nous fabriquons de la poésie à court thème (terme) forcément partielle et partielle, myope et gauche, qui n'égratigne pas même la surface de notre miroir collectif. Nous n'avons pas de vision globale de l'oeuvre à faire, de la recherche tout azimuth et désintéressée menée de concert avec la fiévreuse spéculation poétique.

Nous sommes nus. Nous sommes seuls. Nous sommes encore des adolescents boutonneux qui s'excitent sur *tout* mouvement social, politique, économique, scientifique ou culturel sans s'interroger sur *le* mouvement. Nous nous escrimons sur tout code savant-et-très-respectable d'Amérique et d'Europe sans mettre en doute l'organisa-

tion même du code, sans essayer d'adapter ce code, par souci d'honnêteté intellectuelle, à nos racines profondes. Nous sommes de pauvres consommateurs et nous manquons visiblement de profondeur.

Je ne voudrais pas caricaturer en affirmant que la poésie québécoise est écrite par des professeurs de cegep et d'université et critiquée par des professeurs de cegep et d'université qui siègent aussi aux comités d'attribution des "bourses". Il n'y a pas loin à voir dans ce phénomène une prise de contrôle du dire par une caste fortement culpabilisée (le langage révolutionnaire est un langage essentiellement culpabilisé), qui se sert de la production de la parole pour se dédouaner d'une part et augmenter leur pouvoir à l'intérieur de leur propre groupe d'autre part. De vrais bureaucrates, quoi !

Enfin, foin de cette charge.

Mais alors, devant tant de misères, quels sont donc les possibles de la poésie dans le Québec d'aujourd'hui ?

Brièvement, un possible parmi d'autres consiste en la recherche intense du sens que doit traverser toute l'écriture poétique. Et cette recherche, je la vois spéculative et rigoureuse, curieuse de l'état premier de la matière comme de la complexité étonnante de l'univers. Elle occupe d'avance tous les champs du réel.

Ce possible poétique, je le perçois en équilibre entre le signifiant et l'émotion, objet de connaissance et objet de plaisir-désir. C'est aussi un outil de recherche où tous les possibles, tant scientifiques qu'artistiques, se rejoignent afin de créer "l'oeuvre neuve".

Enfin, par la rigueur et l'entêtement, déboucher sur une meilleure compréhension des articulations subtiles et des mécanismes complexes qui régissent aussi bien le langage de la poésie que celui de la matière.

Nous nous devons de réaliser la synthèse de la poésie et de la science, afin d'allier une fois pour toutes l'alchimie à la chimie du verbe. Le projet poétique québécois se doit d'être original, pour ne pas dire génial. Nous n'avons pas le choix.

## Le possible, le pouvoir

A la question des "possibles", on est tenté de répondre en termes de pouvoir et d'impouvoir. C'est que la poésie québécoise des années récentes pose cette question d'une manière qui n'a jamais été aussi urgente. S'il faut déterminer un changement par rapport à la problématique d'il y a quinze ou vingt ans, c'est à ce niveau qu'il faut le situer : désormais, l'Histoire se définit avant tout par la notion de Pouvoir : capitaliste, technocratique, informationnel, etc. Les poètes affrontent l'Institution. Ce combat n'est évidemment pas explicite (ou peut-être même conscient) chez tous les poètes, mais sa présence latente est indiscutable. Par exemple, dans cette proclamation de Chamberland dans *Extrême survivance extrême poésie* : "Nous sommes l'Impouvoir." Autre exemple : toute la poésie féminine des dernières années, ses efforts pour modifier les rapports de force sociaux. Le problème ainsi posé me paraît donner lieu à une ambiguïté : d'une part, la poésie affirme de toutes ses forces son potentiel de transformation du réel, elle cherche par tous les moyens à définir et à montrer son propre pouvoir. D'un autre côté, elle ne cesse de déplacer le terrain de la lutte vers un espace où, précisément, la question du pouvoir ne se pose plus : cet espace, c'est celui du désir, du corps-texte ou du texte-corps. Il ne s'agit pas de proprement parler d'une fuite, et l'on s'empressera de remarquer que ce que l'on a appelé par exemple le "formalisme" constitue une nouvelle tentative d'insertion historique de la poésie. Sans doute, mais cette tentative est hautement révélatrice par son caractère paradoxal : c'est

en se situant aux confins du langage et le plus loin possible du réel historique qu'elle prétend assumer l'histoire. En ce sens, le formalisme n'est qu'un symptôme de la situation d'ensemble de la poésie actuelle, comme l'est, de façon plus générale, le "thème" du plaisir et de la jouissance : n'est-il pas significatif d'entendre un poète comme Philippe Haeck, que l'on ne soupçonnera pas d'être un écrivain de droite, "désengagé", parler de "l'affirmation du je" contre tous les pouvoirs, celui de l'idéologie de gauche autant que celui de la bourgeoisie ? Ici encore, on observera qu'il s'agit d'un mouvement dialectique et aucunement d'une négation de la perspective historique. Je le concède volontiers, mais rien n'empêche qu'à un certain niveau, la poésie actuelle semble obligée de revenir à une affirmation radicale de *l'individu*, et à ce qui lui est le moins réductible à un quelconque pouvoir inscrit dans l'histoire.

Il ne s'agit pas de poser un jugement de valeur sur un tel phénomène : la question de la valeur n'a de sens qu'à propos de textes précis, plus ou moins réellement *écrits*. A l'échelle globale, on ne peut que déterminer des possibilités, toujours limitées d'ailleurs à une époque donnée. Dans les années soixante, l'histoire avait le sens d'un devenir national, le texte prenait souvent en charge une mémoire collective, le temps futur et la révolution avaient une résonance concrète, une signification déterminée. Mais désormais, en face de tous les pouvoirs, et devant une fragmentation et une abstraction de plus en plus grandes du concept de "révolution", il est probablement impossible que la poésie conserve une réalité et un dynamisme sans se réclamer de notions qui, quoi qu'on en dise, sont profondément individualistes : le corps, le désir, le plaisir, tout le tissu de la vie intime. Que conclure sinon qu'il y a quelque chose de profondément totalitaire dans ce concept d' "histoire", hors duquel nous ne semblons plus capable de penser, et que la poésie se charge à sa manière de saboter, même contre toutes ses protestations et ses professions de foi historique.

## *Suzanne Paradis*

---

Sonder le coeur de la poésie "possible" du Québec s'avère une opération douloureuse et certainement privative si on l'isole du reste du monde. Tant que la parole n'aura pas été rendue à la notion première de lien ou d'échange, de lieu de communication non linéaire et ouvert à toutes les libertés, nous nous laisserons bercer par un demi-sommeil que même les cris imprécatoires ne dérangent plus. L'homme de toutes les latitudes n'a cessé de poser les questions essentielles et les pose désormais d'une façon plus catégorique. La vie ne repose-t-elle pas sur sa volonté de réhumaniser la planète ? La parole poétique du Québec semble prête à quitter ses ornières d'égoïsme et de suffisance, mieux armée et moins mollement investie qu'avant l'avènement du formalisme. En rappelant au langage qu'il est une science, en creusant le mot et en exorcisant les grammaires, le formalisme a finalement aéré la substance poétique. L'opération était à la fois ingrate et nécessaire. Le poète désormais interroge une conscience dont les ruines ont été soigneusement déblayées; il y cherchera sans doute son âme et le don de vivre et libérera son chant. N'est-ce pas l'essentiel de cette obscure et interminable bataille et l'essentiel de ce que dit la poésie d'ici ou d'ailleurs ? Faut-il souhaiter l'avènement du thème miraculeux qui ramasserait toutes les voix comme ce fut le cas pour celui du pays ? Le Québec d'aujourd'hui aspire à l'autonomie, à l'éclatement du carcan historique. Il se pourrait bien que le poète québécois ait envie de se retrouver dans sa propre intimité, au coeur de son propre silence et de son entière

liberté. Sa place, dans tous les cas, ne pourra être que celle de l'homme lui-même. Cet homme dont les caractéristiques nous échappent encore n'a-t-il pas en la poésie son plus perspicace et éloquent moyen d'expression ? Le chaos à l'intérieur duquel il se traîne et subsiste malgré tout propose une situation qui, si elle n'est pas entièrement nouvelle, garde ses possibilités de stimulation et de défi à relever. Je ne crois pas que le poète lucide puisse s'abandonner à la nostalgie ni à une langueur désabusée. La poésie des cinq dernières années cherche son souffle, flaire son espace, porte de son mieux une difficile période de transition. La relève ne piétine qu'en apparences : elle surveille les aînés. Mais c'est ensemble qu'ils auront un avenir.

*Pierre Perrault*

---

## On demande des poètes de chair et de sang...

Qu'on le veuille ou non

sans la moindre chose

sans le royaume à imaginer de toutes pièces car il n'est plus nulle part ailleurs que dans les bottes du prochain courage

sans le royaume tout entier réduit à la servitude des boîtes à lunch et pourtant qui monte à la tête des arbres incendiés à la veille des grands froids

le froid qui nous arrive de loin comme un surplus d'âme

sans les fleurs des bois... les fleurs elles-mêmes à tout bout de champ... fleurs consanguines... fleurs orphelines... à peine nommées... accusées de vulgarité... repoussées dans les scrupules par les blasons

pourtant secrètement amoureuse entre les lèvres maternelles des porteuses de langage jusqu'à nous

sans les oiseaux à leur tour à blasonner sur fond de gueule pour célébrer le printemps qui saute aux yeux

sans l'arbre calamité sans l'arbre blasphématoire qui charpente la race surhumaine et le fils déchu pour peupler de force mercenaire les barons de la couronne

sans le carcan du cou sans la bosse du canot sans l'amiantose des Apalaches pour exalter la fin du jour sans la silicose impatiente pour dépeupler le bout du rang sans toutes les douleurs de père en fils qui nous mémorisent de fond en comble

des pieds qui saignent dans les bottes des débardeurs  
jusqu'à la tête heureuse sous la calotte du petit matin qui  
tépète à tort et à travers ayant oublié ses motifs

sans le sang lui-même et le témoignage des mères chargées  
de transmettre une mémoire nourricière

le sang à soutenir jusqu'à l'au-ras du jour entre les cuisses  
de la belle dent pour perpétuer les saisons et une vision du  
monde analphabète et violoneuse

le sang qui maille à partir avec l'enfance et les écouteilles  
pour alerter l'exubérance qui se cherche un violon

sans la perte de vue de tant de navires

sans la perte de vue de tant de rivages

sans les trois navires qui ne nous arrivent jamais depuis  
toujours

que reste-t-il à espérer ?

\* \* \*

sans la moindre chose la plus vulgaire la plus vernaculaire  
la plus quétaine

sans les morts plus que morts et les croix de bois dévorées  
par l'acidité des savanes calcicoles sans les morts silencieux  
sous les autoroutes princières sans les morts sans voix au  
chapitre de l'histoire sans les morts qui n'ont laissé à leur  
fils qu'une chanson et le goût de miel des diphtongues  
pour joualiser un langage sans écriture où ils s'enflamment

— et il faut encore une fois recommencer l'espérance au premier arbre —

serions-nous encore vivants d'une telle vivacité ?

\* \* \*

mais tout se passe comme si l'espoir était un fruit défendu  
et l'honneur un crime contre l'humanité

personne n'ose plus remonter le cours de la mémoire  
jusqu'à une défaite cinglante

*A la recherche des mots qui forcent la main de l'histoire*

qui ? qui donc a tant occupé nos esprits à autre chose ?

autre chose qui n'est pas de ce monde... pour détourner  
l'attention

autre chose encore comme l'inimitié d'une couronne in-  
franchissable sous aucun prétexte d'homme à homme

— on ne me fera pas dire autre chose que ce sentiment  
d'avoir été évincé par la complicité du droit divin —

quelque chose de sournois qui ne refuse pas de croire à  
la défaite prétendant même y trouver son profit

quelque chose de pourri qui dénigre le courage des pom-  
miers et détourne les yeux de la catastrophe

*Dès lors nous manquent les mots qui se ravisent*

c'est pourquoi on demande des poètes

des poètes qui nous délivrent des terreurs de l'abstraction  
impériale

des poètes au nom de l'amour qui disqualifient les mots  
au profit des objets

c'est pourquoi on demande des poètes d'honneur on  
demande des poètes d'espoir qui déboutent la résignation  
des dictionnaires

et rendent à l'homme la responsabilité du langage qu'il a  
vécu de mémoire d'homme et à l'écart

c'est pourquoi on demande des poètes de tourage à la  
rescousse du fruit défendu

des poètes qui instaurent la parole comme thérapie contre  
les fatalités de l'écriture de caste

*Et que le sang soit levé parmi les alarmes et les maternités  
de bouche à oreille*

que le sang soit levé d'abord et avant tout dans les corda-  
ges du navire pour mémoire... au dernier navire avant l'hi-  
ver qui efface le moindre sentier... du navire peut-être  
naufragé mais que les yeux brûlés d'horizon sans réponse  
ressuscitent depuis lors à fendre l'âme

et les navigateurs imprécis se sont appliqués à suivre mon  
étonnement parmi les balises expertes qui prétendent  
restreindre les fleuves aux prétentions des armateurs

pourtant je refuserai de me rendre à l'évidence et de re-  
pousser les épaves dans les derniers refuges du patrimoine

que le sang soit levé jusque dans les lignes de la main où  
passent les oiseaux de la certitude inattaquable

*Au débotté des sept lieues trouverai chaussure à mon pied  
et telle sera ma prétention*

c'est pourquoi on demande des poètes qui préfèrent la  
neige à l'écriture

des poètes qui shoissent la peur délibérée comme un  
lichen prétend effacer le passage des glaciers et recommen-  
ce la terre au premier amour... de mémoire

on demande des poètes qui négocient avec le sang étroit...  
le parler dru... la courbe des toits... une nourriture tacite  
pour ne pas perdre la fête pour abolir un roi qui les a  
convaincu d'un *joug si doux*

pour faire usage de tempête et du grand nombre qui est  
une raison d'être

et non pas la royale simplification

*Au débotté des gabelles trouverai parlure à mon pied*

on demande des poètes susceptibles de marcher longue-  
ment dans le silence héréditaire

nous savons bien que nous n'avons que fort peu de morts  
à invoquer

c'est pourquoi on demande des poètes de chair et de sang  
pour inquiéter l'avenir enfermé dans les coffres de cuir des  
régences

et réveiller l'urgence qui ne demande qu'à dormir parmi les  
dangers de la résignation

comme si l'homme devait se conformer aux écritures et  
non l'inverse

on demande des poètes qui fassent preuve d'imagination  
pour libérer la vie des textes de loi

des poètes qui se lèvent avant le jour et changent les routes  
en aventure et les portes en salutations

*Au débotté des apparats petit chemin va loin*

trop de silences finirait par tuer la maison

un homme parfois se laisse prendre à son jeu et le soleil  
innocent de mars fomenté les pommiers

la clandestinité d'une pierre soutient la cheminée où je  
prends feu et lieu

encore faut-il habiter la maison et mettre à cuver tout  
l'espoir d'octobre

c'est pourquoi on demande des poètes de chair et de sang  
comme à la guerre et que l'écriture n'arrive pas à les satis-  
faire et qu'ils se cherchent autant à gauche qu'à droite  
une âme requérante... une âme volontaire

pour offrir ses deux bras et ses deux mains aux manchons  
de l'avenir

même si la première pierre plaide coupable à la face du  
monde pour saluer la neige au retour d'exil

je me méfie de l'innocence qui se berce sur sa galerie en  
comptant les coups de l'angélus

aussi bien qu'on m'accorde des poètes qui n'ont pas froid  
aux yeux

un poète que le courage réduit au silence je lui souhaite  
le bonjour parmi nous et nos pauvres raisons de courber  
les toits et de façonner notre manière de saluer et d'abattre  
un arbre

nous feront-ils longtemps encore défaut les poètes qui nous inspirent une légende ?

on demande au premier venu et à ceux qui arrivent d'un long trajet parmi les prudences et les idées... on demande des poètes susceptibles d'approfondir l'hiver dans les racines de moins en moins vulnérables

car le bonheur ne suffit plus à peupler la maison... à tenir bon... à nourrir le feu qui enjambe le récit pour proposer le lait crû d'un navire d'ancêtres

des poètes à tout bout de champ

des poètes à tous les coins de rue

des poètes balafrés de gélivures

des poètes fervents de douleurs parmi les loups qui fréquentent nos lignes de trappe

des poètes susceptibles

*Rien n'est aussi facile que les mots pour offrir à boire*

et en leur faveur et à leur rescousse je réquisitionne l'ignorance et la nudité droit dans les yeux afin que en toute connaissance de cause au lieu de répandre l'écriture ils empruntent la parole pour investir l'oubli et saluer l'exil

je réquisitionne les mots désaffectés pour exprimer le joualeresque à juste titre et je récuse les linguistes obséquieux qui me repoussent dans le vernaculaire

et je veux qu'ils le sachent avant de s'engager dans l'aventure il s'agit de liberté tout simplement :

la liberté saute du train et c'est au milieu du saut qu'elle invente son nom

*Des mots qui cherchent le nord découvrent l'envergure*

et c'est ainsi qu'une langue naîtra de ses cendres

c'est ainsi que je garde le silence pour que la terre m'entende

un concours de branches mortes divulgue mes intentions nocturnes aux yeux des hiboux

j'éclabousse l'ombre pour m'y acheminer à la poursuite de l'extase où tu engranges malicieusement l'articulation limpide mi-fleur mi-raisin d'une postérité

la parole a le devoir de se reproduire et c'est pourquoi on demande des poètes capables d'aimer

par le judas de la lune qui grimace je vois venir un bataillon de nuages à l'assaut des labours arides

pour nous survivre

allons-nous en pure perte escalader des états d'âme de haute lisse et laisser le lait sûrir dans les jarres

francs-poètes... tireurs d'élite... bateleurs ironiques... chansonniers récalcitrants... violoneux pathétiques de la mémoire nous vous avons mobilisés pour une essentielle inspiration

ne cherchez pas ailleurs d'autres modèles pour vous nourrir de motifs

vous êtes vous-mêmes la chair et le sang de la poésie

*Pour que le sang des mots coule de source j'exerce mes blessures à regarder le monde par les yeux de ma naissance*

vous êtes vous-mêmes la raison d'être de la poésie

votre regard appliqué aux moindres choses s'avère conquérant

qu'il vous suffise d'aimer mieux la claire fontaine et les risques de la tragédie que le confort qui rampe parmi les astuces des herbes compromises

qu'il vous suffise de préférer l'honneur et ses frugalités aux honneurs décoratifs

et aux connivences des colliers la liberté squelettique

c'est pourquoi je vous propose l'humble labour et le dernier navire... je vous propose un fleuve tout entier et ses rivages amoureux à féconder... à émerveiller... à réveiller de ses naufrages

la fleur d'un rivage humilié dans ses dernières goélettes verbales

le génie du blasphème d'un débardeur au long cours repoussé dans la servilité des grèves détournées

et le sang

le sang lui-même qu'ils ont saigné dans l'humiliante défaite du travail forcé... le sang des femmes qui mettent au monde les mauvais rêves et les berceuses au long cours

le sang perpétué dans les maternités du pain de ménage

*J'inspire aux mots inoffensifs un comportement d'assiégé*

le pain étant une forme de l'esprit et sa matière première

on demande à tout un chacun que le pain se lève dans le poème pour le nourrir

on demande à tout venant que le pain dénonce la misère rugueuse à souhait et nomme par son nom la décadence et l'humiliation

un peuple qui mange le pain des autres on ne pourra plus l'abaisser davantage... l'asservir plus... l'humilier autant

on demande qu'elle prenne la parole la terre silencieuse et qu'elle retourne le sang et qu'elle délivre la neige et qu'elle respire par la poitrine du pays qui n'a pas une minute à perdre et qu'elle honore les mots bannis que nous avons vécus dans la réclusion des pères accablés de filiation incohérente

et si le temps n'est plus propice à l'amour on demande au sang d'apprendre à haïr

on demande au premier venu que l'honneur se lève dans le pain et qu'il y consente

on demande au premier venu... pendant que les chanoines font de mesquins petits calculs de rentabilité

on demande au premier venu... pendant que les notables affairés à leurs affaires

qu'ils confondent avec l'histoire se retournent contre le moindre espoir prenant chacun sa peur pour une prudence

on demande au premier venu... pendant que les académiques se prennent pour la vérité et défendent l'écriture au lieu de proposer la parole aux muets

refusant de mettre au monde leur mère effacée... indigne... ménagère

on demande au premier venu — mais qui dont a posé la question indécente ? La question a-t-elle été posée seulement ? — que l'honneur se lève dans le pain

que l'honneur se lève dans le travail de ceux qui ne sont pas sortis de la misère... par fidélité... par ignorance... par amitié

— les autres sont notaires ou littéraires et refusent de convoquer à la table des négociations l'humilité et la patience des tabliers —

que l'honneur se lève avant le jour

et qu'on ne voit plus jamais des hommes d'antique sagesse offrir leurs mains... offrir leurs sueurs jusqu'à la dernière goutte de soleil... offrir leur courage de chair vive pour un salaire

un salaire de mercenaire

qu'on ne voit plus jamais un peuple de main-d'oeuvre offrir ses mains

qu'on ne voit plus jamais un grand désir de royaume se chercher ailleurs un souverain... une chanson d'amour emprunter sa musique à la haine

qu'on ne voit plus jamais un esclave construire lui-même les maîtrises et les défendre comme son bien

qu'on ne voit plus jamais les ouvriers du chocolat et un gouvernement de ce pays en berne implorer un *p'tit maudit frais* qui s'en va à Toronto de rester parmi nous... de ne pas nous abandonner à notre dépendance

de rester pour faire du chocolat avec nos mains

du chocolat Cadbury avec nos mains québécoises

de rester pour faire du pain quotidien avec nos mains blanches

de rester pour bâtir une ville avec nos mains... pour assurer nos vies avec nos mains... pour s'enrichir avec nos mains

on demande au premier venu de retirer ses mains de l'esclavage

car il n'y a plus rien à espérer de ceux qui prétendent être *les seuls à traiter correctement les animaux* (Himmler)

on demande des poètes de sang nouveau et d'anciennes croyances et qu'ils préfèrent leur petitesse à la grandeur des autres et qu'ils arment la parole à mots couverts des racines et qu'ils n'attendent que d'eux-mêmes une consécration une confirmation

on demande des poètes qui ne demandent qu'à résister à la tentation des autres... qui plaident coupable... qui plaident connaissance de cause et plein consentement

des poètes à pied levé qui ne s'encombrent pas d'écriture mais de misère et de souffrance et de la mémoire des reins au pied des arbres

des poètes qui ne diront jamais que la même chose où il est question de naître à sa naissance... de naître de ses mains reconquises... de naître de sa mère réhabilitée

*Et que les mots ne s'acquittent de mémoire que pour produire la mémoire des fils*

qu'ils soient la parole de tous encore enfouie dans le silence de chacun

et qu'ils empêchent en parlant celui-là de sourire d'aise pour trente deniers

et qu'ils empêchent en chantant les remords d'étouffer

et qu'ils empêchent en saignant le sang de sécher

car sans le sang

sans le sang qui m'arrive de mémoire et dont personne ne parle parmi les antiquaires

sans le sang de la première et de la dernière heure enfin absous de toute allégeance avant pris fait et cause en faveur d'un langage qui ne cherche plus ailleurs ses mots et ses rivages et ses racines

sans le sang qui brouille les cartes du pouvoir à coeur joie et à dos d'homme avec la bénédiction des chanoines et la main de Dieu

sans le sang de toutes parts qui redouble d'impatience et ne fait qu'un tour

sans le sang qui amérindianise les destins... qui vulgarise les fleurs... qui nous singularise et nous encrasse de plus belle

sans le sang qui nous peuple et nous barbarise aux yeux des empereurs

sans le sang il n'arrive jamais rien

sans le sang il n'arrive jamais rien

rien que la honte

*C'est pourquoi on demande des poètes de chair et de sang*

## Marie Uguay

---

J'ai reçu votre lettre à la fin de la semaine dernière, et comme on doit vous remettre le texte avant le 18 janvier je n'ai pas assez de temps pour faire un bel article, d'abord parce que je suis occupée, ensuite parce que je suis très lente à ordonner mes idées et enfin, surtout, parce qu'au sujet des possibles de la poésie dans le Québec je n'ai guère d'idées mais un sentiment de profond abattement et une vue de l'avenir franchement pessimiste.

Je ne m'apitoie pas sur le sort de la poésie mais je me demande combien de temps encore les poètes auront le goût de tirer leurs petites plaquettes qui n'intéressent personne (je n'ai pas dit : qui ne se vendent pas, je n'en demande pas tant). Nous sommes pris entre notre solitude et ce que Jean Charlebois nomme si bien : le show-business. Il y a des alternatives; faire des chansons et monter des spectacles ou faire des "textes", car une certaine rougour monte aux joues du mot "poésie". Alors on fait des "romans poétiques", des "poèmes en prose", "des paroles", "des discours". On dit que la poésie se trouve partout ailleurs que dans les poèmes. Il semble d'ailleurs qu'elle y trouve aussi un plus grand auditoire...

Moi je ne sais plus où j'en suis. Des critiques ont dit que je ne faisais pas de la poésie mais de "petits paragraphes" formant "un long texte". Alors ?

J'écris de la poésie (c'est mon avis) mais je ne sais pas au juste qui elle est. J'aime la poésie parce qu'elle retourne les mots à l'envers, qu'elle invente et devient un chant, elle nomme ce qui dormait dans l'ombre. Elle remet tout

le réel en question, elle est exigeante. Elle donne plus qu'à voir mais à sentir, à comprendre, à découvrir. C'est en cela qu'elle n'est pas facile, d'abord pour celui qui écrit et ensuite pour celui qui lit et voilà pourquoi, peut-être, elle n'est pas lue.

Poésie qui serait accessible cependant. Les poètes eux-mêmes ont peut-être contribué à leur isolement. Qu'ont-ils offerts aux autres ? Empêtrés dans leurs vieux états d'âme ou leur esthétisme, leurs mots fermés, craintifs, lourds.

Le seul possible de la poésie, pour moi, c'est Pablo Neruda qui le chante :

“...La vanité nous demande que nous nous élevions  
vers le ciel  
ou que nous fassions de profonds tunnels inutiles  
sous la terre

Et nous oublions ainsi les nécessités  
délicieusement amoureuses  
nous oublions les gâteaux,  
nous ne donnons pas à manger au monde

...

Quelqu'un s'est sali les mains  
en pétrissant tant de douceur.  
Frères poètes d'ici, de là-bas, de la terre et du ciel,  
de Medellin, de Vera Cruz, d'Abyssine, d'Antofagasta  
avec quoi se sont faits les gâteaux ?

Finissons-en de tant de pierres !  
Que ta poésie déborde l'équinoxale pâtisserie que  
nos bouches veulent dévorer,  
toutes les bouches des enfants et tous les autres  
adultes.

Ne continuez pas seuls sans regarder  
sans désirer ni comprendre  
tant de coeurs en sucre.  
Je ne crains pas la douceur.  
Sans nous ou avec nous ce qui est doux continuera  
à vivre

et ce qui est doux est infiniment vivant  
éternellement ressuscité,  
parce que dans la bouche pleine de l'homme  
la douceur est là pour chanter ou pour manger."

Mais avons-nous faim ? Je suis bien touchée que vous m'ayez demandé ma participation, mais comme vous voyez c'est là des fragments d'idées. Lorsque je pense à l'avenir de la poésie je déprime. Je viens de terminer mon deuxième recueil et je suis en plein cirage. Je ne sais plus ce qui vaut la peine. A quoi sert de publier puisque de toutes façons ce n'est pas cela qui m'apporte de quoi subsister, et que personne ne lira ce prochain livre ?

Je sais seulement que j'aime écrire de la poésie et que j'aimerai toujours cela...

J'espère un jour vous connaître.

Faint, illegible text at the top of the page, possibly a header or introductory paragraph.

Second block of faint, illegible text, appearing to be a paragraph.

Third block of faint, illegible text, possibly a continuation of the previous paragraph.

Fourth block of faint, illegible text, possibly a separate section or paragraph.

Fifth block of faint, illegible text, possibly a continuation of the previous paragraph.

Sixth block of faint, illegible text, possibly a continuation of the previous paragraph.

Seventh block of faint, illegible text, possibly a continuation of the previous paragraph.

Eighth block of faint, illegible text, possibly a continuation of the previous paragraph.

Ninth block of faint, illegible text, possibly a continuation of the previous paragraph.

## A chaque étape, il faut gagner

Les fédéralistes passent constamment à côté de la question nationale. C'est qu'ils refusent les réponses auxquelles cette question les conduirait finalement. Ce sont donc ces réponses qui pour eux déterminent négativement les sujets dont ils se contentent de parler. Subterfuge, conscient ou non selon les cas, mais vieux comme le monde : s'arranger pour qu'une problématique ne soit finalement qu'un assemblage anodin permettant d'éviter certaines conclusions autrement trop assurées. On peut par conséquent dire, caricaturant à peine, qu'un fédéraliste est un homme qui envisage la solution d'un problème sans jamais l'avoir posé...

Il lui est en effet interdit de penser à un ensemble de données que pour ma part j'ai souvent décrites : la condition des Québécois, minoritaires, exposés de plus en plus aux forces agrandies de l'histoire, considérablement dépossédés, bizarrement étrangers et poussés du coude même chez eux, en voie de déculturation, économiquement derniers parmi les populations, et devant qui se dresse précisément la question de savoir quel sort méprisé attendrait un tel peuple dans un état éventuel plus que possible, peuple alors différent, encombrant, culturellement diminué, rival déclassé, sous l'impérialisme, le racisme et l'ambition des autres, à partir du moment où leur suprématie et sa faiblesse seraient devenues certaines.

Voilà la question, et à cette question il faut des réponses dont on voit bien chez l'adversaire constitutionnel qu'elles ne viennent pas, ni même chez ceux de nos amis qui

hésitent, tergiversent ou se disent encore fédéralistes. C'est qu'il est indispensable de regarder la réalité en face, la réalité et ses projections, la réalité et sa logique dynamique, cette logique et ses certitudes... Il n'est pas permis de s'en détourner. Il faut s'y tenir et donner les réponses. Le problème que pose le sort des Québécois ne peut être éliminé; cependant on peut aisément le nier, ou le méconnaître, ou le laisser de côté, ou le cacher.

Qu'est-ce que "renouveler" le fédéralisme sans la souveraineté québécoise, moderniser la Cour suprême, imaginer un nouveau sénat, chercher la "troisième voie" c'est-à-dire, en pratique, les concessions qui altéreraient peut-être l'opinion québécoise sans changer la question québécoise, la profonde question québécoise, la redoutable perspective historique québécoise, la dangereuse pente du destin québécois, la dangereuse aliénation historique et future de la nation québécoise ?

On entend partout des réponses improvisées dans le silence de la question véritable — dans le silence de la question du choix à faire entre un avenir d'humiliation et de marginalité et un avenir où nous aurions décisivement appris la forte obligation de nous élever comme inconquis dans une histoire où rien des moyens que nous pourrions maîtriser ne sera de trop pour que nous prévalions sur un destin déplorable et risible.

Nous voudrions bien nous-mêmes qu'il ne dût vraiment pas s'agir de changements majeurs. Ce serait très confortable, et si la médecine fédéraliste avait raison — supposez un instant qu'elle eût raison —, c'est que, sans erreur possible, nous serions un peuple en assez bonne santé et, devant l'histoire à venir, en position presque normale. Qui prétendrait que c'est le cas ? Personne ne pourrait le prétendre, mais bien du monde peut bien n'en pas parler. On se tait et l'on tait la vraie question. Devant l'avenir qui s'avance sur nous, nous sommes d'une vulnérabilité très grande et c'est encore peu dire. Nous sommes une minorité poussée de plus en plus vivement vers des confins de l'histoire en des confins d'un continent, une de ces minorités contre qui, par le monde, pour je ne sais quelle raison, s'exerce et s'exercera davantage, par une préférence dont le type

spécial est illustré en bien des lieux de l'univers, l'empire de je ne sais quel instinct de spoliation. Une minorité marquée. Non pas une minorité neuve, ingénue et entreprenante de melting-pot, parmi d'autres. Non. D'anciens irréductibles et d'anciens propriétaires, d'anciens titulaires de droits et d'anciens dominants, déchus de leur pouvoir, difficilement tolérés, tolérés seulement encore grâce à un reste de force des choses et pour qui tout dépend, en dernière analyse, c'est notre chance, de l'accroissement rapide de cette force des choses en notre faveur; autant dire, de l'établissement en légitimité de tout ce que nous pourrions gagner de moyens par lesquels les nations érigent le système institutionnel et moral de leur intégrité.

Voilà la question. Il faut clouer cette question sur les murs, pour qu'on ne puisse pas ne pas la voir. C'est la prémisse. Elle doit se retrouver entière sous quelque forme dans les conclusions. Aux donneurs de réponses alambiquées, il faut lancer et relancer la question claire. Vous ne soufflez mot de ceci : c'est d'un peuple perdu qu'il s'agit, un peuple perdu et qui peut encore se sauver. Il ne s'agit pas d'une nation qui, dans le cours ordinaire, aurait simplement à conclure quelque relatif traité ou serait dans la situation, quand l'occasion s'en présenterait, d'avoir à retoucher çà et là sa constitution. Nous ne sommes pas un pays pour qui, de temps à autre, dans le cours d'une existence normale, le moment vient de modifier tel ou tel détail de sa politique avec son voisin. Nous ne sommes pas du tout dans cette situation-là. Notre affaire est fort différente : nous avons à modifier les choses de telle façon que notre politique par rapport au voisin cesse d'être fixée par le voisin lui-même.

Bien sûr, en matière économique notamment, nous aurions à négocier, tout comme aujourd'hui, c'est évident. Mais à ce propos, on voudra bien condescendre à remarquer une petite différence de rien du tout dont les peuples prospères, sans doute distraits, ont l'air de s'occuper beaucoup. La différence minuscule dont il s'agit est la suivante. On négocie, on négociera, disent certains, donc qu'est-ce que cela changera ? Bah ! un détail sans importance : aujourd'hui on discute, on marchandé, on jase, avec un voisin

qui, une fois qu'on a beaucoup parlé, possède en propre le pouvoir résiduaire, à toutes sortes d'égards, c'est insignifiant, de décider du marché final. Le pouvoir de discuter serré, comme nous, avec en plus, pour lui, pour lui seul, en vérité, le pouvoir de libeller et de signer... L'institution juridique actuelle est ainsi faite qu'elle comprend, pour le Canada anglais, en de multiples façons, non seulement la faculté de proposer et de composer, mais également celle d'imposer. On compose moins, il me semble, quand on peut imposer. Cela me paraît d'une mathématique plutôt certaine... Négociateur dans la fédération, négociateur hors de la fédération, quelle différence ? C'est pourtant simple : cette fédération n'étant pas une confédération d'Etats souverains, une partie a aujourd'hui le doigt sur la balance et détermine le poids qui détermine le prix. Nous sommes minoritaires non seulement par l'importance mais dans la décision même et dans la procédure qui y conduit. Si le droit de l'autre n'était pas prédominant, d'ailleurs, pourquoi se démènerait-on tant pour empêcher le client de partir ?

Or, on se démène. Que dit M. Lalonde ? Il dit que le Québec est quatre fois plus dépendant des neuf autres provinces que celles-ci ne le sont du Québec. Il prétend que nous leur coûtons des milliards. Est-ce à dire qu'elles nous les déversent joyeusement tant que nous restons dans la fédération et qu'elles les économiseraient tristement si nous leur faissions compagnie ?... Notre situation serait pire alors, la leur serait meilleure ? C'est pourquoi sans doute les provinces se débattent comme des diables pour nous garder. Rien de plus logique. Rien de plus froid. Rien de plus chiffré. Rien de plus évident. Elles sont perdantes, elles veulent le rester; elles deviendraient gagnantes, mais elles ne veulent pas en entendre parler ?... C'est extraordinaire comme on est malheureux là-bas d'avoir à envisager les adieux de quelqu'un qui coûte si cher !...

### Réalisme et cohérence

Non, vraiment, il faut remettre les fédéralistes dans leur bon sens. Chez nous, le sens historique, l'intuition, la rai-

son, le sentiment, le respect de nous-mêmes et même les chiffres sont d'accord. Chez nous, messieurs, nous ne disons pas que nous voulons garder quelqu'un parce qu'il nous pèse. On n'entend pas pareilles incohérences à la maison. On trouve ici qu'elles ont un air de numéro comique. Nous ne proclamons pas non plus pour nous-mêmes la nécessité de nous rendre plus faibles, par exemple en échouant au référendum. Nous n'envisageons pas d'aller négocier en prenant préalablement la précaution de brûler nos atouts. Chez nous, nous savons ce que c'est que la négociation, mes malins. Par conséquent, on ne nous entend pas dire qu'il faille d'abord nous abaisser pour pouvoir nous relever ensuite. Ici, mes chers, nous ne prétendons pas que l'histoire nous fait des sourires, ni qu'elle ne nous est pas terriblement contraire. La plupart des indications nous forcent, nous, à envisager la réalité dans une perspective de dénouement : un dénouement et rien de moins puisque c'est inscrit dans les signes les plus grands, un dénouement heureux ou malheureux, se dessinant déjà dans un certain lointain, un terme et non un vague passage.

Ce n'est pas pour l'année prochaine, bien entendu; ceci n'est pas non plus ce que j'entends. Il s'agit d'une problématique historique, certes, mais tout de même pressante, désormais pressante. Dans ces conditions, il faut d'abord la voir comme elle est. Et puis, que faut-il faire, à chaque étape probable ? Il faut gagner.

The text on this page is extremely faint and illegible. It appears to be a dense block of text, possibly a list or a series of entries, but the individual words and sentences cannot be discerned.

*[Faint, illegible section header]*

The text at the bottom of the page is also faint and illegible, appearing to be a concluding sentence or a short paragraph.

## L'élection du conseil de la ville de Montréal

La victoire spectaculaire du Parti civique de Jean Drapeau nous a fait oublier qu'en pourcentage du vote, le changement le plus important s'est produit du côté de l'opposition. Le Parti civique est passé de 49 à 55 pour cent, le RCM de 44 à 18 pour cent et le GAM de 0 à 26 pour cent.

En quelques mois, Serge Joyal et son petit groupe ont réussi à se mériter la confiance d'un plus grand nombre de Montréalais que le RCM en quatre ans, quatre ans durant lesquelles le RCM était le seul parti d'opposition. La donnée première de cette élection, c'est que le peuple a congédié son opposition officielle.

Durant la campagne électorale on a dit que la bataille se livrait localement, district par district. Certes on travaillait fort dans certains coins, mais les résultats confirment plutôt les affirmations de Gérard Godin au lendemain du 15 novembre 1976 : "L'électorat porte d'abord un jugement sur l'administration précédente, puis il évalue le parti d'opposition, ... dans un comté, la partie la plus déterminante de la campagne électorale tient à des facteurs sur lesquels le candidat a fort peu d'influence : les erreurs du précédent gouvernement et les grandes manoeuvres du parti." (*Possibles*, volume 1, numéro 2, hiver 77).

Par exemple, dans le district 44, où je travaillais pour le RCM, le GAM parachuta un candidat à la dernière minute, un inconnu dans le quartier. Sa campagne se limita à des affiches et à l'utilisation de l'hebdomadaire local. Par contre le RCM disposait d'un minimum d'organisation,

ce qu'il n'avait pas en 74. La candidate était du district, elle fit du porte à porte et se servit non seulement du journal local mais réussit même à décrocher des articles dans des quotidiens. Bref, localement le RCM faisait campagne, le GAM pas. Résultats : Parti civique, 72.7 pour cent du vote, le GAM 15.5 pour cent et le RCM 11.8 pour cent. Cela nous ramène aux "grandes manoeuvres du parti".

Il y a eu les erreurs de la campagne électorale, par exemple choisir son candidat à la mairie cinq semaines avant le vote. Mais les querelles intestines et le manque de présence du parti — il y a un lien entre les deux — furent beaucoup plus néfastes. Je crois bien qu'avant la campagne électorale la majorité des Montréalais avait oublié ou n'avait jamais su le nom du parti d'opposition à l'hôtel de ville. Pour d'autres, malgré les efforts de reconstruction, le RCM restait synonyme de sectarisme. Cela explique en outre partiellement la faiblesse de l'organisation du parti : plusieurs militants du PQ ont refusé de s'embarquer dans le RCM à cause de son image. Ils étaient pourtant sympathiques à son programme.

On peut dénoncer le rôle des faiseurs d'image en politique, mais l'image d'un parti est un outil aussi important que son organisation. De 74 à 78 on l'a oublié souvent au RCM, à moins qu'on eût décidé de ne pas tenir compte de ceux qui avaient voté RCM en 74, de ne pas tenir compte de la majorité silencieuse. Cela aurait été mépriser beaucoup de monde.

Je suppose que le RCM désire réaliser son programme. Aussi, sans minimiser l'importance des autres besoins du parti, l'objectif le plus important et le plus urgent à atteindre relativement à son image, c'est pour le RCM de reprendre sa place d'Opposition officielle dans l'esprit des gens.

Par exemple, les candidats du RCM pourraient assister aux assemblées du conseil de la ville. On devrait penser aux interventions publiques possibles. Constamment. Conférence de presse, prises de position, suggestions, questions, au conseil de ville et à l'extérieur, à la télévision, dans les hebdomadaires locaux, etc. Tout cela n'est pas facile, je le sais. Mais je veux simplement souligner que le RCM doit se

donner une politique de présence.

On a écrit que le RCM était déchiré entre l'électoratisme et l'action à la base. En fait, pour réaliser son programme le RCM a besoin des deux.

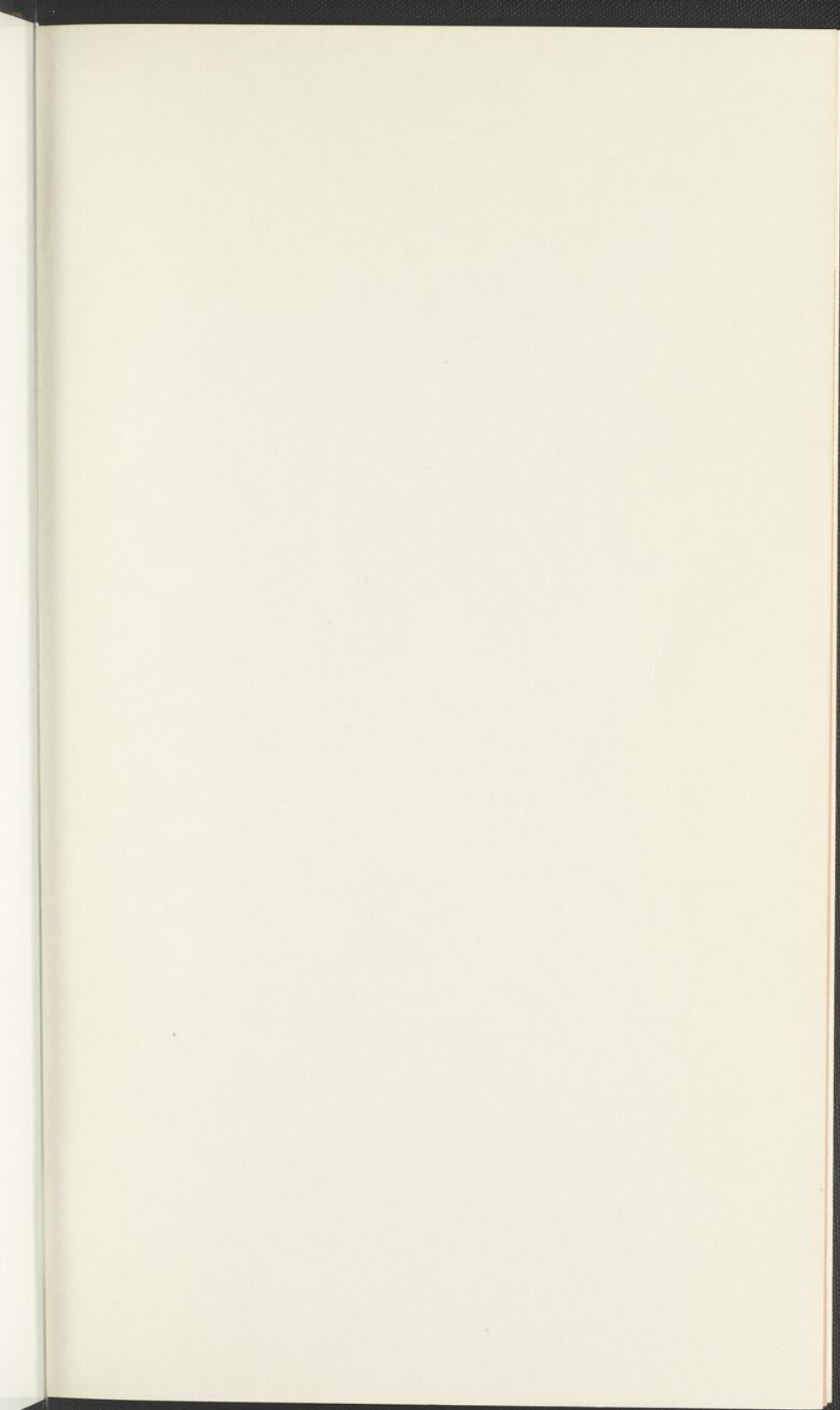
production  
MEDIA-TEQ  
947, Duluth est, Montréal.

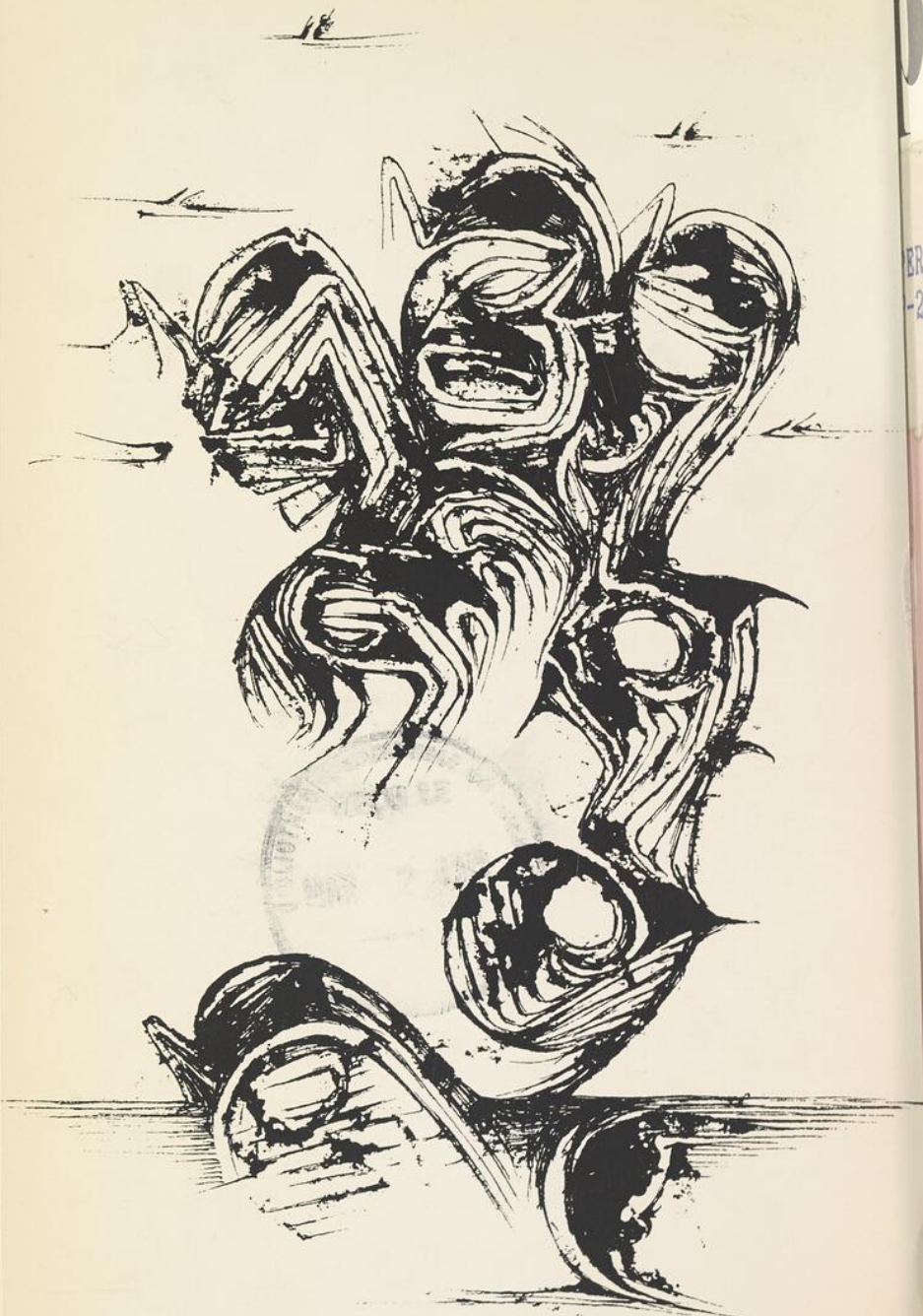
distribution commerciale

MESSAGERIES LITTERAIRES DES EDITEURS REUNIS  
6585, rue St-Denis, Montréal H2S 2S1, tel : 279-8476.

Achévé d'imprimer en février 1979  
aux ateliers de la Cie de l'Eclaireur Ltée  
Beauceville, Qué.







R. Siguère 79

\$3.95